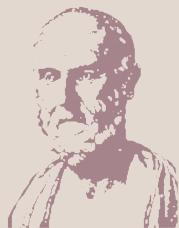


Décembre 2025



Lectures

R. Aziza
N. Bounhoure
P. Léophonte
L. Pietra
J. Pouymayou
M. Migueres
F. Natali
Ch. Hebral
R. Tolédano-Attias
E. Attias

Apport de l'Intelligence Artificielle en radiologie

Site internet :
medecineetculture.com

Association Médecine et Culture :
9, rue Alsace Lorraine
31000 Toulouse
Directeur de la publication :
E. Attias

Sommaire

<i>Elie Attias</i> , Editorial	5
<i>Richard Aziza</i>	
L'Intelligence Artificielle en radiologie	6
<i>Nathalie Bounhoure</i>	
Résonnance (s)	20
<i>Paul Léophonte</i>	
Cartes postales du poète consulaire	40
<i>Laurent Pietra</i>	
Vérité et démocratie	55
<i>Jacques Pouymayou</i>	
La mort qui tue tout bas.....	60
<i>Michel Miguères</i>	
Don Quichotte, l'homme qui ne ment jamais	68
Lectures	92
<i>Florence Natali</i>	
Thoreau, Walden ou La vie dans les bois.....	93
<i>Charlotte Hebral</i>	
Nicolas Bouvier, La route d'Anatolie.....	96
<i>Ruth Tolédano-Attias</i>	
*A. Rimbaud, Le dormeur du Val.....	105
*N. Boileau, Stances à Molière.....	106
*J. de La Fontaine, Le loup et l'agneau	107
*F. de La Rochefoucaud, Maximes et Réflexions morales..	108
*J. de La Bruyère, Les caractères ou les mœurs de ce siècle	109
*Platon, Dialogue socratique.....	112
*Hannah Arend, Du mensonge à la violence	114
*B. Spinoza, Traité de l'autorité politique	115
*Vassili Grossman, Vie et destin.....	115
<i>Elie Attias</i>	
Aristote : L'Amitié	116
<i>A lire</i>	162
<i>Nous remercions tous les intervenants.....</i>	166
<i>Sommaire de tous les articles de la revue</i>	170

EDITORIAL

Dr Elie ATTIAS

Médecine et Culture est une revue bi-annuelle, fondée en 2004, destinée à la communauté médicale. Cette publication se trouve dans la Bibliothèque Nationale de France et la Bibliothèque de l'Académie de Médecine.

En avril 2024, la Commission du Patrimoine Historique du CHU de Toulouse et l'Association des Amis de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques et de La Grave ont décidé de participer à la sauvegarde des archives de la revue Médecine et Culture. Le CHU est devenu le dépositaire de la version papier de la revue et la propose en don aux hospitaliers qui en font la demande. Vous pouvez contacter la Direction de la Communication afin d'obtenir les exemplaires souhaités :

capoen.b@chu-toulouse.fr

Nous remercions tous ceux qui, nombreux, au sein du corps médical et du monde culturel, nous ont fait confiance et qui, par leur concours bénévole et leur soutien, ont permis le rayonnement de cette revue. Vous pouvez consulter et télécharger la version numérique sur le site :

medecineetculture.com

Le 09.12.2025, l'Académie Nationale de Médecine a fait l'éloge du Professeur **Jean-Paul BOUNHOURE**, professeur émérite de l'Université Paul Sabatier de Toulouse, ancien chef de service de cardiologie à l'Hôpital Rangueil de Toulouse et ancien Président de la Société Française de Cardiologie. Nous avons apprécié son enseignement, ses qualités humaines et sa culture et le remercions pour son soutien et sa participation à la revue Médecine et Culture.

L'Intelligence Artificielle en radiologie

Dr Richard AZIZA

Institut universitaire du cancer- Oncopole-Toulouse

L'intelligence artificielle (IA) en santé transforme la relation de soins et la prise de décision médicale. Le gouvernement a ciblé 4 axes pour l'intelligence assistée au service de la santé : Projet « Oser l'intelligence artificielle » :

1. La Clarification de la réglementation et l'encadrement des usages de l'IA en santé.
2. L'évaluation des logiciels d'IA et leur impact sur le système de soins.
3. L'accompagnement des professionnels et des établissements.
4. L'évaluation du cadre économique pour soutenir l'innovation s'appuyant sur l'IA.

Le second axe est le plus avancé en imagerie puisque 95 % du marché de l'IA en santé concerne la radiologie et que près de 50 % des centres radiologiques français utilisent des logiciels d'IA au quotidien. Cependant les trois autres points ne sont pas encore aboutis, ce qui freine une utilisation plus large de cet outil.

Trois thématiques d'IA sont incontournables en Radiologie : l'aide au diagnostic, son apport en radiologie interventionnelle et son intérêt en recherche et pour l'enseignement.

1. L'aide au diagnostic

Elle a commencé à être évaluée cliniquement dans les années 2015 car la radiologie est une discipline technique, fortement numérisée, qui a bénéficié des premières expériences concernant les post-traitements d'images avec l'intégration des

systèmes de communication et d'archivage des images (Pacs) et le développement des radiomiques.

L'aide au diagnostic est large ; elle a pour but de distinguer le normal du pathologique en détectant même des petites lésions (nodules pulmonaires cachés par les vaisseaux) et de proposer des diagnostics différentiels en intégrant des données cliniques et biologiques.

L'ensemble des disciplines radiologiques est concerné (waymel 2019)

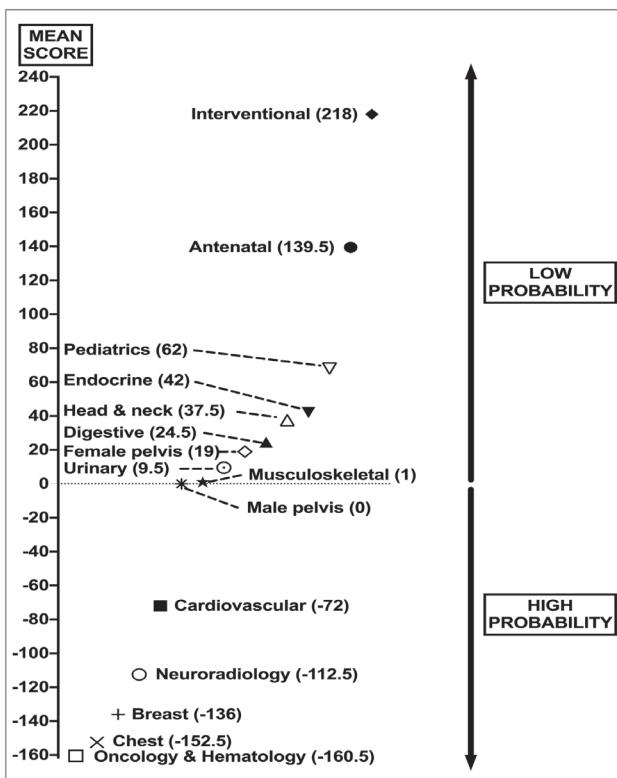


Fig.1 impact de l'IA dans les sous spécialités radiologiques

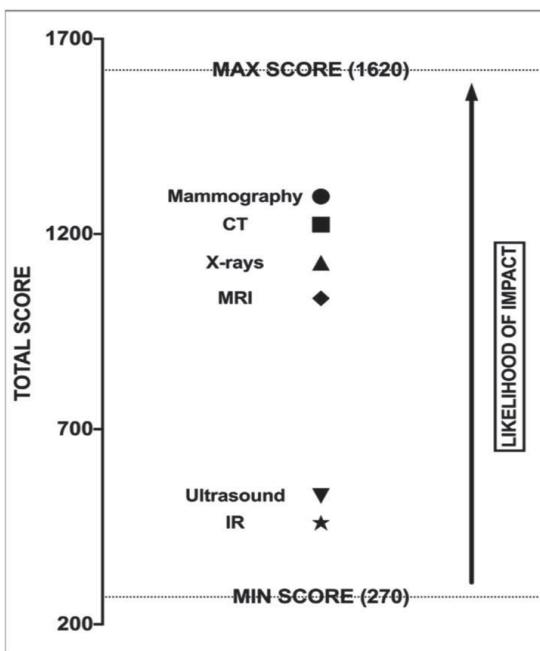


Fig.2 Impact de l'IA pour les différentes modalités d'image

Répondant à une demande médicale, l'IA a permis de soulager les radiologues de tâches répétitives, assez fastidieuses telles que les mesures de lésions (nodules pulmonaires, micro calcifications en sénologie, hémorragies intracrâniennes) ou la cartographie des tumeurs (contourage des lésions en radiothérapie) - ce qui actuellement est assez bien effectué par des logiciels de détection automatique.

Cette aide à la lecture de l'Imagerie est validée et indispensable dans les services d'urgences où le volume d'examens quotidiens est important, avec un risque d'erreurs d'interprétations humaines lié aux ruptures de tâches pendant les interprétations ou à la fatigue visuelle. En effet, on considère actuellement qu'un radiologue lit en moyenne une image toutes les 3 à 4 secondes alors que la plupart des examens

notamment en tomodensitométrie comporte en moyenne 300 à 800 images. Même si les consoles de lecture offrent une ergonomie satisfaisante pour analyser ces examens, la concentration nécessaire et la subtilité de certains examens peuvent être à l'origine d'erreurs diagnostiques.

Toujours dans le cadre des Urgences, une des premières applications de l'IA a été la détection des foyers hémorragiques. L'IA a été utilisée pour trier les examens suspects d'hémorragie, les mettre en première ligne dans les listes de travail grâce à des indicateurs d'alerte permettant alors au radiologue de voir les examens pathologiques en priorité puis d'alerter les cliniciens et accélérer ainsi la prise en charge des accidents vasculaires cérébraux.

- Ces interprétations automatisées sont également validées pour diverses pathologies, entre autres, la recherche d'embolie pulmonaire, d'anévrisme aortique, la détection de lésions infectieuses sur des radios pulmonaires, l'évaluation du score calcique des coronaires, la visualisation des plaques de sclérose en plaque en IRM, la mise en évidence de fractures osseuses occultes chez l'enfant et également l'évaluation de l'âge osseux (la liste n'est pas exhaustive).

- Pendant l'épidémie de COVID-19, l'interprétation automatisée d'images d'IA a suscité un vif intérêt pour quantifier l'atteinte pulmonaire et prédire le pronostic chez les patients atteints de pneumonie à SARS-CoV-2. Ainsi une série d'algorithmes d'apprentissage profond, entraînés sur une cohorte multinationale diversifiée de 1280 patients, atteignait une précision diagnostique de 90,8 %, avec une sensibilité de 84% et une spécificité de 93 % pour la détection de la pneumonie à SARS-CoV-2 sur les tomodensitométries thoraciques de 1 337 patients (*Belfiore 2020*).

- L'IA permet enfin de traiter de « l'information numérique » en mode « quantitatif » que l'œil n'est pas capable de faire dans le domaine de l'imagerie « fonctionnelle ». Exemple en IRM l'analyse de la modification du signal de la moelle osseuse, sur les séquences spécifiques dites de diffusion, caractérise des métastases osseuses. Ce post-traitement « quantitatif » de la moelle osseuse donne des cartographies de la répartition des métastases que ne permet pas une lecture standard.

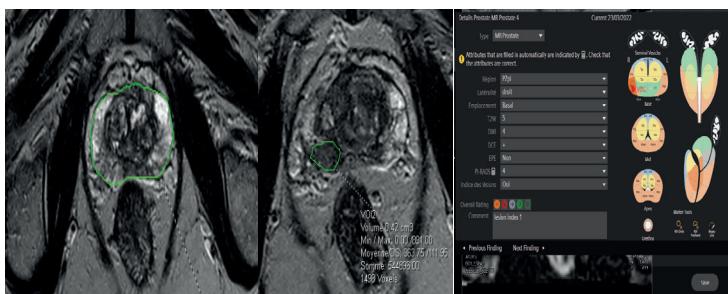


Fig.1 : exemple en IRM d'un contour prostatique et d'une détection automatique d'un cancer prostatique suspecté avec un compte rendu formalisé.

- De plus, il est également intéressant d'évoquer le développement de la radiomique qui est un processus d'exploitation de données à haut débit permettant, à partir d'un très grand nombre de paramètres quantitatifs extraits d'images radiologiques et confrontés à des données cliniques et biologiques, de découvrir de nouveaux biomarqueurs diagnostiques et pronostiques : « les images sont plus que de simples photos, ce sont des données » (Gillies *et al.*, 2016 ; Rogers 2020). Ces modèles sont capables de fournir des informations non accessibles avec la sémiologie radiologique standard, telles que celles liées à la réponse précoce au traitement, à la pré-diction de l'agressivité biologique d'une néoplasie, à l'existence de cibles moléculaires pour toute thérapie ciblée,

jusqu'à la prédiction du pronostic individuel et à la personnalisation des thérapies (*Zerunian et al. 2021.*)

- En ce qui concerne la rédaction du compte rendu d'examen radiographique, l'IA peut générer la rédaction d'un compte rendu dit « structuré » qui mentionne toutes les informations obligatoires et nécessaires à la prise de décision thérapeutique (exemple : bilan d'extension d'un cancer pancréatique avec l'anamnèse clinique, la technique employée, l'analyse métrique de la lésion, sa localisation, ses rapports vasculaires, le contact avec les organes de voisinage, l'intégration des métastases à distance potentielle et sa classification TNM).

Ces comptes rendus offrent une meilleure clarté, une communication améliorée avec les patients et les médecins prescripteurs, une productivité accrue et une plus grande facilité d'exploitation des données. Cependant leur diffusion reste relativement lente par crainte, chez certains radiologues, qu'elle ne nuise à leur autonomie et à leur réputation professionnelle auprès des patients ou des autres spécialistes (*Copola et al. 2021*).

Cependant, malgré toutes ces avancées, il n'existe à ce jour aucune solution commerciale capable d'interpréter des images et de générer un rapport de manière autonome.

En résumé, grâce à l'IA, le radiologue gagne du temps et la machine apprend de plus en plus à discerner les anomalies mais le risque est que le radiologue perde son propre entraînement visuel à discerner les lésions. Il a été observé que l'automatisation pouvait engendrer une dépendance excessive de la part de ses utilisateurs et à long terme conduire à une perte de compétences, les médecins perdant leur capacité à effectuer de manière autonome des tâches désormais automatisées. Alors que de nombreux cliniciens espèrent que

l'IA leur permettra de se concentrer sur l'interaction avec les patients, les recherches sur la dépendance excessive à la technologie en médecine ont montré que l'utilisation accrue des dossiers médicaux électroniques a conduit à une priorisation des interactions médecin-technologie par rapport aux interactions médecin-patient, ce qui entraîne une diminution de la satisfaction des patients, un scénario qui pourrait préfigurer le rôle de l'IA dans les soins aux patients (*Ross et Spates, 2020*).

En marge des logiciels d'aide au diagnostic il faut rappeler l'apport de l'IA à l'amélioration de la **qualité des images** qui assurément conforte l'interprétation des examens. Il est possible de réduire la durée d'un examen IRM par une acquisition « dégradée » qui est retravaillée par des logiciels de post-traitement afin d'obtenir une image de bonne qualité pour le diagnostic. Le patient passe moins de temps dans la machine (contrôle des mouvements, du stress).

Le post traitements d'IA en IRM permet de produire de nouvelles données recalculées à partir d'une acquisition unique pour caractériser un tissu (coefficient de diffusion en IRM) ou de réaliser des « scanners virtuels » après acquisition d'images IRM pour lesquelles les logiciels donnent un rendu équivalent au scanner pour l'analyse osseuse ou le calcul de la dose en radiothérapie.

Les industriels proposent des protocoles d'examen optimisés pour chaque patient (âge, poids, fonction rénale) gérant la diminution de la quantité de produit de contraste, l'optimisation de la dose de rayonnement et une estimation des risques liés aux rayonnements associés à la dose cumulative (pas encore applicable partout en routine clinique) et à la susceptibilité du patient.

2. L'apport en Radiologie interventionnelle

La radiologie interventionnelle se développe à très grande vitesse dans toutes les pathologies d'organes, principalement en oncologie mais pas seulement, avec l'intégration de systèmes d'IA sophistiqués pour une aide à l'abord par voie percutanée des viscères, des vaisseaux, un contrôle par procédure des gestes et une avancée vers l'intégration de gestes robotisés sous contrôle humain.

En amont des procédures, la sélection des patients pour une intervention peut être validée avec l'IA par une analyse détaillée des examens et du résultat attendu. Par exemple évaluer avec un score calcique et un coroscanneur le risque de présenter un infarctus et proposer un traitement préventif par voie endovasculaire en fonction du bilan clinico-biologique

Pendant une procédure radioguidée, l'IA propose l'analyse en temps réel des images acquises, la réactualisation d'un décalage d'images (angiographies numérisées, cone beam CT) ou donne des alertes en cas de déviation dangereuse du trajet ou d'une erreur de trajectoire intra vasculaire (proche des systèmes d'alertes dans le domaine de l'aviation).

ChatGPT est utilisé pour planifier des abords de biopsie pulmonaire ou viscérale à partir d'un ensemble de coupes scanners et de contraintes données sur la position du patient, la segmentation des viscères et de la cible à atteindre ; l'outil propose une trajectoire optimisée, libre au radiologue de la choisir ou pas. Par contre, il ne prend pas en compte, la psychologie ou l'expérience antérieure du patient, sa respiration, la qualité de l'anesthésie locale.

3. L'enseignement et la recherche

Un frein concerne le déficit de connaissance et d'usage de l'IA d'un grand nombre de radiologues. 62 % d'entre eux estiment avoir une connaissance limitée de l'IA. Cette constatation va de pair avec un manque de formation. Le problème réside dans l'opacité des modèles d'IA, souvent considérés comme des « boîtes noires » sans compréhension universelle de leur fonctionnement interne. Cette opacité est inacceptable pour les solutions d'aide à la décision et peut engendrer des risques éthiques et juridiques, des problèmes de responsabilité, et miner la confiance des patients et des médecins envers l'IA (*Van Hoek, 2019*).

Bien que le nombre d'articles publiés sur les applications de l'IA en imagerie médicale soit en constante augmentation, seules quelques applications d'IA ont été validées pour un usage clinique, s'expliquant par la difficulté de déployer des projets d'IA à grande échelle dans la pratique clinique courante, par le faible respect des normes de qualité scientifique (*Nagendrant et al. 2020*).

Les étudiants et les enseignants doivent avoir les compétences pour comprendre comment l'information est travaillée par ces logiciels (par exemple ChatGpt manque d'originalité et fait parfois de grossières erreurs de contextualisation).

Autre cas d'enseignement concret en radiologie interventionnelle : la simulation d'actes interventionnels sur fantômes avec un rendu de la sensation de pression, d'injection ou de résistance des tissus ou de destruction d'un tissu avec les systèmes de radiofréquence est actuellement enseigné aux internes de radiologie avec des modules d'IA de mise en condition réelle

4. Quelques questions soulevées par l'utilisation de l'IA en radiologie

*** Le respect des principes éthiques** fondamentaux. Ces principes ont été intégrés dans les législations de nombreux pays à travers le monde. Si une vision politique globale et une stratégie à long terme pour le développement d'une société où l'IA est bien intégrée font actuellement défaut, ce processus se caractérise globalement par la recherche d'un compromis entre innovation technologique en IA et réglementation (Monreale, 2020).

La Commission européenne considère la codification des principes éthiques régissant l'utilisation de l'IA comme un avantage concurrentiel susceptible de renforcer la confiance des consommateurs dans les produits et d'harmoniser leur adoption au sein de l'UE (Monreale, 2020). La protection des données dans l'UE est encadrée par le Règlement général sur la protection des données (RGPD) UE 2016/679 et d'autres directives européennes relatives à la protection des données confidentielles, ce qui revêt une importance capitale lorsque les systèmes d'IA sont entraînés sur des données de santé personnelles.

Il est important de souligner que la décision finale concernant le diagnostic incombe au radiologue et non aux systèmes d'IA (Neri E 2020).

*** Le piratage** : La mise en œuvre de systèmes d'IA implique l'accès à des données de santé sensibles, ce qui comporte intrinsèquement un risque de cyberattaques et représente un risque important pour la vie privée des patients. Les attaques contre les systèmes d'IA peuvent compromettre la précision des diagnostics, elles peuvent manipuler les données entrant dans les systèmes d'IA (attaques dites « sur les données d'entrée »), entraînant des erreurs de diagnostic et une modification des soins. Les logiciels d'IA génératrices installés sur les

smartphones peuvent manipuler en quelques clics les images d'un examen chargé et faire apparaître ou disparaître des lésions sur un scanner ou une IRM.

***La relation patient-médecin :** A l'ère de l'IA, les radiologues devront maintenir leur relation avec les patients afin d'éviter tout malaise lié à un manque d'empathie et à l'absence d'une figure de référence humaine tout au long du processus radiologique. Cela concerne aussi bien l'admission du patient que la communication et la discussion des résultats d'imagerie ; cette dernière étant une source de stress psychologique considérable pour les patients et, par conséquent, une tâche qui ne saurait être confiée à un algorithme d'IA, aussi parfait soit-il.

Ce qui est susceptible d'évoluer, comme explicité précédemment, c'est l'apport diagnostic des valeurs numériques et des distributions statistiquement significatives des valeurs de pixels de l'image imperceptibles à l'œil nu, que fournies l'IA.

À cet égard, il est établi qu'une meilleure communication entre patients et médecins est associée à une diminution de l'anxiété chez les patients, à une réduction des plaintes pour faute professionnelle et à une meilleure qualité de vie. De par leur rôle essentiel dans le processus diagnostique, les radiologues sont souvent les premiers professionnels de santé interrogés par les patients au sujet de leurs résultats d'imagerie. L'utilisation de systèmes d'IA capables de fournir des informations complémentaires susceptibles d'avoir un impact significatif sur la prise en charge et la qualité de vie des patients impliquera pour les radiologues des exigences accrues en matière de compétences communicationnelles et d'équilibre psychologique, ainsi qu'une interaction et un retour d'information constructifs et réguliers avec les autres professionnels de santé, médecins et paramédicaux, impliqués dans les soins.

Dans une enquête européenne visant à évaluer l'impact perçu de l'IA en radiologie auprès des membres de la Société Européenne de Radiologie (ESR), la plupart des répondants estimaient que si les systèmes d'IA permettaient aux radiologues de gagner du temps, celui-ci devrait être consacré aux interactions avec les autres cliniciens ou les patients, améliorant ainsi la communication et les échanges (*Société Européenne de Radiologie (ESR), 2019a ; Coppola et al., 2021*).

Des résultats similaires ont été rapportés dans une enquête française menée auprès de 70 internes en radiologie et de 200 radiologues seniors, dont les principales attentes concernant l'IA portaient sur une réduction du risque d'erreurs médicales liées à l'imagerie et une augmentation du temps passé avec les patients (*Waymel et al., 201*).

En Conclusion

L'apport de l'IA en radiologie fait du radiologue un « clinicien augmenté » avec un gain de performance, un gain de temps, et une amélioration de la qualité de travail. Mais il doit faire attention au risque de dégradation de la relation patient -soignant que peut engendrer l'IA.

L'IA sera-t-elle capable de remplacer les radiologues dans les tâches d'observation, de caractérisation et de quantification qu'ils accomplissent grâce à leurs capacités cognitives ? Certes non. Cependant, comme l'a souligné le Dr Curtis Langlotz lors du Congrès européen de radiologie de 2018 : « L'IA ne remplacera pas les radiologues, mais les radiologues qui utilisent l'IA remplaceront ceux qui ne l'utilisent pas ». Néanmoins, l'intelligence humaine demeure irremplaçable par sa capacité à douter, à contextualiser et faire preuve d'empathie.

Le radiologue doit garder sa capacité de discernement, son esprit critique et son intuition face au patient, en cela l'IA ne pourra pas le remplacer.

Bibliographie

-Waymel Q., Badr S., Demondion X., Cotten A., Jacques T. (2019). Impact de l'essor de l'intelligence artificielle en radiologie : qu'en pensent les radiologues ? Diagn. Interv. Imaging 100 : 327-33

Belfiore MP, Urraro F., Grassi R., Giacobbe G., Patelli G., Cappabianca S., et al. (2020). Intelligence artificielle pour la codification des tomodensitométries pulmonaires chez les patients atteints de Covid-19. Radiol. Med. 125 : 500-504.

Gillies RJ, Kinahan PE, Hricak H. (2016). Radiomique : les images sont plus que de simples photos, ce sont des données. Radiology 278 : 563-577

Rogers W., Thulasi Seetha S., Refaee TAG, Lieverse RIY, Granzier RWY, Ibrahim A. et al. (2020). Radiomique : de l'imagerie qualitative à l'imagerie quantitative. Frère. J.Radiol. 93

Zerunian M., Caruso D., Zucchelli A., Polici M., Capalbo C., Filetti M., et al. (2021). Approche radiomique basée sur la tomodensitométrie du pembrolizumab en première intention dans le cancer du poumon. Sci. Rep. 11 :6633.

Coppola F., Faggioni L., Regge D., Giovagnoni A., Golfieri R., Bibbolino C., et al. (2021). Intelligence artificielle : attentes et opinions des radiologues recueillies lors d'une enquête nationale en ligne. Radiol. Med. 126 : 63-71

Ross P., Spates K. (2020). Considérations relatives à la sécurité et à la qualité de l'intelligence artificielle dans les soins de santé. Jt. Comm. J. Qual. Patient Saf. 46 : 596-599.

Van Hoek J., Huber A., Leichtle A., Härmä K., Hilt D., von Tengg-Kobligk H., et al. (2019). Enquête sur l'avenir de la radiologie auprès des radiologues, des étudiants en médecine et des chirurgiens : les étudiants et les chirurgiens se montrent généralement plus sceptiques à l'égard de l'intelligence artificielle et les radiologues craignent que d'autres disciplines ne prennent le relais. Eur. J. Radiol

Nagendran M., Chen Y., Lovejoy CA, Gordon AC, Komorowski M., Harvey H., et al. (2020). Intelligence artificielle versus cliniciens : revue systématique de la conception, des normes de publication et des conclusions des études d'apprentissage profond. BMJ 368 : m689.

Monreale A. (2020). Risques éthiques et juridiques de l'intelligence artificielle. DPCE Online 44. Disponible en ligne sur : <http://www.dpceonline.it/index.php/dpceonline/article/view/1083>

Butow P., Hoque E. (2020). Utilisation de l'intelligence artificielle pour analyser et enseigner la communication dans le domaine de la santé. Breast 50 : 49-55.

Neri E., Coppola F., Miele V., Bibbolino C., Grassi R. (2020). Intelligence artificielle : qui est responsable du diagnostic ? Radiol. Med. 125 : 517-521



Dr Nathalie BOUZHOURE

Psychiatre. Service Urgences, CSTR
CHU Purpan - TOULOUSE

Présentation du dispositif Toulousain « musique et rétablissement » en santé mentale

L'histoire que nous vous proposons est celle d'un projet mis en place sur Toulouse il y a maintenant 3 ans : proposer à des patients présentant des affections psychiatriques une expérience d'immersion sonore en assistant aux répétitions d'un orchestre symphonique. L'hypothèse de départ était que ce projet soutiendrait leur dynamique autour des axes centraux que sont les troubles de l'estime de soi, les troubles cognitifs résiduels et la stigmatisation.

Naissance d'un projet

La musique, pratiquée ou écoutée est un art de la temporalité où s'articulent nos perceptions, nos émotions, parfois une forme d'élan vital. Elle s'inscrit dans ce continuum du passé, présent et avenir, entre instant présent, réminiscences et anticipations propres aux phrases musicales, métaphore du travail psychique, situé entre l'art de la rencontre et du travail que nous proposons aux patients autour de la continuité du sentiment de soi. Le temps du concert, musiciens et public sont réunis dans la singularité de cette expérience individuelle et collective où s'entre-mêlent la fabrique du son et son écoute, l'émergence du plaisir musical et les synchronicités émotionnelles. C'est cet « indicible » qui a guidé la construction du projet Résonance(s).

Après des années de pratique musicale et de fréquentation des salles de concerts, l'énergie particulière que je ressentais

en quittant ces lieux ou en jouant de mon instrument ont nourri les liens entre la musique et mon métier.

Si mes pas de thérapeute se sont toujours accompagnés de la musique, c'est aussi la découverte de projets exceptionnels qui ont enrichi mes rêves institutionnels. Je citerais pêle-mêle les interventions filmées de Léonard Bernstein dans « Bernstein's Young People's Concerts at Carnegie Hall », les reportages autour du projet Vénézuélien « El Sistema », ceux de l'aventure du « West Eastern divan orchestra » (Daniel Barenboim et Edward Said), ainsi tous les entretiens filmés des musiciens auxquels les images d'archives nous permettent l'accès. Ces reportages et mes lectures m'ont à chaque fois rappelé la densité et le pouvoir de ce langage universel qu'est la musique.

J'ai donc tout naturellement, comme nombreux d'entre nous dans les lieux de soins en psychiatrie, ouvert ou participé à des ateliers de musicaux, de percussions, « d'écoute musicale et graphisme ». Nous avons été vers l'extérieur, « hors les murs » lors d'un atelier d'écoute musicale avec des adolescents en grande difficulté psychique (partenariat avec le festival de musique « Tons voisins » de Denis Pascal à Albi). Un autre projet a ouvert une institution à des musiciens professionnels de l'ISDAT qui ont validé leur diplôme d'état dans un projet « violons et percussions, musiques du monde » avec les patients.

Les travaux en neurosciences d'une richesse remarquable dans le champ « musique et cognition » ont mis en évidence les stimulations cérébrales spécifiques entre autres du système limbique, du cortex préfrontal et du système dopaminergique lors de l'émergence du plaisir musical. Les recherches sont bien développées dans le vieillissement ou la maladie d'Alzheimer, moindre dans le champ de la santé mentale.

Ma rencontre avec le Pr Le Chevalier, organiste et Professeur de neuropsychologie, membre de l'Académie de médecine, a été déterminante dans la conception du projet Résonance(s). Il m'a

convaincue de l'importance de « mes pas de côté » dont celui de proposer un espace d'écoute musicale, dans une structuration qui permettrait de soutenir des travaux de recherches ultérieurs.

Introduction

Favoriser l'expression du vécu expérientiel des patients est au cœur de l'accompagnement dans la démarche de réhabilitation psychosociale. Il s'agit de soutenir l'émergence d'un insight narratif qui participe à l'évolution des patients et les aide progressivement à se dégager du statut de malade, dans lequel l'importance des processus d'auto-stigmatisation et des troubles résiduels cognitifs est maintenant reconnue.

Depuis fort longtemps nos services en psychiatrie construisent des articulations « Arts et soins ». Nous observons l'émergence de projets tournés vers les institutions culturelles, notamment les Musées, qui accompagnent le vécu d'intégration dans la cité des patients, proposant des temps et espaces qui mobiliseront les leviers de l'imaginaire et du champ émotionnel.

Dans ces projets, la musique occupe une place spécifique, tant dans l'écoute que sa pratique. Le son, dans sa réalité physique objective mais éphémère est vecteur d'émotions spécifiques qui participent à notre rapport au monde. Il reste bien délicat de parler de la musique, peut-être un peu plus facilement de ses effets, entre émotions, souvenirs, images mentales et réactions parfois physiques qui peuvent émerger à son écoute.

La rareté de travaux de recherche autour des effets de l'écoute musicale, et l'absence de dispositifs structurés autour d'un orchestre symphonique nous ont conduit à imaginer le projet Résonance(s).

Proposer un dispositif d'écoute musicale en situation écolo-gique, celle d'une répétition d'orchestre, était certes un dispositif ambitieux. De très nombreuses variables, dont nous le verrons tant la composition des groupes que leurs interactions, la diversité des plages sonores et les spécificités des effets de la musique, sans évoquer celles propres à chaque pathologie si elles existent allaient en compliquer les évaluations. Car il s'agit bien de proposer des dispositifs de soins, qui participent également au socle des interventions non médicamenteuses (NIPS) au sein desquels les travaux de recherche sont indispensables afin d'en soutenir la fonction thérapeutique et donc la validité.

Mais l'aventure était tentante. Toulouse, ville inscrite dans une vitalité musicale réelle soutenait déjà l'orchestre dans une sensibilisation vers les publics spécifiques, « Tous les matins d'orchestre » s'adressant à des personnes en situation de tout handicap, et le projet « Démos », orienté vers l'apprentissage musical d'enfants en situation de précarité sociale.

Le Centre Support de Toulouse en Réhabilitation psychosociale (CSTR) était idéal pour accompagner ce projet, une de ses missions étant d'assurer tant le déploiement de la réhabilitation psycho-sociale que son évaluation par des travaux de recherches.

Quelques rencontres pluri-partenariales, riches et animées, et le projet Résonance(s) est né il y a 3 ans, par la volonté des tous ses acteurs que sont l'Établissement Public du Capitole (EPC) et les musiciens de son orchestre symphonique (ONCT), le centre support de Toulouse en réhabilitation psychosociale (CSTR), la Fédération Régionale de Recherche en Psychiatrie et Santé Mentale d'Occitanie (FERREPSY) et les structures de soins ambulatoires associées.

Un comité de pilotage associant les représentants de tous, équipes soignantes, représentants de la fédération de recherche, de l'administration de l'Orchestre, des musiciens et des patients a permis de définir les axes améliorations et d'évaluation. Nous avons parallèlement composé un comité national scientifique afin de structurer les projets de recherches dans l'avenir.

Ce travail a pour objet de vous présenter le projet Résonance(s) et les premières questions sur lesquelles il s'ouvre au travers de travaux de recherche initiaux (de type études qualitatives), en cours de publication.

Description du dispositif

Une des spécificités de ce projet est de permettre la participation à des patients et leurs soignants issus de différentes structures de soins. Le caractère multicentrique de l'initiative soutient les spécificités institutionnelles, tout en favorisant l'échange des pratiques, indispensable dans la richesse que procure le décloisonnement de nos pratiques en Psychiatrie.

Le dispositif est proposé à des patients suivis dans 5 structures de soins ambulatoires Toulousaines : le CSTR, Hôpitaux de jour de psychiatrie du CHU Purpan « Louise Bourgeois », du centre hospitalier de Marchant « les raisins », de la clinique Aufry (CATTM) et Centre de post-cure Route Nouvelle.

Il comprend actuellement 4 sessions réparties sur 4 mois. L'ensemble des sessions se déroule au sein des espaces de la Halle aux grains, soit dans la salle de concert, soit dans deux loges réservées aux musiciens.

La première année comprenait 2 temps pour chaque session : l'une étant une immersion sonore au sein des répétitions de l'orchestre (2 heures), l'autre un temps d'échange post-groupe avec les musiciens d'une heure environ. Ces temps se déroulent en journée.

Le projet se clôturait par une invitation à un concert en soirée.

Dès la deuxième année nous avons, à l'issue des réflexions sur le comité de pilotage, enrichi chaque session d'un temps de réécoute musicale des enregistrements des concerts.

Ainsi, Résonance(s) propose à une vingtaine de patients, accompagnés de soignants référents de chaque structure, 4 sessions sur 4 mois. Chacune est composée d'un temps de découverte d'une répétition puis d'échanges avec les musiciens, suivi quelques jours après d'un temps de réécoute du concert préparé sur la répétition.

Il sera question dans notre présentation de partage de vécus expérientiels, de dynamiques groupales, de mouvements dans les postures professionnelles, de constitution d'espaces physiques et psychiques et d'inclusion au sein du monde culturel.

a) Résonance(s) et ses ré-organisations groupales

Pour mieux comprendre les effets produits chez les participants de ce dispositif, il est important de s'attarder sur sa construction même, composée de dynamiques groupales mouvantes, enrichissant les interactions entre le vécu expérientiel de chacun et le collectif.

4 temps forts structurent chaque session :

Le temps d'immersion sonore et son spectacle visuel

- L'Orchestre

La répétition ou « le temps du processus de création à l'œuvre ». Après des heures de pratique individuelle, les musiciens de l'orchestre arrivent solitaires ou en groupes, dans leurs habits du quotidien, sortent de leurs étuis les instruments, échangent de façon informelle, se retrouvent, et montent sur scène

Puis l'accord se fait, et d'un silence émerge le travail du son. Les interactions entre les musiciens se réorganisent autour de l'écoute, de leurs sensations physiques, les regards se croisent avec les échanges verbaux. Le temps de la répétition, où s'articulent des séquences, parfois ébauchées parfois dans toute leur fluidité, une œuvre musicale dont l'émergence pourrait faire penser au travail d'un peintre, riche de ses couleurs et de ses repentirs ...

- Le groupe des patients et des soignants :

Ce « méta-groupe » s'est construit en plusieurs étapes sur plusieurs temps :

- la présentation du projet dans les 5 institutions
- l'organisation d'une liste de patients volontaires, auto-désignés ou pressentis par les soignants, selon les fonctionnements de chaque institution. Une vingtaine de patients pourront suivre le projet chaque année.
- les rencontres individuelles de chaque patient sur le CSTR, au cours desquelles nous remettons à chacun un livret, « journal de bord du projet », comprenant les dates des répétitions, les œuvres potentiellement travaillées et la possibilité

ou non selon le souhait de chacun d'écrire des notes personnelles.

Le groupe « définitif » se constituera avec les soignants lors de la première séance de découverte et visite de la Halles aux grains de la salle de concert et ses loges d'artistes.

Ce « public » se créera lors de la première répétition dans cette salle de concert qui pourrait être une première enveloppe.

L'intermède :

- pour les musiciens : la phase de détachement, le travail de répétition est terminé, les instruments retrouvent leurs étuis et les musiciens se dispersent.
- pour les patients et les soignants, il s'agit d'un temps de déambulation dans un nouvel espace, celui de la « maison-orchestre ». Un temps de pause, de répit après la force du spectacle terminé, temps de séparation d'avec l'orchestre et début de partage entre les auditeurs.

Le post groupe : l'arrivée des musiciens dans leur salle de préparation :

Patients et soignants se retrouvent pour accueillir les musiciens.

Qu'apportent alors les musiciens ? La résonance de la musique, de la musique produite par l'orchestre et son identité sonore, leurs identités de musiciens, leur personne avec leurs interrogations autour du projet, la place qu'on leur donne ou qu'on attend d'eux ? Peut-être un peu de tout cela.

Sur ce temps nous nous retrouvons tous, soignants, musiciens, patients dans deux lieux distincts, les loges du deuxième étage de la Halles aux Grains.

Les échanges s'improviseront au fil du temps, mus par l'intensité de l'expérience conjuguée à l'envie de partager. Même si l'arrivée des musiciens donne le « la », nous observons sur ce temps un mouvement de décentrage où les places de chacun ne sont plus assignées. En effet chacun s'il le souhaite, peut parler de son vécu, dans les limites de l'intime dessinées par la dynamique groupale et la bienveillance. Un temps où les musiciens viennent sur leur temps de bénévolat, et un groupe qui sera parfois en difficulté pour se « séparer ».

Le temps de réécoute, une dizaine de jours après

Le groupe initial est reconstitué, patients et soignants se retrouvent cette fois dans une des deux loges.

La musique reprend sa place : cette fois ci, à la fois dématérialisée et vivante, car il s'agit du concert enregistré en live, l'enregistrement émerge d'une enceinte.

Nous avons déjà entendu quelques phrases musicales, mais les interruptions des répétitions sont effacées, les séquences rétablies, il ne s'agit plus « que » d'une écoute, plus de spectacle visuel.

Le travail de réminiscence se fait ou pas, parfois autour de « clés d'écoutes » qui se seront spontanément organisées, accompagné de son cortège émotionnel, parfois soutenu par des repères spatiaux « oui, là je me souviens, c'est l'harmonie, ceux qui sont derrière les cordes qui jouent » qui facilitent le rappel mnésique.

Les applaudissements du public le soir du concert émergent de l'enceinte, après ce silence si particulier, habité et chargé des émotions musicales.

Chaque séquence sera renouvelée 4 fois sur 4 mois, afin de pouvoir consolider l'effet de ce dispositif, et se conclura sur une soirée de concert où sont conviés patients et soignants.

b) Résonance(s) et les premiers travaux de recherche travaux qualitatifs : « entre immersion, réminiscence et narration »

Dès la première année, 2023/ 2024 nous avons proposé à un interne en psychiatrie Mr Lucas Rougier de réaliser son travail de Thèse autour d'une étude qualitative descriptive par entretiens individuels semi-dirigés de patients ayant suivi le projet entre novembre 2023 et mars 2024.

Lors du programme 2024/ 2025 nous avons souhaité interroger le vécu des musiciens et des soignants, participant à ce projet. Une étude qualitative portant sur une analyse par « focus group » auprès des professionnels, soignants et musiciens, impliqués sur l'année a ainsi été conduite.

La participation aux focus groups a été proposée aux musiciens et soignants sur la base du volontariat, sous la forme de deux groupes constitués et consultés séparément, celui des musiciens d'un côté, des soignants des structures de soins de l'autre.

Les deux focus groups ont été conduits par une animatrice, Me Aïda Jourdan, neuropsychologue au CHG Marchant, en trinôme avec une modératrice, Me Alexandrine Salis et une observatrice, Me Soukaïna Chouiba, (toutes deux attachées de recherche clinique), professionnelles exerçant à la Ferrepsey

Les guides d'entretien distincts ont été élaborés afin de structurer et faciliter les échanges, également conçus par une équipe pluridisciplinaire (psychiatres, neuropsychologues et chercheurs), sur la base des observations conduites lors de la première année sur le comité de pilotage.

a) L'analyse des verbatims des patients sur la première année a permis le recueil de plusieurs éléments :

- l'expression d'un plaisir multisensoriel combinant impressions auditives et visuelles et de l'émergence de résonances corporelles

- la verbalisation d'un « émerveillement esthétique »

- l'ouverture vers une dynamique de rétablissement dans ses trois dimensions :

. personnel : émergence de vécus et prémisses de travail autour de la mémoire autobiographique et la narration de soi, effet valorisant de la participation au projet

. fonctionnel : apaisement symptomatique, un effet motivationnel autour de la proposition du dispositif participant à une réduction de l'isolement pour certains patients.

. social : la participation au projet est vécue comme sécurisante, facilite la prise de parole dans un sentiment d'appartenance qui s'étend « au-delà du groupe », soutenant une inclusion sociale plus assumée.

- la participation à ce projet met à l'œuvre des mécanismes de déstigmatisation, tant lors de la répétition, où le caractère informel et l'absence de rituels tels que « la tenue vestimentaire de concert » favorisent des mécanismes d'identification que, sur les temps de post-groupes, où l'authenticité des artistes soutient les prises de paroles.

Enfin, cette expérience de « temporalité suspendue », qui peut être inhérente à l'expérience d'écoute musicale, a pu chez certains être à l'origine de la survenue d'états de conscience modifiés assez proche de d'expérience de méditation.

b) L'analyse des focus-groups, soignants et musiciens, a relevé une mise en miroir de quatre thématiques dont « un dispositif art et soin, être musicien ou soignant dans un dispositif, l'expérience personnelle et les représentations en mouvement ».

Les soignants s'interrogent autour de la portée objective du projet et sur leurs postures comment « être et rester » soignant tout en vivant une expérience qui a pu parfois les dé-sarçonner, tant les émotions peuvent être fortes. Ce point ouvre vers la mobilité de leurs postures et les questions qu'elles peuvent poser dans le travail d'accompagnement du rétablissement des patients.

Les musiciens sont plus convaincus de la fonction soignante de la musique en elle-même, mais se questionnent autour de la santé mentale, question plus que centrale dans notre société, tout en mesurant directement l'impact de l'expérience musicale auprès d'un public.

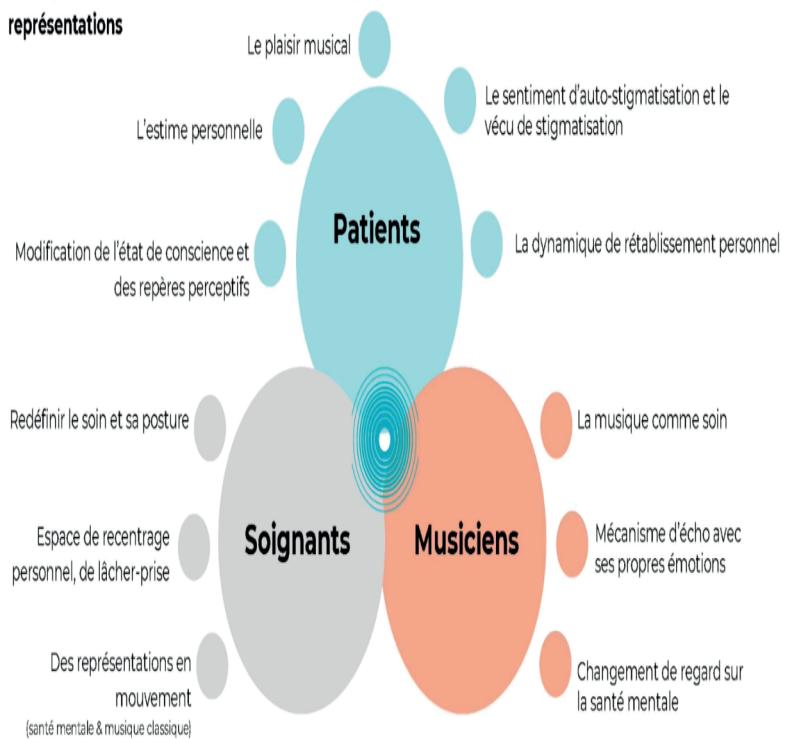
Le « dévoilement de soi » est partagé tant du côté des musiciens que celui des soignants.

Le projet propose 8 temps d'échanges en 4 mois, au cours desquels les regards sur la santé mentale se croisent avec les représentations autour de la musique classique. Les participants témoigneront de la richesse de ces temps de rencontre et de l'apport du projet dans leur pratique professionnelle et leur parcours personnel.

Le schéma ci-dessous nous amène à vous proposer une forme de synthèse des deux temps de recherche :

Résonance(s)

un dispositif de soin, une expérience collective qui redéfinit les identités des acteurs et leurs représentations



Discussion

En quoi Résonance(s) est-il un dispositif thérapeutique ?

Nous pensons que cela pourrait résider dans sa spécificité : une expérience « hors normes », originale et structurée qui favorise un effacement des frontières, sans les dénier, grâce aux réaménagements groupaux.

Les éléments d'analyse nous ont montré l'importance des différentes formations groupales, anticipées et articulées dans divers espaces, de contenus au sein de l'enveloppe sonore, si spécifique à la musique. La musique prend alors la place de fil rouge, tantôt créée, écoutée, vécue émotionnellement, et le partage du vécu expérientiel de tous aux effets non négligeables. L'hypothèse pourrait être alors celle d'un dispositif où la musique et sa mise en mots est proche de notre exercice soignant, dans notre précaution à trouver ce langage commun qui fait le socle de la relation de confiance base de la relation thérapeutique. Émotions et échanges font ainsi exister un espace-temps comportant un effet miroir entre les préjugés liés à la santé mentale, dont l'autostigmatisation, à la spécificité de la musique classique, peut-être également prisonnière de ses propres représentations.

Entre la force de l'immersion sonore, la beauté du lieu, la qualité de l'accueil, les mécanismes groupaux et les regards croisés, qui « porte » ou accompagne la déstigmatisation, comment s'opère-t-elle ? Résonance(s) participe-t-il vraiment à une démarche d'inclusion et de levée des freins autour de la santé mentale ? Quelle est la place réelle de la musique et de ses effets chez les patients, dans ce dispositif ?

L'étrangeté du projet pourrait résider dans la place laissée à l'échange verbal face à l'impensé narratif de la musique, qui justement échappe à la mise en mots, cet « au-delà des mots ».

Comment évaluer l'impact du son et de sa mise en harmonie dans le projet Résonance(s), qui se prévaut être un dispositif de soins autour de l'immersion sonore, uniquement au travers de l'analyse de verbatims ?

Nous sommes là directement confrontés à la limite du dispositif de recherche : aucune donnée physiologique, pas d'enregistrements des réactions psychiques ou physiques « en temps réel ». La notion de plaisir esthétique, tel que celui ressenti face à une œuvre d'art, revêt bien évidemment un caractère multifactoriel. Il est impossible de réduire les effets de l'écoute d'une musique à des notions physiologiques, sans étendre cet éprouvé au recueil des réminiscences mnésiques, des mécanismes d'anticipation cognitive ou aux contextes d'écoute, individuel ou collectif par exemple. Ces éléments pourront faire le socle de recherches à venir, notamment autour de l'apport spécifique des temps de réécoute.

Résonance(s) est un projet porté par un centre s'intéressant au processus de rétablissement en santé mentale, inscrit dans une réalité Toulousaine où l'intérêt d'une participation multicentrique, devant la multiplicité des structures ambulatoires, nous a semblé évidente.

Ce dispositif, sans repérage diagnostique en amont, est proposé sur la base du volontariat des patients, dans le but de le proposer ... à tous.

Nous aurions pu néanmoins d'emblée structurer le projet autour de spécificités diagnostiques ?

Les évaluations seraient déjà peut-être plus exploitables, l'impact sur des dynamiques institutionnelles et le processus d'engagement des patients dans le projet peut être moindre.

Enfin, nos études comprennent toutes les limites méthodiques dont il convient de tenir compte : tant du côté d'un biais d'auto-sélection des participants que d'un faible échantillonnage : 9 patients sur le travail de Thèse, 7 participants sur le temps de focus groupe soignants, 3 sur le temps de focus groupes musiciens.

Conclusion

Résonance(s), un projet qui conjugue la force de l'immersion acoustique et du spectacle visuel, une partition écrite dont les acteurs, soignants, patients et musiciens assureraient l'interprétation. La place du langage émotionnel véhiculé fédère l'ensemble des participants, donnant du sens à l'expérience, dans des échanges dépeints par tous comme favorisant l'inclusion, le dévoilement de soi au travers des processus narratifs et les changements de postures.

Sur la première année, 21 patients ont pu participer au projet, sur la deuxième année 24 patients, cette année, 26 patients souhaitaient participer à Résonance(s). 18 soignants ont participé au projet sur les deux années, les musiciens viennent de plus en plus nombreux sur les temps de post-groupes. L'engouement est réel, le nombre de structures intéressées par le projet augmente également puisque nous accueillons l'hôpital de jour de Montberon et de la MGEN cette année. Le projet étant reconduit chaque année, sa pérennité est consolidée par les signatures de partenariats.

Les attentes de tous, tant les musiciens, les patients que les soignants autour des résultats des recherches qui viendraient sont clairement signifiées dans tous les espaces, focus groupes, post-groupes, comité de pilotage.

Nous allons donc poursuivre sur Toulouse une évaluation de l'apport du dispositif chez les patients autour de l'analyse de données quantitatives, cognitives prévue pour l'année 2026/2027.

Mais Résonance(s) peut-être la première « maquette » d'un dispositif plus large. Nous avons débuté cet été la présentation du projet dans d'autres villes en France, dans l'idée d'un déploiement national, pour que plus de patients puissent bénéficier de ce dispositif et enrichir les recherches cliniques. Les premières présentations aux divers duos « or-

chestres – centres de rétablissement » nous ont permis de vérifier l'intérêt de tous, le caractère reproductible de notre dispositif et ses potentialités.

Ce déploiement national ouvrirait le champ des possibles quant à la réalisation d'études multicentriques et de l'enrichir par la mise en place d'autres perspectives autour :

- de la poursuite des analyses qualitatives sur une population plus large.
- de travaux ciblés sur les compétences narratives étant actuellement étudiés dans le rétablissement trans-diagnostique.
- de recherches autour de populations ciblées : pathologies émergentes, troubles bi-polaires, TSA, schizophrénie ...

L'étude des mécanismes pressentis autour des mécanismes de synchronicité cognitive, dont la musique est un vecteur connu, ainsi que des mesures physiologiques autour du vécu émotionnel et du plaisir musical pourraient être modélisés dans le dispositif.

Enfin, l'enrichissement des travaux de **recherche en psychoacoustique ouvrirait sur une meilleure compréhension des effets spécifiques et comparatifs des séquences sonores, couplées à la mise en place d'IRM fonctionnelles.**

Mais une telle évolution suggèrerait la mise en place de financements spécifiques, ce qui n'est pas le cas à ce jour. Résonance(s) n'en est peut-être qu'à ses balbutiements, pourrait constituer un large terreau de travaux à venir, mais c'est surtout une très belle aventure humaine qui permet aux soignants, aux patients et aux musiciens de se rencontrer et de partager leurs émotions autour de ce média si riche qu'est la musique.

J'adresse tous mes remerciements à tous les acteurs de ce projet, avec une pensée toute particulière aux musiciens de l'Orchestre du Capitole et leur engagement.

A mon père,

Professeur Honoraire de l'Université Paul Sabatier*
Membre de l'Académie de Médecine

*

* * *

Résonance(s) n'aurait pas pu voir le jour, par ordre d'apparition, dans sa construction, sans ...

Nicole Yardéni, Marie Déqué, Jean-Baptiste Fra, Claire Roserot de Melin, Sonia Dablanc, Maria Moro- Alvarez, le Pr Christophe Arbus, le Dr François Olivier, le Pr Platel, Soukaïna Chouiba, Alexandrine Salis, tout l'engagement de l'équipe du Centre Support de Toulouse en Réhabilitation psychosociale, les directions des divers établissements et tous les soignants qui ont cru à ce pari, celui en premier lieu, d'une aventure humaine réunie par la musique.

**Annexes : œuvres proposées à l'écoute pendant les répétitions
puis réécoutes des concerts sur les années 2023-2024-2025**

28 Novembre 2023 : Splendeurs visionnaires

Arnold Schoenberg, Concerto pour violon, op. 36 ; Richard Wagner ouverture « Les maîtres chanteurs de Nuremberg », Richard Strauss, Ainsi parlait Zarathoustra, poème symphonique, op. 30

15 Décembre 2023 : « Happy Hour » de Noël avec les cuivres

Sélection de pièces musicales sur le thème de Noël (jazz, musique de film...), Tchaïkovski « Casse-Noisette », Haendel : Hallelujah ...

9 Janvier 2024 : Marbres et lumières

Gabriel Fauré : Masques et bergamasques, suite d'orchestre, op. 112 ; Béla Bartok Concerto pour alto ; Camille Saint-Saëns : Symphonie n°3 « avec orgue » en do mineur, op. 78

27 Fevrier 2024 : Mozart de A à Z

Symphonie n°1 en mi bémol majeur K. 16 ; Concerto pour violon n°3 en sol majeur, K. 216 Symphonie n°41 « Jupiter » en do majeur, K. 551

3 Octobre 2024 :

Gioachino Rossini : Guillaume Tell, Ouverture ; Piotr Ilitch Tchaïkovski : Variations sur un thème Rococo ; Gabriel Fauré : Elégie ; Piotr Ilitch Tchaïkovski : Casse-Noisette, Pas de deux ; Joseph Haydn : Symphonie n° 13

6 Novembre 2024

Rachmaninov : Concertos pour piano 3 et 4

4 Decembre 2024 :

Gershwin : Concerto en fa ; Prokofiev : Symphonie n°5

10 Janvier 2025 :

Ralph Vaughan Williams : Symphonie n°1 “A Sea Symphony ”

BIBLIOGRAPHIE

Anzieu, D. 1974. Le groupe et l'inconscient, Paris, Dunod

Anzieu, D. 1987. Les enveloppes psychiques, Paris, Dunod

Daniel Barenboim : la musique éveille le temps (Fayard)

Leonard Bernstein : « la question sans réponse » (Minerve)

« Esthétique et cognition » Jean - Marc Chouvet, Xavier Hascher (publications de la Sorbonne)

Dalos, V.D & Szendi, I. (2021) Role of music activities in psychiatric rehabilitation. *Psychiatria Hungarica: A Magyar Pszichiatriai Tarsaság tudományos folyoirata* 36, 187-208

- Vladimir Janckelevitch « l'enchantement musical » (inédits Albin Michel)
- Kaës, R. 1975. L'appareil psychique groupal, Paris, Dunod.
- Klein, J.-P. (2014). L'art-thérapie. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Pr Bernard Lechevalier : Le cerveau de Ravel, le cerveau de Mozart, le cerveau mélomane de Baudelaire, le plaisir de la musique, éd. Odile Jacob
- Lecourt, É. 1993. Analyse de groupe et musicothérapie, Paris, esf.
- Edith Lecourt Balzani C., Naudin J., & Vion-Dury, J. (2014). Phénoménologie expérimentuelle de l'écoute musicale en psychiatrie. Annales Médico-psychologiques, 172(7), 524-529.
- Lecourt, É. 1994. L'expérience musicale, résonance psychanalytique, Paris, L'Harmattan.
- Lecourt, É. 1999. « Toucher le fond : de l'espace visuel à l'espace sonore », Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, n° 30, p. 63-71.
- Lecourt, É. 2002. « Des liens sonores dans les groupes : une médiation méconnue », dans C. Vacheret (sous la direction de), Médiations groupales en thérapie, en formation, Paris, Dunod, p. 33-42.
- « De la musique » : Murakami- Ozawa (Ed. Belfont)
- Hervé Platel (2014). Effets de la musique sur le cerveau : de la neuroimagerie à la clinique.
- Zatorre, R.J. (2015). Musical pleasure and reward: mechanisms and dysfunction. Annals of the New York Academy of Sciences, 1337(1), 202–211
- Pitts S, Zechner M. The Use of Music as a Therapeutic Intervention to Address RehabilitationOutcomes for Adults with Severe Mental Illnesses. researchgate.net; 2019.
- Shepherd D, Sigg N. Music Preference, Social Identity, and Self-Esteem. Music Perception : An Interdisciplinary Journal [Internet]. 2015 Jun ; 32(5) :507–14.
- Winnicott, D.W. 1951. Jeu et réalité, l'espace potentiel, Paris, Gallimard.
- Winnicott, D.W. 1951. Jeu et réalité, l'espace potentiel, Paris, Gallimard.

Cartes postales du *Poète consulaire*

Paul LEOPHONTE

Professeur Honoraire des Universités

Membre correspondant de l'Académie de Médecine

Chacun de nous, pour peu qu'il apprécie la poésie, a sa propre anthologie intime : quelques vers appris à l'école, annoncés jadis, mystérieusement conservés en mémoire, quand d'autres furent oubliés passée l'épreuve de les réciter en classe ou lors d'une fête de famille ; quelques poèmes remâchés dans la fièvre de l'adolescence ; quelques autres appréciés au long d'une vie au fil de lectures et des hasards de la connaissance. C'est tard dans mon existence, je ne me rappelle plus dans quelles circonstances précises, que j'ai découvert le poème qui suit, une carte postale aussitôt mémorisée - je m'en voudrais de le tronquer de la moindre strophe, du moindre vers :

Ni les attraits des plus aimables Argentines,
Ni les courses à cheval dans la pampa,
N'ont le pouvoir de distraire de son spleen
Le Consul général de France à la Plata !

On raconte tout bas l'histoire du pauvre homme :
Sa vie fut traversée d'un fatal amour,
Et il prit la funeste manie de l'opium ;
Il occupait alors le poste à Singapoore...

- Il aime à galoper par nos plaines amères,
Il jalouse la vie sauvage du gaucho,
Puis il retourne vers son palais consulaire,
Et sa tristesse le drape comme un poncho...

Il ne s'aperçoit pas, je n'en suis que trop sûre,
Que Lolita Valdez le regarde en souriant,
Malgré sa tempe qui grisonne, et sa figure
Ravagée par les fièvres d'Extrême-Orient...

Le poème, signé Henry JM Levet, est intitulé *République Argentine – La Plata* ; il est dédié à *Ruben Dario*. Comment n'aurais-je pas été alerté, à la double évocation de l'Argentine et du plus grand poète du Nicaragua, deux pays après la France les plus chers à mon cœur, si différents, mais marqués d'un même sceau d'hispanité, à maintes reprises parcourus au cours de ma carrière de médecin et d'enseignant en mission ; où la beauté contrastée des paysages s'est à jamais imprimée dans ma mémoire, assortie de bien des enchantements, les amitiés contractées n'en étant pas des moindres.

En forme de courte nouvelle, quatre quatrains d'une élégante désinvolture créent un décor exotique où se mêlent un diplomate de second rang, cœur blessé et corps usé, tandis qu'inaperçue, l'avise, le regard mutin, une Lolita. Qu'adviendra-t-il ? À nous de le rêver.

Dix poèmes du même auteur et de même facture ont été réunis sous le titre *Cartes postales* – instantanés ou courtes séquences comme sur la pellicule d'un film d'amateur, l'exotisme en partage, le temps suspendu, sa fugacité. D'un charme inédit dans la production de l'époque (années 1900), des vers écrits à *l'aventure*, d'un fringant négligé, d'une nonchalance soignée, d'une ironie subtile et sensible ; pour tout dire d'un mot de la langue italienne, intraduisible, *la sprezzatura*.

À ceux qui désireraient savourer en bibliophile tout le charme de ces poèmes, je conseillerais de les découvrir dans une édition de luxe de Martin de Halleux, chaque carte postale illustrée, comme en des rêves successifs, par le dessinateur Jacques de Loustal.

Il faudrait citer chaque poème en intégralité. En livrer un aperçu sans en ôter la magie tient de la gageure. Hors la citation d'un beau vers mémorable, par-ci par-là, un poème ne se résume pas, chaque vers compte. C'est vrai pour ces cartes postales, fragmentées en court synopsis, elles versent dans la banalité, le charme de l'humour teinté de mélancolie qui les caractérise dissipé. J'ai conscience du risque.

Prenons la première d'entre elles, *Outwards* - autrement dit, *en partance*.

L'Armand-Béhic (des Messageries maritimes)

File quatorze nœuds sur l'Océan Indien...

Le soleil se couche en des confitures de crime

Dans cette mer plate comme avec la main.

Deux femmes paraissent. La nostalgie d'une destination amoureuse pour l'une, regard sur l'horizon et ses inconnus pour l'autre, tandis qu'on s'active pour la fête du soir ; on y danse, on y flirte, on y chasse le spleen, *dans un naufrage où Dieu reconnaîtrait les siens...*

À Calcutta, le Maharadjah de Kapurthala songe avec regret à deux reines de beauté - Liane de Pougy (*la plus jolie femme du siècle* – courtisane puis princesse, devenue sœur dominicaine à la fin de sa vie) et Cléo de Mérode (*la plus belle femme de la Belle Époque*, danseuse immortalisée en plâtre moulée sur nature par Alexandre Falguière) ... Instantanés à la suite, un brahmane à Bénarès repose *dans l'abstraction parfumée...* À Lahore deux docteurs *british* jouent au cricket...



La danseuse, d'Alexandre Falguière (Musée d'Orsay)

D'un poème l'autre, on voyage de Bombay aux Antilles, à Brazzaville, à Biskra, à Nagasaki, à Port-Saïd, à Nice... Le spleen du voyageur y est constant, poignant parfois, ou nuancé de légèreté, avec des moments de grâce.

Quittant Bombay et une épidémie de peste pour l'Europe, les passagers de *l'Indus* se dévisagent - officiers en congé venus d'Indochine, *jeunes misses assez divines*... le poète les observe, en proie à une mélancolie *pieusement ouatée* ...

Aux Antilles, *d'où l'aventurier revenait pauvre*, du temps vieillot des résilles et de picnics dominicaux sous les bougainvilliers, enfants joyeux demi-nus et créoles aux mœurs légères en arrière-plan... tout le passé d'une petite colonie morte où l'on ne croise plus que quelques fonctionnaires...

À Brazzaville, *par un torride clair de lune congolais*, un sous-administrateur des colonies, feuillette des vers de Musset et songe à d'éphémères amours transatlantiques

avec une jolie chilienne, tout en se désolant de la condition des noirs malmenés par ses coreligionnaires...

À Biskra, une fantasia, des colons et leur quotidien oisif, *la belle Messaouda, dont les lèvres ont la saveur du rhât-loukoum...* Sous des palmiers au soleil, *des phtisiques radieux*, une baronne entichée d'un collier d'ambre, une comtesse saluant le beau temps de décembre...

Sur la promenade des anglais à Nice, savourant un soleil doux, un phtisque en fauteuil roulant pense à l'amie, compagne d'un éleveur de moutons dans les terres australes, à l'aube de sa vie ; il est à son crépuscule, songeur résigné...

À Nagasaki, le capitaine du port rame dans un sampan, en deuil de sa fille emportée un an plus tôt par le choléra ; il va avec sa folle douleur, écoutant la plainte d'un mangeur d'opium et les sirènes qui se lamentent...

Je livre dans sa totalité la dernière des cartes postales – *En rade de Port-Saïd* – afin d'illustrer dans le vif et son entièreté l'art de Levet, que dénaturent mes résumés – sa liberté de ton, sensible, mâtinée d'humour.

On regarde briller les feux de Port-Saïd
Comme les Juifs regardaient la Terre Promise ;
Car on ne peut débarquer ; c'est interdit
- Paraît-il – par la Convention de Venise

À ceux du pavillon jaune de quarantaine.
On n'ira pas à terre calmer ses sens inquiets
Ni faire provision de photos obscènes
Et de cet excellent tabac de Latakieh...

Poète, on eût aimé, pendant la courte escale
Fouler une heure ou deux le sol des Pharaons,
Au lieu d'écouter miss Florence Marshall
Chanter « The Belle of New York », au salon.

*

Ces cartes postales furent publiées dans des revues littéraires éphémères, au début du XXème siècle ; les trois premières, sous le titre *Sonnets Torrides*, parues en mars 1900 dans *La Vogue*, une quatrième (*Possession française*) jointe au triptyque ; les suivantes dans *la Plume*, les dernières dans *La Grande France*, en septembre 1902. Ces poèmes seraient perdus à jamais sous la poussière d'archives oubliées, sans la perspicacité d'un journaliste toulousain, Eugène Azémar, codirecteur de la revue *L'Effort* - il signait sous le pseudonyme de Marie-Louise Fallières ; grâce ensuite aux patientes recherches de Valéry Larbaud et à son obstination à les publier.

Dans une rubrique intitulée *Les jeunes revues*, la (le) journaliste signalait la publication dans *La Grande France* d'avril 1902 de poèmes d'un certain Levet ; trois étaient reproduits *in extenso* – Algérie-Biskra, Côte d'Azur-Nice et République Argentine-La Plata. La revue tomba sous les yeux de Valéry Larbaud : *au fond, confiera-t-il, ce que je cherchais sur les tables, les casiers et les rayons de jolies bibliothèques tournantes de chez Brentano* (célèbre librairie anglophone à Paris), *c'était le poète qui eût été le successeur à la fois de Laforgue, de Rimbaud et de Walt Whitman. Et voici qu'il me sembla presque l'avoir trouvé...* Fin mai 1902, il écrit à son ami Marcel Ray : « *J'ai découvert un nouveau poète français : Henry Levey ; il écrit dans La Grande Revue en vers faux. C'est par moments, très beau* ». L'auteur de *A.O. Barnabooth* va se passionner pour Levet, sans que se présente l'occasion de le rencontrer ; il va enquêter, le faire connaître à son entourage et pour finir le publier, en avril 1921, aux éditions de *La Maison des Amis des Livres* d'Adrienne Monnier. Une longue introduction précède les poèmes - un dialogue avec Léon-Paul Fargue ; lequel en revanche a bien connu Levet, du temps qu'ils promenaient *rêvasseries et fumigations intellectuelles, du Quartier Latin à la fête de Montmartre...* fréquentant le *Café Cyrano*, place Blanche (futur repaire des surréalistes), la rue Lepic et son

marché (immortalisés par Utrillo), le Café de *la Nouvelle-Athènes* (lieu de rencontre des peintres impressionnistes), le *Chat Noir* (célèbre cabaret de Montmartre) ... Nous sommes dans les dernières années du XIXème siècle, le tout début du XXème. Les *Cartes postales* ont paru pour la première fois en revue entre 1900 et 1902. Rien ensuite jusqu'au décès du poète à 32 ans.

*

Henri Jean-Marie Étienne Levet (Henry J-M Levey, orthographiait-il – l'anglomanie dans le goût du temps) naît à Montbrison (Loire) le 13 janvier 1874, fils unique de Georges Levet, polytechnicien et ingénieur des mines, et de Juliette Lavigne, sa cousine, tous deux d'un milieu social aisé. Georges Levet fera une carrière politique, conseiller général, maire puis député (il était lui-même fils de député), régulièrement réélu pendant trente et un ans jusqu'à ce qu'il renonce de lui-même, à quelques mois de sa mort, survenue peu après celle de son fils. Le couple désespérera longtemps de ne pas avoir d'enfant, c'est dire leur joie quand seize ans après leur mariage le petit Henri vient au monde – le père a quarante ans, la mère trente-quatre.

On sait peu de choses de l'enfance et de l'adolescence du poète. Les données qui suivent ont été en large part empruntées à l'ouvrage passionnant par l'enquête menée (mais aussi par ses confidences et digressions) de Frédéric Vitoux – *L'express de Bénarès. À la recherche d'Henry J-M Levet*.

Après une petite enfance à Montbrison, Levet est scolarisé à l'âge de 8 ans à Paris à l'école Monge, puis au lycée Condorcet. Une scolarité guère brillante, l'école quittée à 16 ans, sans la sanction du baccalauréat. *Cancre invétéré ou, plus vraisemblablement, un esprit frondeur, malheureux, qui se refusait à toute discipline*, note son biographe. On ne sait pas grand-chose d'une période qui s'étend

de 1890 à 1895 où il débute à l'hebdomadaire satirique *Le courrier français* (il a 21 ans). L'année précédente, il a été réformé du service militaire en raison d'une santé fragile – un terrain favorable à la maladie qui l'emportera, à moins qu'il en ait déjà les symptômes prémonitoires insidieux ? L'un des rares témoignages sur cette période figure dans une lettre de Marcel Ray, normalien et futur haut fonctionnaire, ami d'enfance de Valéry Larbaud avec lequel il échangera une abondante correspondance au long de leur vie ; il décrit chez un Levet d'une vingtaine d'années un dandy excentrique : *il avait, sous un feutre noir cabossé, les cheveux teints en blond verdâtre, formant une couronne bien lisse et non bouclée autour de sa face glabre, qu'une cravate vert empire faisait paraître encore plus blême...* On imagine les gorges chaudes au sein de la bonne société de Montbrison où les plus indulgents devaient qualifier le fils du député *d'original*. Un terme que j'entendais employer au temps de mon enfance catalane, dans les années 50/60 du siècle passé, pour qualifier quelques enfants du pays, hauts en couleur, qui se singularisaient dans les rues de Perpignan par leur tenue vestimentaire et leur comportement extravagants. *Dans une chambre rouge pleine d'images volantes, comme une cage d'oiseau des îles...* poursuit Marcel Ray où *du ciel de lit pendait au bout d'un fil une araignée comme une tête d'enfant*, Levet lui lisait des poèmes d'inspiration symboliste, incompréhensibles. Il commence à cette époque à collaborer dans la capitale à divers journaux – d'abord au *Courrier français*, pendant près de deux ans, un journal satirique et léger dans l'esprit *Belle Époque*, où il publie quelques chroniques et des poèmes fantaisistes ; d'autres journaux à la suite, la *Plume, l'Aube...* aussi oubliables que ce qu'il y écrivait. Il se lie d'amitié avec Léon-Paul Fargue, le futur *Piéton de Paris* qui à 19 ans débutait dans les Lettres, et avec le peintre et futur grand *designer* Francis Jourdain auquel Levet dédie son premier recueil de poèmes, une plaquette publiée à compte d'auteur en 1897 – *Le drame*

de l'allée ; y révélant, note Frédéric Vitoux, *son mal-être, ses amours impossibles... ses disgrâces physiques, thèmes récurrents chez lui*. Vague présomption, était-il secrètement inverti, voire pédophile ? Rien d'avéré. On ne lui connaît aucune relation équivoque, ni la moindre liaison amoureuse, homme ou femme, de toute sa vie. Le premier des poèmes est intitulé *Les Lais*. Sans être franchement laid, Levet n'était pas beau – *un certain nez long, mobile, clownesque, une bouche mince et rentrée*, le décrit Fargue, *ses cheveux coupés à la Gaby* (Gaby Deslys, chanteuse et danseuse de l'époque) *et son menton en fer à repasser...* *Il aimait les déguisements, la froideur, le flegme et la tendresse*, poursuit Fargue. Portrait en miroir, sous la plume de Francis Jourdain : *Il était à la fois squelettique et désossé ; son nez en bandoulière, son menton en galochette, tout son visage de Punch creusé par les grimaces étaient en caoutchouc. Ses traits eussent été d'une marionnette, s'ils n'avaient pas été d'une mobilité qui décourageait ses portraitistes et les caricaturistes eux-mêmes.*

Levet avait une mémoire poétique extraordinaire, sachant par cœur une grosse partie de Victor Hugo, de Musset, de Baudelaire ; il aimait les romans rocambolesques... les potins de salles de rédaction et les histoires de marlous de Montmartre... rend compte Fargue. *Levet me parlait « d'étranges pays » avec un instinct déjà sûr*, précise-t-il. L'admirateur de Rimbaud, mort quelques années plus tôt, auréolé du mystère de ses errances, rêvait d'exotisme. *Il aimait les atlas, les cartes...* *Dans un des bars où nous nous réunissions, assis sur son haut tabouret et tenant d'une main maigre, aux ongles recourbés comme des becs d'oiseau, la rambarde bien cirée et nickelée du comptoir, Levet pensait aux transatlantiques...*

Le fils en mal de partance parvint à convaincre le père ; lequel vit là, nul doute, une occasion de mûrissement pour son fils et d'éloignement de la vie dissolue de Montmartre. Il prit contact avec le ministre de l'Instruction pu-

blique, qu'il persuada. Sa position de député de la même famille politique, solidement arrimé à sa circonscription, joua plus que le bagage de l'impétrant qui, journaleux (pas même bachelier), n'avait nulle compétence reconnue sur l'art.

Levet partit pour l'Orient, nanti d'une somme levée sur les fonds du ministère et quelques subsides paternels, chargé d'une mission scientifique sur *l'art Khmer et ses influences hindoues*. Il disparut de Montmartre à l'automne 1897, il avait 23 ans. Il revint six mois plus tard après un séjour qu'on presume aux Indes. Nulle trace n'en subsiste, pas même familiale. Quant au rapport, objet de sa mission, il aurait chargé de la besogne un auteur dramatique sans le sou - le document jugé par l'autorité compétente *dépourvu de toute valeur*. Il n'en sera pas moins décoré des palmes académiques. Levet se targuera de la rédaction d'un grand roman demeuré inachevé, *l'Express de Bénarès* - roman fantasmé ou disparu, quelques amis proches ayant eu la faveur de lui en entendre lire quelques pages.

Levet passa les quatre années suivantes (1898-1902) à Paris, d'une présence à éclipses, silhouette dégingandée de gommeux, comme en témoigne l'affiche de Jacques Villon pour le Grillon (un *American Bar*) pour laquelle, en 1899, il posa.



Cette période est décisive : il va écrire entre 1900 et 1902, ses dix cartes postales imaginaires, d'une source d'inspiration inédite, s'attachant, sans qu'il en fût conscient, à *revivifier la poésie française...* *Je rêvais d'un poète fantaisiste, sensible à la diversité des races, des peuples, des pays, pour qui tout seraï exotique, très « international », humoriste*, confie Larbaud, *une sorte de Walt Whitman d'une joyeuse irresponsabilité (...) À la forme whitmanienne près, il* (cet inconnu du nom de Levet) *réalisait mon rêve.* Fargue abonde dans ce sens : *Si Levet avait vécu, il se fût sans cesse renouvelé, et que ne nous eût-il pas donné ? Pour moi, j'ai le sentiment qu'il est mort au moment où il « retrouvait » sa sincérité, sa véritable personnalité, au moment où il faisait son choix.*

*

Après ce feu d'artifice dont il ne mesure pas ce qu'il apporte de neuf à la poésie, n'ayant pas même envisagé de réunir ses vers en un volume, Levet dit adieu à Montmartre, à ses amis poètes et artistes. Quelles déconvenues avec son art, quelles pressions de ses parents, quel rôle la maladie qui avait commencé de le miner ? À l'instar de Rimbaud, tant admiré, se détournant de la poésie pour une destinée aventureuse lointaine, il s'engage dans une nouvelle voie, d'une direction plus convenue – une carrière de diplomate.

Levet fait acte de candidature auprès du Ministre des affaires étrangères pour un poste à l'étranger. Bénéficiant de l'entregent de son père, il est nommé Vice-Consul de troisième classe, Secrétaire-Archiviste à Manille (10 novembre 1902) Chargé de la Chancellerie (16 décembre 1902), d'après l'*Extrait de l'Annuaire Diplomatique*.



Une photographie l'immortalise, à rebours du gandin qui avait hanté les bastringues, sanglé dans la tenue officielle de diplomate, mine d'emprunt, épingleé sur la poitrine la médaille du premier de la classe qu'il n'a jamais été. Rien qui transparaîsse dans le regard inexpressif du poète rêveur des *Cartes postales*.

Fin novembre 1902, Levet s'embarque à Marseille à destination de Manille – *Rastignac qui a dû battre en retraite sur le champ de bataille parisien de la littérature et de la poésie*, note son biographe. On le perd de vue aux Philippines. Nulle production littéraire, sa correspondance disparue. Sa santé décline. Juin 1903, son supérieur hiérarchique fait état d'une violente attaque de dysenterie et de fièvre ; les médecins attestent que le climat de Manille lui est très défavorable. Sa santé va se dégradant. Juin 1904, il souffre de congestion pulmonaire. Les contraintes administratives font surseoir jusqu'au printemps 1905 au congé que, de plus en plus affaibli, le jeune consul malade a sollicité. Après une intervention de son père auprès du ministre, il obtient en avril 1905 son retour à Paris. Son état inquiète. Nul ne prononce, s'agissant du mal qui le ronge, le mot tabou de tuber-

culose (ou, comme on disait encore, de phtisie). On assiste chez le malheureux garçon à l'évolution accélérée de la maladie. Quelques années plus tôt (1882), Robert Koch en avait découvert l'agent microbien responsable – le bacille qui porte son nom.

Son *indisposition* persistante lui fait demander et obtenir une prolongation de son congé. Il part en cure à la Bourboule. Comme souvent dans l'histoire naturelle de cette maladie que les rémissions semblent frapper d'inconstance - *fièvre romantique*, disait-on avant d'en connaître la nature infectieuse microbienne, alternant des épisodes d'abattement et d'euphorie - il a l'illusion d'un sursis et sollicite une nouvelle affectation consulaire. Le 14 février 1906 il est nommé titulaire de la Chancellerie de Las Palmas. Il fait face à ses obligations, rend compte notamment de la réception en voyage officiel du roi Alphonse XIII aux Canaries. Sa santé ne cesse inexorablement de décliner. Un certificat médical en date du 21 avril établit qu'il est atteint de *bronchite chronique bacillaire avec hémoptysies répétées* – le diagnostic est enfin posé, sans que le mot tabou soit prononcé ; la tuberculose était alors la première cause de mortalité dans la tranche d'âge des 20 à 30 ans. Une cure au Mont-Dore est envisagée. De retour en France, d'un congé-maladie l'autre, il ne retournera plus aux Canaries. Après un bref séjour à Paris, *si malade qu'il peut à peine parler*, dit un de ses amis, il part avec sa mère pour Menton où ils aménagent dans une villa ensoleillée.

Sur l'une de ses cartes postales, il écrivait quelques années plus tôt :

J'aurai un fauteuil roulant « plein d'odeurs légères »

Que poussera lentement un valet bien stylé :

Un soleil doux vernira mes heures dernières...

Il s'éteint le 14 décembre 1906.

*

Valéry Larbaud a consigné dans ce qu'il a appelé le *Journal de Quasie*, le témoignage de la mère sur les derniers moments du poète ; le père, accablé, le cœur malade, quasi mutique.

Leur fils, très faible mais assez gai, s'est levé pour déjeuner. En début d'après-midi, le médecin vient lui faire une piqûre de cacodylate (qu'on prescrivait alors comme tonique reconstituant ; le premier antibiotique antituberculeux, la streptomycine, ne sera disponible qu'en 1944). Demeuré alité sur le conseil du praticien, il dîne d'assez bon appétit puis désire dormir, priant sa mère de ne pas s'éloigner. Un peu plus tard, pris d'un grand froid, ses membres marbrés et glacés, on rappelle le médecin. La mère à son chevet, la tête appuyée contre son épaule il paraît s'endormir ; soudain, rouvrant les yeux, presque dans un cri, il dit - *maman*. Elle l'interroge : *Eh bien, quoi ? Parle, dis ce que tu veux*. Il ne répond pas. Les yeux grands ouverts fixés sur sa mère, il vient de mourir.

*

À la fin de son récit Larbaud livre cette phrase énigmatique : *Bien d'autres choses pourraient être dites, mais il y aurait indiscretion*.

Les parents détruisirent la correspondance et les papiers intimes de leur fils ; un acte surprenant et qui interpelle, au regard de l'amour si vif qu'ils lui portaient – qu'y avait-il à effacer ?

Demeura ce qui avait été publié dans les journaux, réuni en volume en 1921. Dans l'*Anthologie de la nouvelle poésie française* parue en 1924 aux éditions Simon Kra, introduite par Philippe Soupault, Levet figure en bonne place. Qualifié de *poète consulaire* par l'auteur anonyme d'une notule, il est considéré comme le frère aîné de AO Barnabooth, ce personnage fictif et alter ego de Valéry Larbaud, le goût de l'errance et de l'exotisme en partage. Quelle

autre postérité ? Les dix poèmes de Levet ne témoignent-ils pas d'une inflexion vers une forme de modernité dans laquelle s'inscriront à la suite Apollinaire puis les surréalistes ? Ce rêveur de pays lointains ne s'inscrit-il pas en précurseur du cosmopolitisme poétique d'écrivains voyageurs, tels Blaise Cendrars ou Paul Morand ?

Quelque influence qu'on lui attribue, Levet est sans précédent - unique dans l'histoire de la poésie. L'auteur des dix poèmes des *Cartes postales...* écrit Frédéric Vitoux, *avait touché enfin, grâce à eux, aux rivages ou aux mirages de ce que l'on pourrait appeler avec emphase « le monde poétique ». De ce monde, Levet n'avait découvert sans doute qu'une minuscule île. Mais elle lui appartenait. Il venait d'y planter son drapeau.*

LECTURES

*Henry J-M Levet. *Cartes postales et autres textes*. Poésie/Gallimard. 2001

*Levet, Loustal. *Cartes postales*. Les éditions Martin de Halleux. 2020

*Frédéric Vitoux. *L'express de Bénarès. À la recherche d'Henry J-M Levet*. Fayard. 2018

Vérité et Démocratie

Laurent PIETRA

Docteur en philosophie

Membre associé au Sophiapol de l'Université Paris-Ouest Nanterre – La - Défense ; Intervenant pour l'Institut Emmanuel Lévinas.

Lorsqu'il s'agit des fondements de la démocratie, une tension existe entre deux types de rapport à la vérité: d'un côté, les débats sont tranchés par un vote où l'opinion majoritaire qui l'emporte est tenue pour vraie, de l'autre, le bon fonctionnement de nos institutions nécessite l'instruction des citoyens selon des normes d'objectivité où la vérité est prouvée méthodiquement, s'impose à n'importe quel esprit refaisant lui-même le raisonnement qui aura résisté à toutes les tentatives de réfutation. Pour les idées soutenues majoritairement, elles sont crues parce que plusieurs croient la même idée vraie ; le nombre des esprits différents rend invraisemblable qu'on puisse être si nombreux à se tromper ou à être trompés. Ces adhésions démocratiques sont déterminées par un rapport de la vérité à un pouvoir. Dans *L'ordre du discours*, en analysant la « volonté de vérité », Michel Foucault a éclairé cette question en définissant deux conceptions de la vérité. Soit ce qui est cru vrai est l'effet d'un pouvoir qui énonce ce qui doit être cru, soit le pouvoir est l'effet d'une connaissance. Si le pouvoir du nombre accrédite une idée, est-ce à dire que dans l'espace démocratique, tout ce qui est tenu pour vrai soit l'effet d'un pouvoir démocratique, d'un choix majoritaire ?

De façon générale, on vote pour la personne dont on pense qu'elle connaît la solution à nos problèmes ; à défaut, on espère choisir les personnes qui proposent des solutions qui semblent raisonnables. Comme pour discerner le bon du mauvais conseil, il vaut mieux ne pas être trop ignorant sur le sujet pour lequel on demande conseil, pour pouvoir voter

judicieusement, les citoyens doivent se faire leur opinion en possédant une autonomie de réflexion, de jugement. Cela requiert un certain degré d'instruction qui suppose une ou des méthodes pour établir des vérités qui assureront un socle commun d'idées pour pouvoir discuter, dialoguer, et donc des institutions, des procédures qui permettent la formation d'un jugement autonome qui se forge en admettant la contradiction, l'écoute des opinions divergentes. Pour éviter qu'on choisisse à partir d'idées fausses, il est utile que les démocraties favorisent une éducation de leurs citoyens selon des normes scientifiques.

On reconnaît ici l'autre conception de la vérité qui correspond à la recherche d'une connaissance objective selon des méthodes scientifiques. Nos actions réussissent à la mesure de nos connaissances objectives, les technologies donnant des preuves suffisantes de cela. Certes, les questions qui requièrent un débat démocratique ne peuvent pas être tranchées par la seule expertise de personnes détenant des connaissances objectives, mais nos sociétés complexes ne sauraient se passer d'expertises, de connaissances les plus objectives possibles pour au moins s'orienter dans nos choix collectifs. Ces notions de vérité sont importantes ; elles définissent l'autorité d'un pouvoir démocratique. Nulle connaissance objective ne peut s'imposer et agir de façon bénéfique si elle ne reçoit pas une large adhésion démocratique. Mais à l'inverse nulle idée fausse (par exemple, la croyance en l'existence de races humaines), même si elle est crue vraie par de nombreux secteurs de l'opinion, ne saurait résoudre les problèmes d'une société. Ces idées fausses peuvent perdurer grâce à une adhésion massive, sous forme de préjugés, mais elles engagent en fait l'utilisation de la violence pour se maintenir, même si cette violence n'est pas forcément perçue, reconnue comme telle.

John Stuart Mill a défini dans *De la liberté* le type de rapport à la vérité qui permet un fonctionnement démocratique qui favorise le « bien-être » de « l’humanité » dépendant de son « bien-être mental », requérant « liberté de pensée » et « liberté d’expression ». La démocratie repose sur l’acceptation de la contradiction et la volonté de dialogue : pour résoudre nos problèmes, il faut accepter de discuter. Nul ne peut prétendre être « infaillible », détenir la vérité et l’imposer aux autres. En effet, si on réduit « au silence » une opinion, elle est peut-être « vraie » et « si [elle] est fausse, elle peut contenir [...] une part de vérité ; [...] ce n’est [alors] que par la confrontation des opinions adverses qu’on a une chance de découvrir le reste de la vérité. [S]i l’opinion reçue est [...] toute la vérité [mais ne peut être discutée], on la professera comme une sorte de préjugé, [dont le sens sera] privé de son effet vital sur le caractère ou la conduite, [...] empêchant la naissance de toute conviction authentique et sincère fondée sur la raison ou l’expérience personnelle”.

Cette analyse de Mill met en évidence le rôle du débat démocratique : la tension entre les deux conceptions de la vérité donne son dynamisme et sa vertu au système politique. Pour établir ce qui est tenu pour vrai et en faire la base d’une action commune, il faut discuter. Soit l’opinion discutée résiste à la réfutation et elle sera largement acceptée comme vraie. Soit elle est réfutée, et elle ne sera plus une option possible. Pour garantir le bon fonctionnement de nos institutions démocratiques, il ne s’agit pas de retenir une conception de la vérité et de rejeter l’autre ; les deux sont pleinement légitimes. En revanche, chaque conception peut se fonder sur sa réelle légitimité pour tenter de disqualifier l’autre ; la « post-vérité » est énoncée par un pouvoir qui l’accredite et rejette la vérité définie par la recherche d’objectivité, là où toute vérité donne un pouvoir qu’on peut utiliser pour libérer ou pour dominer.

Cette fausse alternative fragilise les démocraties libérales. Soit des experts ou des technocrates entendent imposer aux citoyens des réformes « nécessaires ». Lorsque les citoyens les rejettent, on ne parle pas de manque de débat démocratique, on parle de « manque de pédagogie », infantilisant ainsi des citoyens qui n'auraient pas compris. Soit des idées fausses, dénommées « vérités alternatives » opposées aux « *fake news* », sont partagées sur des réseaux sociaux par des millions de personnes. Le paradoxe est que ces technologies issues de la science la plus contemporaine permettent à ces idées fausses voire délirantes d'être tenues pour vraies et de râver la science à une opinion parmi d'autres, d'autant que notre liberté de croire ce que nous voulons et de l'exprimer fait partie de nos libertés fondamentales garanties.

Ces opinions acquièrent un pouvoir démocratique qui détermine des choix politiques, des élections où les représentants de ces idées entendent produire les réformes pour lesquelles ils ont été élus démocratiquement. La légitimité démocratique est ainsi invoquée pour changer les institutions et le plus souvent pour affaiblir ou subvertir les mécanismes de séparation des pouvoirs. Comme l'avait souligné Mill dans le même ouvrage, « la limitation du pouvoir » qui paraissait nécessaire lorsque « le gouvernement [ne tenait pas son autorité] du consentement des gouvernés, peut sembler inutile à une « nation [qui n'aurait] pas besoin d'être protégée contre sa propre volonté. »

Le conflit des prétentions à la vérité ne peut qu'aggraver les divisions idéologiques. Comment justifier la défense de la séparation des pouvoirs, des institutions complexes de nos républiques ? La sagesse de nos institutions relève-t-elle d'un savoir supérieur à l'opinion majoritaire ? Qui peut affirmer savoir ce qui est meilleur pour nos sociétés ? Le rapport entre savoir et pouvoir définit le type de

démocratie en définissant l'autorité. Dans une perspective rationaliste, les principes des démocraties libérales ont une valeur éminente parce qu'ils sont passés au crible de la raison discursive. En revanche, ce qui est tenu pour vrai et qui est défini par un pouvoir politique ou religieux, idéologie ou dogme qu'on ne peut ni discuter, ni contredire, est irréconciliable avec les principes des démocraties libérales qui sont fondés sur la discussion et l'acceptation de la contradiction, mais tout à fait conciliable avec une démocratie autoritaire.

La mort qui tue tout bas

Dr Jacques POUYMAYOU

Praticien hospitalier d'Anesthésie Réanimation

Médecine spécialiste des centres de lutte contre le cancer

Prix scientifique de médecine Louis Lareng

La colonne chemine lentement. Sous leurs habits de cuir et de fer, les espagnols progressent avec difficulté dans un territoire hostile, fait de végétation exubérante, de terre spongieuse, au milieu d'insectes agressifs, exposés à des fièvres pernicieuses, dans une atmosphère humide et étouffante. Les indigènes se cachent devant ces guerriers surgis du fond de l'enfer, avec leur tête qui brille au soleil et leurs bâtons qui crachent la mort dans un bruit épouvantable. Rien ne semble capable de les arrêter.

Soudain, l'un de ces hommes, ancien routier des guerres d'Italie, porcher d'Estramadure, chevrier castillan ou brassier andalous, parti en quête de fortune et d'aventure, soucieux d'oublier une vie de misère, de fuir une justice sourcilleuse ou simplement désireux de voir le monde, porte la main à son cou. Il vient de ressentir la piqûre et retire vivement la pointe fichée dans sa chair, en essayant de faire abondamment saigner la blessure pour en ôter, au plus vite le poison, dont il sait qu'il va provoquer, en quelques heures, tremblements, convulsions, souffrances atroces (*rabiando*), crises de rage et délire pour aboutir, au bout de vingt-quatre heures, au trépas « *dans un tel désespoir que les vivants étaient portés à se donner eux-mêmes la mort plutôt que d'attendre une telle fin* ». (Fray Pedro de Aguado). Ainsi périt, en 1510, Juan de la Cosa, le géographe de Christophe Colomb, partageant le sort de milliers d'anonymes, victimes des guerres asymétriques pour la conquête des Amériques.

Des conflits asymétriques

« *Ils cherchent quelque esclave de peu de valeur et cette Indienne fait cuire le poison et lui donne le fini voulu, et l'odeur et les vapeurs qui se dégagent font mourir cette personne qui le prépare* ». Cieza de Léon 1553.

La conquête du Nouveau Monde se résume pour beaucoup à Hernan Cortes avec la *Noche Triste* et la chute de l'Empire Aztèque ou à Francesco Pizzarro et l'empire Inca, parfois ; la découverte de l'Océan Pacifique par Fernando Balboa. Il est de fait que la supériorité technologique des Conquistadores, avec l'acier, l'arme à feu et les chevaux, a joué pour beaucoup (avec aussi la trahison de nombre de peuplades indigènes jalouses de leurs maîtres) dans ces victoires. Cependant, le poison, arme des faibles (cela est vrai pour tous les êtres vivants), va causer, chez les envahisseurs, des pertes notables et surtout terrifiantes avec les redoutables (et redoutées) flèches empoisonnées (*Herboladas ou Hervadas*), sources de terreur, mais aussi de curiosité.

Des *Indes de Colomb*, l'Europe va bénéficier de nombreuses plantes : la pomme de terre, le tabac, le cacao, les plantes médicinales (*quinine* ou poudre des jésuites) et champignons hallucinogènes (*Peyotl, Oioluqui*), ainsi qu'un certain nombre de poisons particulièrement virulents. Il n'existe alors aucun contre-poison connu (même des indigènes) à ces substances et, à de très rares exceptions près, les blessés sont infailliblement condamnés. « *Tout homme qui survit à sa blessure mène une existence douloureuse ; il ne peut toucher une femme sans que ne se rouvre sa plaie, il ne peut ni boire ni travailler sans pleurer* ». (Lopez de Gomara 1553). Très tôt, devant la surprise causée par ces substances, les légendes vont bon train, témoin, cette lettre adressée en 1516 au Pape Léon X par l'italien Pietro Martire d'Anghera décrivant leur préparation à partir d'extraits végétaux et animaux « *par des*

vieilles femmes sacrifiées pour réaliser cette opération ». Et de rajouter « *les hommes survivant à ces blessures sont privés pour deux ans de tout plaisir sexuel !* ». Légendes à la vie dure rapportées dans nombre de relations : « *Pour faire ce mauvais poison, ils enferment quelque vieille femme en lui donnant les ingrédients et le bois dont elle a besoin pour leur cuisson ; elle les fait cuire deux ou trois jours jusqu'à ce qu'ils se purifient ; si cette vieille meurt ou souffre de graves évanouissements, ils louent beaucoup la force du poison ; sinon ils le jettent et punissent la femme* ». (Lopez de Gomara). Sans commentaire !

Les espagnols rencontreront de semblables pratiques guerrières au nord du Brésil, dans l'Orient bolivien chez les indiens Chiquitos et au sud du Chili chez les Araucans. Pour se protéger, sans subir l'inconfort permanent des cuirasses, salades ou bottes de cuir, les envahisseurs acceptent de suger sous des vestes de coton matelassé (*sayo*) ou d'une casaque de la même facture tombant jusqu'au genou (*escampillo*), chaussés de sandales à semelle de cuir pour prévenir les chausse-trapes empoisonnées.

A la base de l'élaboration de ces substances, les racines de Mancenillier (*Hippomane Mancenilla L.*) de la famille des *Euphorbiacées*, arbre maudit à propos duquel courent des légendes terrifiantes, telle que le fait de s'endormir sous son ombre peut provoquer la mort ou des troubles extrêmement douloureux et invalidants. Ici aussi, la connaissance est remplacée par le merveilleux. Quel que soit la région ou le nom de l'arbre utilisé (*Abachooch, Asacou*) on retrouve une *Euphorbiacée* comme base du mélange毒ique. Selon l'endroit où est préparée la mixture, les autres ingrédients varient (venin de serpent *Aspic*, chenille urticante *Tatarana* ou bestiole de feu des caoutchoutiers, *Trasiphobérus Parvitaris* ou grande *Mygale*, grande fourmi venimeuse ou *Paraponera Clavata*, sueur de crapaud, venin et sueur de grenouille,

poisson tambour ou *Tetrodon* et autres amabilités), rajoutant à la causticité et à la toxicité du poison qu'on ne manque pas de compléter avec du sang menstruel ! Une fois le mélange chauffé, en sacrifiant parfois, comme chez les indiens Urapas, trois femmes au lieu d'une, en raison de l'augmentation de toxicité des vapeurs qui tuent de plus en plus rapidement, « *les Indiens qui savent que le poison a atteint le point voulu et toute sa perfection, ils le retirent du feu, le conservent et l'apprécient beaucoup pour avoir coûté si cher* ». (Cieza de Léon 1553), Ces poisons et leurs vecteurs sont largement utilisés dans les guerres d'extermination, tant intertribales, que dirigées contre les envahisseurs européens. Certains d'entre eux ont une puissance telle que l'impact d'une flèche dans l'écorce d'un arbre est capable *d'en dessécher le tronc et les feuilles* (Padre Pedro Lozano).

Dans les premières années suivant la découverte de Colomb, les envahisseurs n'avaient eu affaire qu'à des poisons de guerre dont l'usage pour la chasse se révélait très aléatoire, pour ne pas dire inintéressant, dans la mesure où, trop puissant, il infectait les chairs du gibier le rendant impropre à la consommation, trop faible, il laissait à l'animal le loisir de fuir au loin où il était difficile voire impossible à récupérer.

Il restait à découvrir *la mort qui tue tout bas*.

La légende du Curare

« *Avec ta carabine, combien peux-tu tuer de singes ? Un, deux peut-être si tu tires très vite. Les autres s'enfuiront et, pendant plus d'une lune, aucun gibier, effrayé par le bruit, ne reparaira plus dans ce coin de forêt. Nous tuons sans faire peur aux autres, les animaux dont nous avons besoin, pas davantage, et jamais ils ne restent agrippés aux branches comme ceux que tu blesses avec ton fusil. Le curare est notre arme.* » Un chasseur Yagua

Il faudra attendre cinquante ans pour que les Européens entrent en contact avec le Curare. Cette découverte tardive s'explique par le territoire limité des utilisateurs du Curare et l'isolement des tribus dans la jungle du bassin amazonien, hors du champ des premières explorations. On en trouve la première mention lors de l'expédition de Alonso Perez de Tolosa, en 1548, chez les indiens Bobures, une peuplade décrite comme des plus pacifiques, aux abords du lac de Maracaïbo (Vénézuéla). En même temps, ils découvrent la sarbacane, seul exemple connu de l'usage de l'air comprimé dans le Nouveau Monde. Sa portée réduite, la légèreté de son projectile et sa sensibilité au vent, en limitent l'emploi aux zones boisées et protégées, à la fois de la vue des proies, et des turbulences atmosphériques. Les auteurs espagnols la baptisent *Bodoquera*. C'est l'arme liée au poison, dont le seul autre exemple se retrouve chez les Sakai de Malaisie, peuple forestier de basse culture méprisé par ses voisins, tout comme l'étaient les tribus d'Amazonie et de Guyane.

Harcelés pendant un demi-siècle par des poisons végétaux et animaux, les Conquistadores assimilent cette substance nouvelle à celles dont ils subissaient les effets dévastateurs. Et de reprendre les légendes déjà colportées avec le fond de vérité sur ces poisons, auxquels ils amalgament le Curare. Certaines d'entre elles persisteront de nombreuses années, jusqu'à l'orée du XX siècle. D'abord celle du sacrifice des vieilles femmes chargées de préparer la mixture aux vapeurs mortelles ; ensuite l'évaluation de la qualité de la mixture à sa capacité à provoquer la coagulation d'une petite plaie volontairement infligée à un chasseur ; enfin, la notion d'un mélange de divers ingrédients pour la préparation du Curare. Tout cela entretenu par l'absence de témoignage de première main de la part de chroniqueurs s'en rapportant à des « *on dit* » tel l'ouvrage du Père José Gumilla « *Du mortel poison appelé curare ; rare moyen de le fabriquer et de son action instantanée* » (1741), texte mélangeant les observations per-

sonnelles, les témoignages rapportés, et les légendes agrémentés à la sauce des prédicateurs chrétiens de l'époque. Pourtant, l'aire de répartition des peuplades utilisant le curare (bassin de l'Amazone Orénoque et Orient bolivien essentiellement, avec une enclave à la frontière du Brésil et du Paraguay) aurait pu faire penser à un végétal spécifique de ces régions, d'autant que le mode d'action, rapide, quasi immédiate, paralysante mais de brève durée, différait de tous les poisons jusqu'alors rencontrés. Il faudra attendre le « *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent fait en 1799 - 1804* » de Humbolt et Bompard (Paris 1814 1819) pour recueillir un témoignage EBM sur le Curare.

Le premier à baptiser la substance jusqu'alors désignée sous les vocables génériques de *Yerba*, *Herboladas* ou *Hervadas* est Sir Walter Raleigh dans « *La découverte du vaste, grand et merveilleux empire des Guyanes* » (1596). Il emploie le terme de *Ourari*, qui donnera, *Curare* en français et en espagnol et *Curaro* en portugais ; ce terme désignant, en Guyane, les lianes du genre *Strychnos* dont la racine en est l'ingrédient principal voire unique. Car la fabrication du Curare fait appel, selon la provenance géographique, au *Strychnos*, ou au *Chondodendron* ou au mélange des deux. Chose curieuse, le témoignage de Humbolt, dépourvu de merveilleux, sera regardé pendant longtemps, avec suspicion en Europe. Sans doute balayait-il toutes les légendes, sources de rêve et d'exotisme confortant peut-être les mentalités *masculinocentriques* de l'époque qui s'accommodaient du sacrifice de vieilles femmes et du pouvoir magique du sang menstruel ? Toujours est-il que cette relation sera confirmée par les nombreux naturalistes et expérimentateurs qui lui feront suite, parmi lesquels Waterton. Ce britannique, de retour sur son île natale, démontre, en 1813, que l'insufflation d'air dans les poumons des animaux curarisés leur évite de mourir. Aux XVIII et XIX siècles, nombre de scientifiques affronteront une nature hostile, des maladies

mortelles, et des tribus sauvages. Certains n'en reviendront pas comme Jules Crevaux, massacré le 27 avril 1882 par les indiens Tobas en Bolivie avec ses quinze compagnons dont le peintre Raingel et l'astronome Baillet. Ils avaient pu assister, quelques années auparavant (1878/79), à une préparation de Curare dont la description laissée ne laissait plus de place à l'irrationnel.

Viendra enfin le temps des expérimentations scientifiques, largement guidé par les grands noms de la médecine et de la physiologie modernes (Charcot, Vulpian et autres), de l'identification des alcaloïdes composant les curares, de leur synthèse pour aboutir enfin à leur introduction en pratique médicale essentiellement anesthésiologique avec Griffith et Johnson en 1942. Depuis, tout le monde en a entendu parler. Mais ceci est une autre histoire.

La controverse de Valladolid ?

Aujourd'hui, il n'y a plus de mystère ni de légende des curares. Leur pharmacologie est parfaitement connue, leur synthèse courante et leur prescription quotidienne, pour le plus grand bénéfice des patients et la satisfaction des utilisateurs. La philosophie de leur usage a cependant évolué avec le temps. En effet, les diverses tribus indiennes les réservaient à la chasse et leur inoculation à l'être humain était sévèrement prohibée.

Cet interdit a toujours été scrupuleusement respecté par ces tribus sauvages.

Heureusement, l'Europe et ses représentants leur ont apporté le progrès. Ainsi, quelques jeunes démocraties Sud-Américaines ont été les premières, sous l'impulsion de leurs régimes autoritaires adoubés par une partie de l'Eglise Catholique, Romaine et Apostolique, à faire usage des curares

dans la torture des opposants. Et pour ne pas être en reste, certains états Nord-Américains (*In God We Trust*) ont choisi d'appliquer la peine de mort en utilisant (entre autres) un curare.

« *Ils nomment civilisation ce qui n'est que servitude.* »
Tacite. Vie d'Agricola

Don Quichotte, l'homme qui ne ment jamais

Dr Michel MIGUERES

Pneumo-Allergologue – Toulouse

De Don Quichotte, on a tout dit. C'est l'œuvre de tous les superlatifs. Un livre inépuisable, le premier best-seller de l'histoire de l'édition. Son héros est le personnage le plus populaire de la littérature occidentale, dont le nom a donné naissance à un qualificatif. Ne dit-on pas d'un individu idéliste qu'il est un Don Quichotte ? Sa silhouette immortalisée par Gustave Doré, Goya, Daumier, Picasso, reconnaissable entre toutes, est à la fois pitoyable, ridicule et pleine de grandeur, toujours droit sur son maigrissime cheval Rossinante, armé de sa lance pourfendeuse de géants, suivi de près par Sancho, son fidèle écuyer, campé sur son âne Grison. Les personnages du roman, fait exceptionnel, ont donné leur nom à des rues de Madrid : Don Quichotte, Sancho, Dulcinea.

Tout le monde connaît Don Quichotte, le chevalier errant vieux de plus de quatre siècles. Mais connaît-on Cervantès ? Le personnage aurait-il pris le pas sur l'auteur ?

Qui était Cervantès ?

Miguel de Cervantès y Saavedra, né en 1547 près de Madrid, est un ancien soldat ayant cherché fortune dans le métier des armes avant de finir par se consacrer à la littérature : Il a 57 ans lorsque paraît la première partie de Don Quichotte.

Il participe en 1571 à la bataille de Lépante sous les ordres de Don Juan D'Autriche, frère du roi, Commandant la flotte de la sainte ligue au côté de la flotte vénitienne et des armées du pape, affrontant les Turcs de Selim II, fils de Soliman le magnifique. Il y reçoit un coup d'arquebuse qui lui ôte

l'usage de la main gauche ce qui lui vaut le surnom de manchot de Lépante.

Sa galère est arraisonnée par des pirates barbaresques, le condamnant à cinq ans de captivité à Alger, le temps pour ses proches de réunir la rançon nécessaire à son rachat.

Après s'être essayé au théâtre et au roman pastoral, il est commissaire aux vivres pour l'invincible armada puis collectionneur d'impôts, et emprisonné à Séville à la suite de démêlés avec le trésor public.

C'est dans les geôles andalouses qu'il aurait eu l'inspiration du Don Quichotte.

Il fait 20 ans plus tard sa véritable et tardive entrée en littérature. En 1605 paraît la première partie de l'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche dont le succès est immédiat. La deuxième édition paraît deux mois plus tard, suivie de quatre autres dans l'année, c'est le premier best-seller l'histoire. Dix ans plus tard, après la publication des Nouvelles Exemplaires et du voyage au Parnasse, la deuxième partie connaît un égal succès. Les traductions se multiplient, en anglais, français, italien, et portugais. Cervantes meurt un an plus tard en 1616, presqu'en même temps que Shakespeare. Sa dernière œuvre, posthume, le Persilès, paraît peu après.

Cervantès a donc produit des œuvres littéraires très diverses : Roman d'aventure, roman pastoral, parodie de roman de chevalerie, nouvelles, poème burlesque, nombreuses pièces de théâtre...

Il est une figure majeure de la littérature mondiale. Le 23 avril a été déclaré journée mondiale de la lecture en hommage à Cervantès et Shakespeare, ces deux hommes océans, comme se plaisait à les qualifier Victor Hugo.

De Cervantès, nous n'avons pas de portrait certifié. Le visage affiné, la mine sévère, on le croirait, selon sa traductrice Aline Schulmann, sorti de la galerie de portraits du Gréco dans l'enterrement du comte d'Orgaz.

On assure qu'il descend de juifs convers, et qu'il a été baptisé quelques jours après sa naissance.

Le contexte historique

S'il est une figure majeure de la littérature mondiale, Cervantès est aussi un homme de son temps, le fameux siècle d'or espagnol marqué par le règne de deux souverains, Charles Quint puis son fils Philippe II, à la tête d'un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais. L'Espagne est alors la plus grande puissance d'Europe, de la Méditerranée aux Flandres. Un siècle rutilant dont on a dit cependant qu'il apportait trop de richesses au Nouveau Monde, incitant le pays à la paresse, d'autant qu'il est soumis à une double menace : L'invasion turque et la Réforme.

Maitre de la Méditerranée orientale, l'empire ottoman a des vues sur le côté occidental du bassin, comptant sur sa puissante flotte. L'autre danger c'est la Réforme, venue troubler l'Espagne qui se veut garante de la foi chrétienne sur terre. Laquelle est menacée par les idées du grand humaniste hollandais Érasme dont l'éloge de la folie, son livre le plus célèbre, a sans doute été lu par Cervantès. Les idées d'Érasme s'incarnent dans l'hérésie luthérienne.

L'Espagne de Philippe II réagit en instaurant la contre-Réforme, conduisant à un durcissement de la politique intérieure contre ce qui dévie de l'orthodoxie chrétienne pure et dure. Ainsi se répand l'obsession du sang pur dont sont exclus les nouveaux chrétiens, morisques et juifs convers restés sur le sol espagnol, convertis parfois depuis plusieurs générations. L'inquisition fait la chasse aux hétérodoxies, la délation n'épargne personne, les bûchers et mises à l'index se multiplient. Cervantès dont on a dit qu'il était peut-être un convers aurait personnellement souffert de cette suspicion généralisée. Il a connu les deux versants du siècle d'or, l'apogée de la puissance économique et militaire au XVI^e siècle, puis la décadence du pays après la mort de Philippe II.

Concomitamment, s'établit en Europe l'esthétique baroque, caractérisée par la glorification de Dieu et du dogme catholique, la surcharge décorative et ornementale notamment dans l'architecture religieuse, l'esthétique du trompe l'œil.

Deux tomes et trois sorties pour le chevalier errant

Un hobereau désargenté de la Manche décide d'aller de par le monde avec ses armes et son cheval, rétablir l'ordre de la chevalerie errante. Les deux volumes de Don Quichotte, le premier paru en 1605, le second dix ans plus tard en 1615, relatent les trois sorties du chevalier, deux dans la première, la troisième occupant toute la seconde partie. Nous allons en dresser les contours à grands traits.

Le héros s'adonnait avec passion à la lecture de romans de chevalerie, y passant progressivement ses jours et ses nuits à tel point « que son cerveau se dessécha et qu'il finit par perdre la raison ». Il avait la tête pleine de tout ce qui se trouvait dans ses livres : Enchantements, batailles défis, amours... aventures impossibles. Ayant complètement perdu l'esprit il décide de se faire chevalier errant et d'aller, comme l'avaient fait avant lui ses illustres modèles, sauver la veuve et l'orphelin, réparer les injustices, s'exposant à tous les dangers.

Il confectionne armure et casque, trouve une monture, un maigre cheval appelé Rossinante, et une dame à aimer, personnage semi imaginaire, conçue à partir du souvenir d'une paysanne d'un village voisin dont il avait été plus ou moins amoureux, rebaptisée pour l'occasion Dulcinée du Toboso.

Au cours de la première sortie, il se fait armer chevalier par le tenancier d'une auberge qu'il a pris dans son hallucination pour un château. On assiste alors à une parodie d'adoubement, et à une veillée d'armes suivie d'une rixe avec des marchands qu'il prend pour des chevaliers errants. Il en sort sévèrement bastonné, « moulu comme le blé sur la meule ».

Il est ramené chez lui par un paysan de son village qui passait par là, et c'est ainsi que prend terme cette première et peu glorieuse première sortie.

Ses amis, le curé et le barbier du village, espérant le guérir, profitent de son sommeil pour brûler sa bibliothèque, condamnant au bûcher la plupart des livres de chevalerie à l'exception des meilleurs - Amadis de Gaule, Tirant le blanc et accusant de prétendus magiciens, désignés « enchantereurs », d'être à l'origine de cette forfaiture.

Remis sur pied et furieux contre ces enchantereurs, Don Quichotte se prépare à une deuxième sortie qui occupera le reste, c'est-à-dire l'essentiel de la première partie du roman.

Il s'assure les services d'un écuyer, Sancho Panza, paysan pétri de bon sens qui s'exprime en citant sans relâche des proverbes, pas toujours à propos. Don Quichotte lui a promis en récompense de ses services un archipel à gouverner. Sancho ne sait pas bien ce qu'est un archipel mais accepte de bon cœur.

S'ensuivent une série de péripéties parmi lesquels le fameux épisode des moulins à vent ; puis une bataille contre des muletiers fâchés que Rossinante fasse la cour à leurs jugments. Puis dans une auberge qu'il imagine être un château, il prend la servante pour une princesse venue s'offrir à lui, déclenchant une bagarre généralisée qui le laisse quasiment mort.

À peine remis, il prend deux troupeaux de moutons pour deux armées ennemis prêtes à s'affronter, et engagé dans la mêlée, il est assommé par une volée de pierres qui lui cassent la plupart des dents. Cela lui vaut d'être baptisé par Sancho « chevalier à la triste figure ».

Peu après, il met en fuite une procession de prêtres accompagnant un convoi funèbre, qu'il prend pour des spectres.

Une nouvelle illusion le conduit à s'emparer d'un plat à barbe dont il pense qu'il s'agit du fameux heaume en or de Mambrin, et qui fera désormais partie de son accoutrement.

Il libère ensuite des forçats, en route pour les galères. Et en guise de remerciements, il se fait battre et dévaliser.

Puis il s'inflige une pénitence d'amour dans les montagnes de la sierra Morena (haut lieu de la déploration amoureuse) et envoie Sancho à la rencontre de Dulcinée pour lui rendre compte de son dévouement exemplaire.

De retour à l'auberge qu'il prend toujours pour un château enchanté, il livre bataille à des autres de vin.

Après plusieurs autres aventures romanesques, le barbier et le curé lui font croire qu'il est victime d'un enchantement, et parviennent à l'enfermer dans une cage en bois et à le ramener dans son village.

Dix ans plus tard paraît en 1615 la deuxième partie de Don Quichotte, alors que le récit prétend qu'à peine un mois s'est écoulé depuis le retour du petit groupe.

On apprend alors par un bachelier de l'université de Salamanque, nommé Samson Carrasco, que le chevalier et son écuyer sont célèbres, devenus des personnages du roman de Sidi Ahmed Benengeli, traduit dans toutes les langues européennes. Le bachelier leur fait part de leur extrême popularité et leur relate aussi leurs mésaventures. Sancho et Don Quichotte se persuadent qu'une troisième sortie est nécessaire, sortie au cours de laquelle ils ne cessent d'être reconnus et traités en conséquence. Cette troisième sortie qui occupe tout le deuxième tome va amener nos héros bien au-delà des plaines de la Manche, en Aragon puis à Barcelone.

Cette deuxième partie répond à plusieurs lignes directrices :

– Le désenchantement de Dulcinée : Sancho pour cacher n'avoir jamais rencontré Dulcinée, contrairement à la mission que Don Quichotte lui avait confiée pendant sa pénitence d'amour dans la sierra Morena, présente la première paysanne venue à son maître, en tant que dame de ses pensées. Et pour justifier sa laideur et sa grossièreté, il lui fait croire à un enchantement. Dès lors, Don Quichotte ne va plus penser qu'au moyen de désenchanter sa belle.

– Samson Carrasco se substitue au barbier et au curé en tant que personnage désireux de sauver Don Quichotte, et le ramener chez lui pour le guérir de sa folie. Il prend successivement l'apparence du chevalier aux miroirs, puis du chevalier de la blanche lune ; ce dernier, vainqueur de Don Quichotte, lui impose une retraite forcée au village.

– Les hallucinations de la première partie - moulins à vent changés en géants, moutons transformés en guerriers, auberge en château... – ne sont plus présentes. Don Quichotte à une juste perception du monde, mais celle-ci est faussée par les mensonges et trucages inventés par ses interlocuteurs, notamment le duc et la duchesse qui, instruits par la lecture de la première partie, cherchent à se divertir à ses dépens.

Les principaux personnages

Don Quichotte

Le narrateur nous indique qu'il est un hobereau désargenté de la Manche, d'un village dont l'auteur ne veut pas se rappeler le nom, ayant pour patronyme Quijada, ou Quesada, ou Quijana, ou Quijano.

Tous ces noms disparaissent au profit de Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et c'est toujours ainsi qu'on le désigne, quel que soit le narrateur, qu'il s'agisse de l'auteur, de notre héros lui-même, de Sancho, des multiples personnages rencontrés tout au long des deux parties du récit.

Don Quichotte n'existe que tant qu'il est habité par sa folie singulière, son idéal romanesque et chevaleresque. On ne sait rien de sa vie antérieure, sauf sa passion pour les livres de chevalerie. Et lorsqu'à la fin du récit, avant de mourir, il recouvre la raison, il redevient Alonso Quichano le bon.

Dans une ambiance de duperie générale, qu'elle soit le fait de ses hallucinations dans la première partie, des manœuvres des nombreux personnages qui veulent rire à ses dépens, de

ses amis qui veulent le sauver de sa folie, Don Quichotte est l'homme qui ne ment jamais.

Il dit la vérité ou ce qu'il croit être la vérité.

« Je sais qui je suis » dit-il à qui veut l'entendre. L'esprit embrumé, le cerveau desséché par la lecture de livres de chevalerie, il décide d'aller de par le monde avec ses armes et son cheval au-devant d'aventures et de restaurer l'ordre des chevaliers errants avec pour mission de secourir la veuve et l'orphelin, protéger les jeunes filles, réparer les injustices, venir en aide aux miséreux.

Vêtu d'une armure rouillée de ses ancêtres, d'un casque et d'un vieux bouclier de cuir, d'une lance émoussée et d'une épée, le voilà presque paré. Il lui manque une visière qu'il confectionne laborieusement dans un carton dont il veut éprouver la solidité. Et d'un coup d'épée il ruine le travail d'une semaine. Quand il l'aura refait, il se garde bien d'en tester à nouveau la solidité, et se déclare pleinement satisfait. Est-il si fou qu'il en a l'air ?

En contraste avec la grandeur qu'il pense être la sienne, la réalité lui inflige une succession de déconvenues. Il se fait caillasser, rosser, projeter dans les airs... mais il en faut plus pour le détourner de sa mission de redresseur de tort, et il s'accommode des désaveux du réel en invoquant l'intervention néfaste de méchants enchanteurs, jaloux de ses exploits. Ce sont eux qui s'acharnent sur lui, changent les géants en moulins, les guerriers redoutables en moutons paisibles, un casque d'or en vulgaire plat à barbe. Et il peut dès lors repartir vers de nouvelles aventures, certain que ses échecs sont le fait de malins enchanteurs. Il croit dur comme fer à ses illusions, nourri des exploits de ses héros, personnages grandioses des livres de chevalerie qu'il cite avec emphase : Amadis de Gaule, Roland de Ronceveaux, Tirant le blanc, le géant Facecul...

En contraste avec ses rêves de grandeur, ses échecs sont pathétiques et grotesques. Et c'est là la raison première du succès du livre et de son accueil enthousiaste : Il fait rire.

Très vite les silhouettes si reconnaissables de Don Quichotte de Sancho sont de toutes les mascarades, de tous les cortèges de carnaval.

Le roi lui-même aurait déclaré, voyant un étudiant rire aux éclats : « Soit il n'a plus sa tête, soit il est en train de lire Don Quichotte ».

À l'inverse des autres personnages qui s'expriment simplement, Don Quichotte a un langage emprunté, pompeux, grandiloquent, puisant sa source dans les livres de chevalerie, à l'origine de sa folie. Mais cette folie est sélective. En effet il s'exprime avec sagesse sur de nombreux sujets, faisant montre de curiosité, de clairvoyance et de haute culture dès lors qu'on n'aborde pas la question des chevaliers errants. C'est un mono maniaque, qui se montre pertinent et avisé sur bien des sujets, politique, mariage, éducation des enfants... sa folie qui fait rire au premier abord n'est pas celle d'un simple d'esprit ni d'un furieux. Si elle suscite la raillerie, elle inspire aussi l'admiration pour cet idéaliste à tout crin.

La perception qu'on a du chevalier errant va basculer sous l'influence des romantiques allemands du 19^e, le personnage initial, ridicule et grotesque, qu'on retenait au 17^e pour ses seules folies et bouffonneries le cédant à un homme pathétique et incompris. Il est un exemple à suivre pour ceux qui ne veulent pas se satisfaire de l'état du monde et ambitionnent de le réformer. L'inadaptation du fou a un sens, qu'il convient de méditer. Les multiples traductions successives, anglaises, allemandes, attestent le basculement de la perception du personnage.

Sancho Panza

Dès sa deuxième sortie, Don Quichotte se munit d'un écuyer, qui fait partie de la panoplie du chevalier errant. Il recrute son voisin benêt, pauvre, ayant plusieurs bouches à nourrir, qui au départ le suit par intérêt et à qui il promet

rapidement le gouvernement d'un archipel, ou d'une île, selon les traductions. Sancho ne sait pas exactement ce qu'est un archipel mais il se laisse tenter et désire vivement ce gouvernement. C'est un homme ignorant empli de préjugés paysans, ancré dans un solide bon sens, attentif au réel. Le contraste est frappant entre la folie de Don Quichotte et le pragmatisme de Sancho. Une réelle affection s'installe entre les deux hommes. Sancho est régulièrement amené à partager la folie de son maître, bien qu'étant prompt à dénoncer ses illusions. Il suffit pour le convaincre de lui rappeler que ses actions seront un jour récompensées par le gouvernement d'un archipel, dont sa fille sera la princesse.

Contrairement à Don Quichotte, Sancho est un bon vivant, volontiers peureux, bavard impénitent, gros mangeur, comme le suggère son nom. En matière de nourriture, sommeil, et autres besoins naturels, Sancho veille à donner à son corps ce dont il a besoin, tandis que Don Quichotte prétend les ignorer puisque les livres de chevalerie avec leur ambiance enchantée n'en parlent pas.

Certains critiques ont suggéré que Sancho représentait Carnaval, et son cortège de ripailles, tandis que Don Quichotte renvoyait au Carême qui lui fait suite.

À force de passer du temps ensemble, maître et écuyer ont tendance à se contaminer et à se ressembler, comme le souligne le curé : « Observons ce que donne l'alliance de ces deux ; on les dirait coulés dans un même moule, et sans la bêtise du valet les extravagances du chevalier ne vaudraient pas un sou ». Don Quichotte et Sancho, malgré leurs différences, physiques, intellectuelles, sont indissociables, toujours représentés ensemble par les illustrateurs, inspirés par leurs silhouettes si caractéristiques, l'un grand et sec l'autre petit et rond.

Don Quichotte n'est pas complètement imperméable au bon sens de Sancho. Celui-ci quoi que prompt à dénoncer les illusions de son maître, partage régulièrement sa folie.

Ce couple mythique aura de nombreux héritiers dans la littérature, le théâtre et le cinéma : Don Juan et Sganarelle, Tin-tin et le capitaine Haddock, Laurel et Hardy...

Sancho illustre ses propos d'une profusion de proverbes qui ne sont pas toujours en rapport avec la situation.

« Ce n'est pas mon genre de fourrer mon nez dans les affaires des autres parce que l'histoire de la paille et de la poutre, je ne la connais que trop bien ; et d'ailleurs nu je suis né, nu je reste, je ne perds ni ne gagne ; et puis l'habit ne fait pas le moine ; et chacun prend son plaisir où il le trouve ; et comme on fait son lit on se couche ; et il ne faut jamais dire fontaine...

- Dieu me protège ! (Répond Don Quichotte) comment fais-tu pour enfiler autant de sottises bout-à-bout, Sancho ? Et qu'est-ce que tous ces proverbes ont à voir avec ce que nous disons ?

- Quant au pot de terre et au pot de fer, un aveugle verrait cela. Aussi faut-il que celui qui voit la paille dans l'œil du voisin voit la poutre dans le sien. Pour qu'on ne dise pas de lui c'est la poêle qui se moque du poêlon. Et vous savez bien que le sot dans sa maison en sait plus que le sage dans celle d'autrui.

- Non non, Sancho répondit Don Quichotte. Le sot ne sait rien ni chez lui ni chez autrui. Tu vas mettre l'ile cul par-dessus tête ce que j'aurais pu éviter en dévoilant au duc celui que tu es. En lui disant que toute cette graisse et ce gros courtaud que tu es n'est rien d'autre qu'un sac à malice rempli de proverbes !

À la fin de la première partie les amis de Don Quichotte, masqués et grimés, l'ont enfermé dans une cage pour le ramener chez lui contre sa volonté, prétendant qu'il est la victime des enchanteurs. Et Sancho pour convaincre son maître qu'il n'est pas enchanté mais bien victime d'un piège, lui

demande « s'il n'a pas eu envie de faire petit ou gros, comme on dit ».

Arrivé à la deuxième partie, Sancho, devenu malicieux, a compris les ficelles de la chevalerie et le fonctionnement mental de son maître. Quand celui-ci l'envoie trouver la belle dulcinée du Toboso, qu'il est censé avoir rencontré mais qu'il n'a en vérité jamais vue pour la raison qu'elle n'existe pas, sinon dans l'imagination du chevalier, Sancho voyant arriver trois paysannes sur leurs bourriques, a l'idée de prétendre que l'une d'elle est Dulcinée, métamorphosée par un enchanter. C'est lui à ce moment de l'histoire qui manipule son maître avec les mêmes chimères que celui-ci utilise, à la différence que Don Quichotte, lui, croit à ces chimères.

Quand le duc et la duchesse rencontrés dans la deuxième partie nomment Sancho gouverneur d'un archipel, exhaussant son voeu, pour rire à ses dépens, il fait montre de sagesse, d'inventivité, d'esprit de justice et de bon sens politique. Cela lui vaut le respect de ses faux sujets, avant de renoncer très raisonnablement au pouvoir.

Ces mêmes duc et duchesse prétendent que pour désenchanter Dulcinée, Sancho doit s'infliger plusieurs milliers de coup de fouet. Après maintes protestations Sancho finit par obtempérer ou plutôt feindre d'obtempérer car c'est sur des troncs d'arbres qu'il assène les coups de lanières tout en simulant des gémissements de douleur.

À la différence de Dulcinée ou de Rossinante, il n'est pas nommé par Don Quichotte, qu'il suit tout d'abord par intérêt puis par affection et fidélité. Il a une existence autonome, avant et après la transformation de l'hidalgo en chevalier. Il est à la fois dans et hors de l'univers fictif que Don Quichotte s'est créé. Il critique son maître, le met en garde, le raisonne, mais finit par le suivre dans toutes ses aventures extravagantes. Il espère son archipel, il croit en élixir de fier à bras, une potion magique détenue par Don Quichotte, propre à guérir de toutes les blessures.

Dulcinée

C'est un personnage profondément paradoxal, omniprésent mais qu'on ne voit jamais. Elle occupe en permanence les pensées et discours de Don Quichotte, motivant toutes ses actions. D'une beauté idéale, modèle de vertu, tous les exploits réels ou à venir de Don Quichotte lui sont dédiés, c'est à elle que le monde entier doit rendre hommage. Quand Don Quichotte libère des galériens, il demande pour seul remerciement que les anciens captifs remettent leur chaîne à Dulcinée pour attester l'acte généreux que son chevalier servant a accompli pour sa seule gloire. Mais les galériens se retournent contre leur libérateur, et le dépouillent.

Pendant toute la deuxième partie, Don Quichotte croit que Dulcinée a été transformée en grossière paysanne par de malins enchantereurs, et n'a qu'une idée en tête, un seul but, désenchanter la dame de ses pensées. Seulement Dulcinée n'existe pas. Elle est née de l'imagination du héros, vaguement inspirée d'une certaine Aldonza Lorenzo connue de Sancho pour être une solide paysanne à la voix de stentor, aimant plaisanter avec tout le monde.

Crée à partir d'un référent identifiable, Dulcinée n'a de réalité qu'à travers le discours des personnages, celui de Don Quichotte, et de tous ceux qui font mine de croire à son existence.

Le narrateur nous la présente : « Il y avait dans un village des environs une jeune paysanne fort avenante dont il avait été quelque temps amoureux mais qui n'en avait jamais rien su et ne s'en était jamais soucié. Cette demoiselle nommée Aldonza Lorenzo devint la dame de ses pensées. Voulant pour elle un nom qui ne fût pas indigne du sien et annonçât la princesse ou la grande dame, il l'appela « Dulcinée du Toboso ».

Dulcinée figure le contraste entre la dame idéale du maître et le portrait grossier du valet, dont s'amuse le lecteur.

Don Quichotte ayant décidé de faire pénitence d'amour dans la sierra Morena, envoie Sancho porter une lettre à Dulcinée. Celui-ci comprenant le lien entre Dulcinée et Aldonza Lorenzo, s'écrit : « Mais je la connais bien ! Elle lance une barre de fer aussi loin que le gaillard le plus robuste du pays. Tudieu ça c'est une fille comme on en fait peu, bien plantée, forte comme un taureau... Don Quichotte imagine dulcinée occupée à broder au fil d'or la devise de son chevalier, mais Sancho le détrompe en lui apprenant qu'elle vannait des boisseaux de blé dans sa basse-cour. Et Don Quichotte d'imaginer qu'entre ses doigts, les grains de blé étaient des perles...

Dans « les mots et les choses », Michel Foucault exprime l'idée que Don Quichotte se trouve au croisement de deux époques de la pensée humaine :

- Le monde ancien, celui des chevaliers, où les mots ressemblent aux choses. Dans ce monde poétique, Dulcinée, dame des pensées du chevalier existe toujours, idéalisée, métaphore de l'esprit de la chevalerie.

- Le monde nouveau, où les mots ne renvoient plus directement au monde. Dulcinée n'est plus qu'une paysanne criblant le blé, et Don Quichotte un pseudo chevalier ridicule.

Don Quichotte n'est pas qu'un fou idéaliste. Il est aussi celui qui cherche à faire coïncider l'imaginaire ancien et le monde moderne. Il s'accommode du rapport inventé par Sancho de sa visite au Toboso, en introduisant du métaphorique là où Sancho ne voit que du trivial. Il s'exalte de la générosité de sa maîtresse qui, à défaut d'un bijou en or, donne du fromage de brebis à l'émissaire de son chevalier servant.

Quand il imagine Dulcinée portant la lettre de Don Quichotte sur ses lèvres ou sur son cœur, Sancho répond qu'elle l'a posée sur un sac, préférant finir de cribler son blé. Et Don Quichotte d'imaginer que c'était pour la lire tout à loisir et

mieux s'en délecter... rien ne peut le décevoir, ou contredire ses espérances...

« Quand tu t'es approché d'elle, n'as-tu pas respiré un parfum d'Arabie, une fragrance, un arôme, un bouquet, un fumet comme si tu étais rentré chez un gantier à la mode ?

- ça sentait plutôt la sueur. Vous pensez, elle avait dû bien transpirer à faire ce travail

- tu te trompes Sancho, où tu étais enrhumé, ou tu as confondu avec ta propre odeur. Je connais trop le parfum de cette rose au milieu des épines, de ce lis des champs, de cet ambre en fusion ! »

Une structure narrative complexe

Le roman est constitué d'une série d'épisodes burlesques qui confrontent des éléments de la vie concrète aux illusions d'un fou. Celui-ci pour interpréter les désaveux du réel allègue l'existence d'enchanteurs. Il s'agit de personnages surnaturels dont il imagine qu'ils sont jaloux de ses exploits, et qui l'inquiètent sans répit. Ils transforment les géants en moulin, les outres de vin en monstres, les armées ennemis en troupeaux de mouton, Dulcinée en grossière paysanne, la princesse du Château en Maritorne. Mais cette succession de mésaventures risibles n'épuise pas la structure narrative qui a d'autres atours. Les péripéties de Don Quichotte cèdent la place de manière récurrente à divers discours ou récits d'une autre facture :

- Le dialogue constant entre Sancho et Don Quichotte, l'un exprimant ses doutes et sa frayeur, l'autre instruisant son écuyer des lois de la chevalerie et de la valeur insurpassable des chevaliers errants dont il aspire à restaurer la grandeur. Il s'est donné pour mission de secourir la veuve, l'orphelin, les princesses en détresse, les malchanceux. Les péripéties font régulièrement l'objet de commentaires de la part de Sancho. C'est après une défaite particulièrement cuisante où il a perdu presque toutes ses dents que Don Quichotte se voit quali-

fié par Sancho d'un surnom qui l'enchante : Le chevalier à la triste figure. Plus loin le lecteur est gratifié d'un long dialogue entre maître et écuyer sur la prétendue visite de ce dernier à Dulcinée, laquelle n'apparaît jamais dans le roman.

• Les récits insérés, qui contrastent avec les aventures burlesques du chevalier : Les rencontres multiples de Don Quichotte sont l'occasion d'entendre les aventures romanesques de personnages croisés au hasard des routes. Il peut s'agir de l'histoire pastorale d'un berger mort d'amour, racontée à l'occasion des funérailles de ce dernier ; de la rencontre de Cardenio, fou d'amour perdu dans les montagnes qui s'est vu détourner sa promise par un infame seigneur...

Car Don Quichotte est tout à la fois un lecteur passionné des livres de chevalerie, un conteur talentueux et enthousiaste, et un auditeur attentif des histoires des autres, histoires qui enrichissent le récit principal d'un ton différent.

• Intrusion de la voix narrative, tantôt celle de celui qui a recueilli et fait traduire le manuscrit, tantôt celle de Sidi Ahmed Benengeli, le prétendu « véritable auteur de cette véridique histoire », narrateur fictif, qui permet à Cervantès de prendre de la distance par rapport à ses personnages.

• Le livre est fait majoritairement de dialogues, propres à être lus à haute voix dans les lieux les plus divers, dans les campagnes durant les pauses des travaux des champs, dans les villes, sur le parvis des cathédrales. De sorte que ce long roman de près de 1500 pages a pu profiter un très large public en grande partie analphabète. Sa structure en forme de feuilleton s'y prête, chaque chapitre composant un épisode. Et la fin de chaque épisode amène le suivant, par une annonce alléchante.

Dans la deuxième partie, le vertige du doute s'accroît. On apprend que les aventures de Don Quichotte et de Sancho sont dans un livre que de nombreuses personnes rencontrées ont lu et qui a pour titre « l'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche ». Cervantès donne à voir son héros à la fois comme un homme réel et comme un être de fiction.

Sancho est ravi de se savoir le deuxième personnage de telles aventures, mais Don Quichotte, apprenant qu'aucune de ses déconvenues n'a été omise dans le texte - bastonnade, jets de pierres, coups de bâtons - en fait reproche à Sidi Ahmed Benengeli, rappelant les recommandations d'Aristote selon lesquelles « il n'est pas nécessaire de rapporter les faits qui ne changent ni n'altèrent la vérité, s'ils doivent nuire à la réputation du héros »

Au milieu de la deuxième partie, vient s'ajouter une troisième vision des deux héros, que propose un auteur inconnu nommé Avellaneda et qui publie « une deuxième partie des aventures de Don Quichotte » en 1614 soit un an avant la publication de la deuxième partie écrite par Cervantès. Ce dernier va intégrer ces nouveaux personnages dans son roman et les faire juger par ses héros à lui. Ainsi le Sancho de Cervantès confronté à ces nouveaux personnages écrit : « Le Sancho et le Don Quichotte de cette histoire ne doivent pas être ceux de l'histoire écrite par Sidi Ahmed Benengeli c'est-à-dire nous deux, mon maître vaillant sage et amoureux et moi amusant et un peu naïf mais ni glouton ni ivrogne. » Sancho reconnaît donc être un personnage de roman dont les aventures sont plagiées !

Dans cette deuxième partie, la duperie est la règle car les aventures de Don Quichotte ne sont plus provoquées par les hallucinations du chevalier mais par l'intervention et la malice de différents personnages qui inventent mensonges et trucages pour se divertir à ses dépens.

Le duc et la duchesse ayant reconnu celui dont ils ont lu les aventures avec délectation, l'invitent dans leur château et inventent toutes sortes de mystifications parmi lesquelles figurent duels, voyage dans l'espace, résurrection d'une princesse prétendument morte d'amour pour Don Quichotte. Ils vont même jusqu'à donner à Sancho le gouvernement fictif d'un archipel.

Sancho lui-même est de la partie : pour cacher à son maître qu'il n'a jamais rencontré Dulcinée, il lui présente la pre-

mière paysanne venue comme étant la dame de ses pensées. Et il a l'idée de faire croire à un enchantement pour justifier sa laideur et sa basse condition. Dès lors Don Quichotte n'a plus qu'une idée en tête : Désenchanter Dulcinée.

Le langage est créateur

Don Quichotte crée des êtres singuliers, idéalisés, par le seul fait de leur donner des noms. Il en va ainsi de Rossinante, de Dulcinée et de lui-même. Nommer c'est mettre au monde, c'est donner une existence aux choses, illustrant la fonction performative du langage qui trouve toute son expression dans le monde de la chevalerie. Il en est ainsi de la procédure d'adoubement qui donne au postulant, devenu impétrant, la capacité d'agir en tant que chevalier, à part entière. Il suffit dans l'esprit dérangé de Don Quichotte de nommer les choses pour leur donner corps. Contredisant Sartre, l'essence précède l'existence, selon l'expression de Jean Canavaggio. Rossinante est le cheval de Don Quichotte : « Il était juste que le cheval d'un si fameux chevalier portât un nom connu de tous, qui ferait comprendre ce qu'il avait été avant d'appartenir à un chevalier errant... c'est ainsi qu'après avoir tourné et retourné mille noms dans sa tête il lui donna celui de Rossinante qui lui parut noble et sonore et qui signifiait clairement que sa monture avait été antérieurement une simple rosse avant de devenir la première de toutes les rosses du monde. » Ainsi que l'indique la racine latine « *ante* ». Don Quichotte devient un chevalier errant à partir du moment où il abandonne son véritablement, nom, d'ailleurs incertain, au profit de son nom de chevalerie. Dulcinée du Toboso, native de ce village, est gratifiée d'un nom qui lui paraît « tout aussi harmonieux, singulier et significatif que ceux qu'il avait trouvé pour lui-même et pour son cheval ».

Il lui suffit de nommer les guerriers qu'il croit voir dans la poussière soulevée par les troupeaux de moutons pour leur donner vie sous ses yeux et ceux du lecteur.

De même le fameux heaume en or de Mambrin qui se substitue au plat à barbe, futur couvre-chef de Don Quichotte, sitôt qu'il a été nommé.

Le langage apparaît créateur de l'hallucination visuelle. D'ailleurs les livres ne sont que vérité et la notion même de fiction n'existe pas. Madame Bovary ne s'est-elle pas grisée à la lecture de livres sentimentaux ? Il s'agit pour Don Quichotte comme pour Emma de se mettre en situation, puisque les livres ne sont que vérité. Ils le sont à tel point que la deuxième partie du roman est placée sous le signe de l'existence effective du chevalier. Ses exploits sont commentés par divers personnages qui ont lu les aventures de Don Quichotte. Par inversion des rôles Sancho propose un nouveau surnom à son maître : « Le chevalier à la triste figure », après avoir constaté le piteux état de Don Quichotte après l'aventure des troupeaux de moutons, du fait de la fatigue de la bataille, des coups reçus, et de toutes les dents cassées. Et Don Quichotte suggère que ce surnom qu'il a l'intention de porter désormais a été soufflé à Sancho par l'auteur, le savant homme qui écrit l'histoire. L'ironie de Cervantès est à son comble, qui pousse loin la mise en abîme :

- C'est bien Sancho qui invente ce nom, au sens comique et péjoratif.

- Mais la réplique de Don Quichotte est pertinente car c'est bien Cervantès lui-même, « le savant homme » qui a inspiré l'idée à son personnage Sancho.

Selon la perspective et le sens qu'on donne au mot, le chevalier à la triste figure peut apparaître piteux et ridicule du point de vue de Sancho, héroïque et mélancolique du point de vue de Don Quichotte, puis des auteurs romantiques. Il porte bien ce surnom étant le plus souvent sérieux, grave ou mélancolique.

Les proverbes dans Don Quichotte

Sancho en fait un usage excessif, en les utilisant souvent hors de propos. Que pensent Cervantès et Don Quichotte des proverbes ?

Don Quichotte ne conteste pas la sagesse des proverbes, mais blâme l'emploi exagéré qu'en fait Sancho en les enfilant les uns après les autres, sans logique. « Il me semble, dit-il, qu'il n'y a pas de proverbes qui ne soit véridique. Ce sont tous sentences tirées de l'expérience même, mère de toutes les sciences particulièrement celui qui dit « là où se ferme une porte, une autre s'ouvre ».

D'ailleurs, contaminé par Sancho, il fait lui aussi un usage important des proverbes : « Car lorsqu'au pigeonnier le grain abonde les pigeons ne manquent pas. Et n'oublie pas, Sancho, mieux vaut bon espoir que piètre possession et mieux vaut vieille dette que melon nouveau. J'emploie ce langage pour te montrer que je sais aussi bien que toi faire pleuvoir les proverbes... »

Un capitaine captif, personnage d'un des récits insérés, déclare : « Il y a en notre Espagne un proverbe fort véridique comme d'ailleurs ils le sont tous, tirés d'une longue et judicieuse expérience... »

Pour Cervantes, et pour les humanistes de cette époque, les proverbes sont le dépôt de la sagesse populaire.

A l'instar d'Erasme qui colligeait les adages, les humanistes espagnols rassemblaient les proverbes, constituant des recueils. L'un d'eux était surnommé le commandeur grec, étant professeur de grec à l'université de Salamanque. Il est cité par la duchesse, qui déclare : « les proverbes de Sancho ont beau être plus nombreux que ceux du commandeur grec, ils ne sont pas moins estimables pour la brièveté de leur sentence. Ils me procurent plus de plaisir que d'autres, même amenés plus à propos. »

Critique des institutions

Cervantès, au détour de péripéties comiques de son chevalier, va se permettre, à plusieurs reprises, de critiquer les institutions en vigueur pendant ce siècle d'or, que Don Quichotte qualifie à plusieurs reprises de siècle de fer. Il le fait de manière insidieuse, voilée. Qui peut prendre au sérieux les commentaires et opinions d'un chevalier errant auto-proclamé, qui prend des moulins à vent pour des géants ? Ce procédé avait été utilisé par Erasme, dans son éloge de la folie.

- L'inquisition est moquée dans cette scène où le curé allume un grand feu dans la basse-cour pour y bruler les livres de chevalerie susceptibles de nuire à la santé mentale de Don Quichotte. La scène est une satire de la justice de l'époque, expéditive et intolérante.

- Le Roi n'est pas épargné, lorsque le morisque Ricote, après avoir déclaré que le souverain a eu raison de le chasser, déplore ce bannissement, mesure cruelle et inique : « la peine la plus terrible qu'on puisse nous infliger... où que nous soyons, nous pleurons l'Espagne, notre patrie naturelle »

- La noblesse est représentée par le duc et la duchesse montrés comme des personnages oisifs qui passent leur temps à jouer des tours à Don Quichotte, pour se divertir. Ces grands d'Espagne nous apparaissent dans toute leur suffisance et leur stupidité, car pour se moquer d'un fou doublé d'un imbécile, il faut être encore plus fou et plus imbécile que lui, comme le déclare lui-même Sidi Ahmed.

- Concernant le statut de la femme, les déclarations faites sont équivoques : Il y a d'abord le discours traditionnel de la femme de Sancho sur l'obéissance que la femme doit à l'homme vue son infériorité sous tous rapports. Mais cette soumission apparente est doublée d'un commentaire sournois : « Je sais que tu n'es qu'un imbécile, mais je suis obligée de t'obéir parce qu'une femme se doit d'obéir à son mari ».

- Il y a aussi l'opinion de Don Quichotte sur le bon droit de la femme à choisir son époux sous peine de faire à jamais son malheur. Mais là encore n'est-ce pas un fou qui s'exprime ? Il y a encore l'opinion de la belle Marcelle qui revendique le droit de se refuser aux hommes sans pour autant entrer au couvent.

Don Quichotte, un roman moderne

Il est souvent écrit que Don Quichotte est le premier roman moderne ou encore que Cervantès est le père du roman moderne. Cette formule dont la justesse a été superbement soulignée par Milan Kundera, Octavio Paz, est cependant à nuancer et il convient d'accueillir d'autres pionniers dans ce concept de modernité littéraire. Au sens strict le mot roman désigne à partir du moyen-âge les pièces narratives en vers écrites en langue romane et non en latin. Le roman moderne s'oppose au roman traditionnel, le vieux roman, très long, idéaliste et merveilleux, aux péripéties multiples, qui s'épanouit notamment dans les livres de chevalerie. Tandis que le nouveau roman prend en compte la réalité concrète du quotidien, a le souci de la vraisemblance. On peut y ajouter la conscience de soi, un regard critique sur l'art, sur le monde, voire une réflexion sur le roman, sur les attentes du lecteur. Ce mouvement réflexif est un des moteurs de la modernité. Les Anglais ont deux termes pour distinguer le vieux roman (romance) long et idéaliste et le nouveau (novel), plus bref et réaliste, termes qui apparaissent à la fin du 19^e. En Espagnol la distinction existe aussi entre *romancero*, poème épique ou lyrique, et *novela*, qui désigne le genre du roman. Dans ce mouvement critique et réflexif ou apparaissent comique, satirique, ambiguïté de la narration, Cervantès occupe une place importante, qu'il partage cependant avec d'autres auteurs, L'Arioste, et Rabelais qui le précèdent de quelques dizaines d'années.

Précurseurs et héritiers de Don Quichotte ?

Il existe, dans les récits de chevalerie, des chevaliers rendus fous par l'indifférence de leur dame. Don Quichotte, pendant sa pénitence d'amour dans la Sierra Morena cite deux modèles illustres, Amadis de Gaule dans l'œuvre de Montalvo, et Roland dans l'œuvre de l'Arioste, Roland furieux.

Cependant, que le héros se prenne pour un chevalier après avoir lu des livres de chevalerie, voilà qui est totalement nouveau.

S'il n'a pas vraiment de précurseurs, Don Quichotte a en revanche de nombreux héritiers, parmi lesquels Madame Bovary figure en bonne place. Emma a construit sa vision du monde à partir de la lecture d'œuvres romantiques, et à ce titre elle est proche du héros de Cervantès, grisé par la lecture de livres de chevalerie.

Le personnage de Flaubert a donné naissance à un nom commun, le bovarysme, à l'instar du donquichottisme ou du donjuanisme.

Il y a de surcroît dans le texte de Flaubert des passages en italique, qui dispensent des idées reçues, renvoyant au langage de Sancho Panza, agrémenté d'innombrables proverbes, qui expriment des opinions toutes faites.

Enfin, n'a-t-on pas dit que la célèbre et controversée réplique de Flaubert -Madame Bovary c'est moi- était une allusion à la remarque supposée de Cervantès, interrogé sur l'identité de son célèbre personnage ?

Sans compter Bouvard et Pécuchet, qui, colligeant tous les savoirs, ont une foi naïve et absolue dans leur entreprise. Les échecs qui sanctionnent invariablement leurs expériences sont autant de traits donquichottesques.

Les références littéraires sont innombrables. On a cité Flaubert, Dickens, Kafka, Dostoïevski, Melville, qui ont vu en Don Quichotte un texte fondateur.

N'est-ce pas dans un souci d'universalité que Sidi Ahmed Benengeli, le véritable auteur de cette véridique histoire, n'a

pas voulu préciser le nom du village natal de Don Quichotte, « pour que tous les bourgs et villages de la Manche se le disputent et se l'approprient, comme les sept villes de Grèce s'étaient disputé l'honneur d'avoir vu naître Homère » ?

Lectures

Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*

Florence NATALI

Professeure agrégée de Philosophie

Présentation

Henry David Thoreau (1817-1862) est un penseur, naturaliste et écrivain américain. Il suit des cours à Harvard puis devient instituteur et professeur. Son refus des châtiments corporels le fait démissionner. Proche d'Emerson, il est sensible au courant transcendentaliste qui estime qu'il est possible d'atteindre par l'intuition l'état spirituel. Après avoir travaillé comme précepteur et à la fabrique de son père, il décide de partir construire une cabane dans les bois pour se retirer du monde et goûter à une vie simple, connectée à la nature, en autarcie. Il y restera deux ans et deux mois. *Walden ou le Vie dans les bois* est le récit de cette expérience.

Dans cet extrait, qui est l'un des plus connus du livre, Thoreau explique pourquoi il a voulu se retirer dans les bois. Il ne s'agit pas seulement de fuir les bruits du monde. Il cherche une expérience de vie, presque mystique, où il veut vivre le plus authentiquement possible. Il défend une simplicité, une austérité, une connexion à la nature qui doit permettre de sentir ce que c'est que vivre.

Cette approche se double d'une exigence de qualité de vie, morale et spirituelle. Il s'agit de faire de sa vie une œuvre d'art, de sculpter avec ce qu'il y a de meilleur en nous. Pour Thoreau, cela implique de ne pas se perdre dans les détails ni dans les apparences, tout en prenant chaque matin comme une nouvelle chance de s'élever.

Extrait

« Il faut que nous apprenions à nous réveiller, et à nous tenir éveillés, non pas grâce à des secours matériels, mais en restant dans une attente constante de l'aube, qui ne nous oublie pas, même au plus profond de notre sommeil. Je ne connais rien d'aussi encourageant que cette indéniable capacité chez l'homme d'élever sa vie par un effort conscient. C'est quelque chose de pouvoir peindre tel tableau, ou de sculpter telle statue, et de créer ainsi quelques beaux objets ; mais il est bien plus glorieux de sculpter et de peindre l'atmosphère même et la matière que nos regards traversent, ce que moralement nous sommes capables de faire. Transformer la qualité du jour, c'est là le plus noble des arts. Chaque homme a pour tâche de rendre sa vie, jusqu'au moindre détail, digne d'être contemplée par ses heures les plus élevées, les plus critiques. Si nous refusions d'accepter, ou plutôt si nous rejetions, après nous en être servis, même les plus minces des informations que nous pouvons recevoir, les oracles nous instruiraient clairement de la façon dont nous devons nous conduire.

Je m'en allai dans les bois parce que je voulais vivre sans hâte, faire face seulement aux faits essentiels de la vie, découvrir ce qu'elle avait à m'enseigner, afin de ne pas m'apercevoir, à l'heure de ma mort, que je n'avais pas vécu. Je ne voulais pas non plus apprendre à me résigner à moins que cela ne fût absolument nécessaire. Je désirais vivre profondément, sucer toute la moëlle de la vie, vivre assez vigoureusement, à la façon Spartiate, pour mettre en déroute ce qui n'était pas la vie, couper un large andain, et tondre ras, acculer la vie dans un coin, et en avoir raison, jusqu'au bout, et si elle se révélait mesquine, eh ! bien, alors lui enlever toute sa mesquinerie foncière, et avertir le monde entier qu'elle était cela ; ou, si elle était sublime, l'apprendre, par l'expérience que j'en ferais et être capable d'en rendre compte avec exactitude dans l'entreprise qui suivrait. Car la plupart des

hommes, me semblait-il, sont plongés dans une étrange incertitude là-dessus, ne sachant si elle vient du diable ou de Dieu, et ils ont *un peu vite* conclu que le but de l'homme ici-bas est de « glorifier Dieu et de trouver en Lui leur bonheur à jamais »¹.

Nous vivons encore mesquinement, comme des fourmis, bien que la fable² nous dise qu'il y a longtemps que nous fûmes changés en hommes ; comme les pygmées³, nous luttons contre les grues ; erreur sur erreur, pièce sur pièce ; et notre vertu la plus haute n'a l'occasion de se montrer que devant le malheur, inutile et évitable. Notre vie s'émette en petits détails. Un honnête homme n'a guère besoin de compter plus loin que les dix doigts de sa main ou dans les cas les plus extrêmes peut-être ceux de ses pieds, sans s'occuper du reste. Simplicité, simplicité, simplicité ! »

Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois (Walden or Life in the Woods)*, texte et traduction par G. Landré-Laugier, coll. Domaine anglais bilingue, éd. Aubier, 1967, p.195-197.

¹ Le catéchisme de Nouvelle-Angleterre

² Aeacus, fils de Jupiter et roi d'Aenopia, ayant vu ses sujets détruits par la peste, demanda à Jupiter de repeupler son royaume en changeant en hommes toutes les fourmis qui étaient dans un vieux chêne.

³ Le chant III de l'*Illiade* compare les Troyens à des grues combattant des pygmées.

Nicolas Bouvier, écrivain-voyageur

Charlotte HEBRAL

Professeure agrégée de Lettres Modernes

Écrivain suisse, voyageur, photographe et poète, Nicolas Bouvier est né le 6 mars 1929 près de Genève, dans un milieu universitaire et cultivé. Il est marqué du côté de sa mère par un protestantisme sévère. Enfant déjà, Nicolas Bouvier se passionne pour tout ce qui est lié aux voyages, aux atlas, et aux découvertes d'autres contrées.

En 1951, il effectue un premier voyage au long cours de Venise jusqu'à Istanbul. Cette expédition mène à un petit opuscule, *Douze gravures de Thierry Vernet. Trois textes de Nicolas Bouvier*, qui ne sera édité qu'à une trentaine d'exemplaires. En 1953, il part dans sa Fiat Topolino pour un voyage de trois ans qui le conduira de Genève au Japon, *via* la passe de Khyber et Ceylan (aujourd'hui le Sri Lanka). La première partie de ce voyage, entrepris avec le peintre Thierry Vernet (1927-1993) et qui va de la Yougoslavie au Kurdistan, sera racontée dans *L'Usage du monde* (1963), illustré avec les croquis de son compagnon de route. L'ouvrage évoque les terres de l'Asie, la recherche de lieux accueillants, les instants d'intense présence aux choses, en une invitation incessante à goûter la douceur de la vie comme s'il fallait mourir demain. *L'Usage du monde* est devenu un livre culte pour de nombreux écrivains français et étrangers, complété en 2001 par *L'Œil du voyageur*, qui propose les photographies prises par l'auteur au cours de ce voyage.

Plus tard, dans *Japon* (1967), puis dans *Chronique japonaise* (1975), qui en constitue la reprise et le développement, la perception du poids du passé se double d'une attention aiguë à l'instant, aux odeurs, aux bruissements de rire du

présent, à une fête paysanne, à une excursion au nord, dans l'île de Hokkaidō. Bouvier fait au Japon l'apprentissage de la photographie. La mobilité de *Chronique japonaise* contraste avec l'atmosphère stagnante du récit suivant, *Le Poisson-Scorpion* (1981), noire distillation d'une expérience de douleur et de solitude, vécue dans l'île de Ceylan. Dans ce conte tropical traversé par la magie noire, les doutes existentiels s'opposent aux instants joyeux des textes précédents, équilibrant l'œuvre de Bouvier entre les deux pôles essentiels de sa vision du monde, le mouvement et l'immobilité, le bonheur extrême et l'extrême malheur, les lieux bénéfiques et les lieux maléfiques, le réel et le surnaturel, qui sont des constantes de tous ses ouvrages.

De retour en Suisse, Nicolas Bouvier commence à travailler pour l'Organisation mondiale de la santé comme iconographe, métier qu'il exercera jusqu'à sa mort. Après de nouveaux séjours au Japon, il se tourne vers l'ouest et voyage en Irlande, en qualité de journaliste, et en Amérique du Nord, où il donne des cours et des conférences dans de nombreuses universités. *Journal d'Aran et d'autres lieux* (1990) est le triple récit de ses voyages en Irlande, en Corée et en Chine.

Nicolas Bouvier décide de rassembler et de publier tous ses poèmes sous le titre *Le Dehors et le Dedans* (1982 ; dernière édition, avec des inédits : 1997). Ils reposent sur une dichotomie entre le déplacement et l'immobilité, la vie et la mort, le moi plus intime et le moi nomade : figure de la complémentarité à laquelle l'écrivain se montre partout sensible.

L'ensemble de son œuvre cohérente cherche à rendre compte du temps de l'être et non de celui du faire, se veut un éloge de la création, une invitation à la lenteur, à la fraîcheur, à une vigilante allégresse, à l'amour des lieux et des êtres. L'écrivain est mort le 17 février 1998 à Genève.

La route d'Anatolie

Bayburt

- Ici, fit Thierry, on dirait que le pays refuse absolument « d'avoir un village ».

C'en était un pourtant ; étendu, jaune lépreux, se distinguant à peine de la terre du plateau. Des casquettes noires, des pieds nus, des chiens scorbutiques, du trachome, et, sortant d'une bâtie comme un essaim de mouches bourdonnantes, des groupes de petites filles noirâtres, l'air « en dessous », qui portaient des bas noirs, des sarreaux noirs, des nattes bien serrées et de grands cols blancs en Celluloïd. Des cols absurdes, laids et très réconfortants, parce qu'ils représentaient l'école. Et si minable qu'elle fût, ces gamines y apprenaient quand même un peu de calcul, l'alphabet, à se tenir propre, à ne pas frotter leurs yeux avec des paumes sales, à prendre régulièrement la quinine que leur donnait la maîtresse. C'étaient déjà des armes. On sentait que, là aussi, Atatürk avait passé, avec sa verge d'instituteur, son air de loup et son terrible tableau noir. Dans le misérable bistrot-à-thé où nous nous reposions, on pouvait voir, à côté de son portrait en couleur, un fly-tox suspendu comme un glaive. Il est bien naturel que les gens d'ici n'en aient que pour les moteurs, les robinets, les haut-parleurs et les commodités. En Turquie, ce sont surtout ces choses-là qu'on vous montre, et qu'il faut bien apprendre à regarder avec un œil nouveau. L'admirable mosquée de bois où vous trouveriez justement ce que vous êtes venu chercher, ils ne penseront pas à la montrer, parce qu'on est moins sensible à ce qu'on a qu'à ce dont on manque. Ils manquent de technique ; nous voudrions bien sortir de l'impasse dans laquelle trop de technique nous a conduits : cette sensibilité saturée par l'Information, cette Culture distraite, « au second degré ». Nous comptons sur leurs recettes pour revivre, eux sur les nôtres, pour vivre. On

se croise en chemin sans toujours se comprendre, et parfois le voyageur s'impatiente ; mais il y a beaucoup d'égoïsme dans cette impatience-là.

Une ville couleur de terre, avec de lourdes coupoles basses sur l'horizon et de belles fortifications ottomanes rongées par l'érosion. La terre brune l'entoure de toute part. Elle fourmille de soldats terreux, et l'étranger y voit ses papiers contrôlés dix fois par jour. Il n'y a que quelques vieux fiacres bleu lavande et le plumet jaune des peupliers pour y mettre de la couleur.

En fin d'après-midi, nous sommes allés au lycée du district pour voir danser un « jeu de Bar ». C'est une danse guerrière d'origine turco-mongole que chaque district anatolien pratique à sa mode. Les partenaires, vêtus d'un gilet à brandebourgs, d'une large ceinture rouge et d'un pantalon blanc soutaché de noir tournoient lentement en se menaçant de leur sabre et parodient le combat. Dans les provinces de l'est où cette danse est populaire, la plupart des garçons ont leur costume, et le jeu peut s'improviser sur-le-champ.

Cinq minutes après notre arrivée, les équipes se mirent à danser sous les arbres du préau. Il faisait froid et la nuit s'installait. La danse était belle, à cause de la force enfermée dans chaque geste, mais la musique était plus belle encore. Deux instruments seulement : la zourna - la clarinette orientale - pour stimuler les sentiments héroïques, et surtout le dahour, une gigantesque timbale qu'on frappe par le côté. Cette même timbale que les Parthes employaient pour ouvrir le combat, et dont les Hiong-Nou avaient fait cadeau à la Chine. Un instrument bien fait pour la steppe, avec un son lourd qui voyage, plus grave qu'une sirène de remorqueur, comme un lent battement de cœur auquel le cœur finalement se rallie, pareil aussi au vol pelucheux - si bas qu'il est à la limite du silence-des grands oiseaux de nuit.

La danse une fois finie, on s'attarda à regarder tourbillonner les gosses des petites classes. Les professeurs, mains dans le dos, nous entouraient en silence. De temps en temps, ils

poussaient un cri rauque pour faire cesser un pugilat. Les vieux, le crâne tondu et le poil grisonnant, avaient l'air de policiers retraités. Les plus jeunes paraissaient harassés. Le maître de français s'isolait de temps en temps pour composer une phrase et se la répéter avant de nous l'adresser. Il bégayait un peu, il avait aussi peine à nous comprendre. Pour lui, c'était pire qu'un examen, cette entrevue ; un peu comme si nous, avec notre latin d'école, devions donner la réplique à deux voyageurs surgis de l'époque alexandrine. Pourtant ici, dans cette solitude, ce peu de français appris presque sans livres lui faisait grand honneur.

C'était de cette catégorie d'instituteurs mal payés et mal vêtus que sortaient les idées nouvelles, les initiatives, le réalisme si nécessaires après l'exaltation d'une révolution nationale. Avec une obstination d'artisans, ils travaillaient cette paysannerie anatolienne noueuse, réticente, mais au fond avide d'apprendre, qui est la force du pays. Plus loin encore, dans des coins plus perdus, accablés par la neige ou la tuberculose, d'autres collègues encore plus mal partagés - et parmi eux quelques jeunes femmes - luttaient pour arracher les campagnards à la crasse, aux superstitions cruelles, à la misère. L'Anatolie en était à la civilisation des instituteurs de village, du degré primaire, et du livret. On ne peut pas sauter cette étape, et il fallait bien ces dévouements pour que tout puisse commencer. Il n'y avait peut-être pas en Turquie de métiers plus ingrats, ni de plus utiles.

Une lourde odeur de pâtée montait du réfectoire. Dans le préau obscur on entendait encore des cris, des claquements de socques sur la terre détrempée. On voyait passer des cavaliers sans cheval, des sabres de bois, et de lugubres casquettes de laine noire sur de petites têtes tondues. C'est toujours déconcertant, ces voix d'enfants dans une langue étrangère. On a l'impression - pas si fausse peut-être - qu'ils l'inventent à mesure. Pourtant c'étaient probablement les mêmes cris suraigus qui font retentir tous les préaux du

monde : des « rends-moi ma paume » et, quand on s'empoigne, des « pas par les habits... ».

A Stamboul, on n'entend guère parler de ces obscurs éducateurs ; on les ignorerait même complètement si parfois ils ne publiaient dans une revue littéraire des morceaux de folklore anatolien d'une saveur et d'une âpreté inouïes. Avec quelques militaires et quelques « jeunes Turcs » d'Ankara, ce sont les derniers tenants de l'austère esprit kémaliste. On n'est pas trop reconnaissant à ces spartiates d'être ce qu'ils sont les représentants d'une époque de drill impitoyable que la Turquie officielle célèbre, en souhaitant qu'elle ne revienne jamais. Après la mort d'Atatürk, le train des innovations brutales, mais nécessaires, qu'il avait mis en marche, s'est beaucoup ralenti. Certains fonctionnaires dont la peur avait fait des modèles de vertu ont retrouvé sans déplaisir le goût des « accommodements » et du bakchich. Dans les campagnes, le clergé, qui a repris de l'influence, pousse parfois les fidèles à souiller ou détruire les statues du « Père des Turcs », les ramène à de sordides superstitions médicales⁴, les monte contre l'instituteur, cet ennemi de Dieu, et surtout l'institutrice cette putain qui dévoile son visage. Tous les mollahs ne sont pas ainsi, bien sûr, mais pour quelques bons pasteurs il y a quantité d'ignorants rapaces et tyranniques qui rêvent d'étriper tout ce qui touche à la Turquie nouvelle, et d'avoir leur revanche. Celle qu'ils ont à prendre est de taille : la Guerre Sainte qu'ils avaient lancée contre Atatürk aux abois a tourné court, et dans les atroces représailles qui suivent, bien des mosquées et des *medressé* anatoliennes ont entendu les échines et les crânes craquer sous le gourdin. Maintenant, par place, ils se reprennent et beaucoup de paysans les suivent ; c'est si doux, les vieilles habitudes, même celles qui vous oppriment. Plutôt un malheur familier que ces nouveautés insolites, et cet effort encore pour comprendre, lorsqu'on atteint, rompu, la fin de la journée.

⁴ D'ailleurs tout à fait étrangères au Coran.

Et c'est à ces espèces de sergents scolaires, à l'étroit dans leur vie indigente, mal nourris et affreusement seuls, d'empêcher ce recul et de dispenser ces lumières souvent si mal accueillies. En les voyant piétiner dans ce préau boueux, je me rappelais la réponse désespérée d'un de leurs collègues de la mer Noire auquel j'avais demandé ce qui lui manquait le plus dans son enseignement... « douze douzaines de Voltaire ».

Toute la soirée, nous avions travaillé avec deux chauffeurs de camion bénévoles à réparer l'allumage qui ne donnait plus. À minuit, c'était fait et la voiture tirait comme un tracteur. Un col seulement nous séparait encore de la Perse, et sept cents kilomètres de la prochaine poste restante. La nuit était froide et splendide, la piste - on nous l'assurait - sèche, et nous n'avions presque plus d'argent turc ; on décida de passer à la Police d'armée toucher notre escorte⁵ et de partir tout de suite. Dans une cour de caserne glaciale, on attendit en battant la semelle que l'officier convoyeur, l'interprète et le chauffeur de la jeep qui devaient nous accompagner jusqu'à Hassankale aient passé un uniforme sur leur pyjama.

La piste était mauvaise. Thierry avait pris les devants à fond de train avec l'officier comme passager. J'étais en arrière, avec l'interprète, dans la jeep qui suivait péniblement. Le vent nous tranchait la figure et les secousses étaient telles qu'il fallait parler les dents serrées pour ne pas se couper la langue. D'ailleurs, l'interprète - un jeune homme blême perdu dans une tunique trop grande - n'était guère bavard. Il nous en voulait de l'avoir fait lever et évitait mes questions en feignant de dormir. Au kilomètre cinq, il dit pourtant : « J'ai appris le français au lycée d'Üsküdar. Je suis fourreur au civil... en faillite... les usuriers grecs m'ont mis dedans, mais tant que je suis sous l'uniforme ils ne peuvent pas grand-chose... d'ailleurs les Grecs, ajouta-t-il en guise de conclu-

⁵ Erzerum est une zone militaire. La photo est interdite, les séjours limités à quarante-huit heures, et dans un rayon de quarante kilomètres autour de la ville, l'étranger ne peut circuler que sous escorte.

sion, on leur cassera la gueule... » et il referma les yeux. Au kilomètre vingt-cinq j'avais déjà les oreilles à moitié gelées mais je parvins encore à entendre : « au lit, les femmes, nous les voulons très grosses. Ça ne vous a pas frappé ?... en avoir plein les bras, très grasses, la peau blanche, c'est le goût turc... moi, de toute façon... » le vent emporta le reste. À l'entrée de Hassankale je demandai si Erzerum n'avait pas été autrefois une des capitales kurdes. Il éclata d'un vilain rire qui semblait annoncer une plaisanterie, mais c'était : « ... Ils n'y reviendront plus de longtemps. On leur a cassé la gueule... on leur a bien cassé la gueule...⁶ » Il continua à marmotter ainsi en frappant du poing dans sa paume. Je remarquai alors seulement qu'il avait des mains gigantesques, une carrure d'ours, des poignets comme des bûches. Moi qui l'avais pris pour un gringalet ! C'était cet uniforme trop grand - un géant ne l'aurait pas rempli.

Il reprit : « Tous les jours après mon travail, je vais faire de la lutte gréco-romaine... nous avons une bonne équipe dans ma rue, et le dimanche, aux compétitions, on triche un peu ; il faut voir ça : les torsions, les étouffements... il y a chaque fois des blessés. Et vous ? Vous savez lutter ? »

À Hassankale, l'officier quitta la voiture, nous souhaita bonne chance, et remonta dans la jeep qui fit demi-tour. Je serrai prudemment la main de l'interprète. On roula jusqu'au matin sans croiser un camion.

À l'est d'Erzerum, la piste est très solitaire. De grandes distances séparent les villages. Pour une raison ou une autre, il peut arriver qu'on arrête la voiture et passe la fin de la nuit dehors. Au chaud dans une grosse veste de feutre, un bonnet de fourrure tiré sur les oreilles, on écoute l'eau bouillir sur le primus à l'abri d'une roue. Adossé contre une colline, on regarde les étoiles, les mouvements vagues de la terre qui s'en va vers le Caucase, les yeux phosphorescents des re-

⁶ C'est vrai, en 1921 après que les Kurdes se furent soulevés. En fait de « politique des minorités », celle d'Atatürk semble avoir surtout consisté à les exterminer l'une après l'autre.

nards. Le temps passe en thés brûlants, en propos rares, en cigarettes, puis l'aube se lève, s'étend, les cailles et les perdrix s'en mêlent... et on s'empresse de couler cet instant souverain comme un corps mort au fond de sa mémoire, où on ira le rechercher un jour. On s'étire, on fait quelques pas, pesant moins d'un kilo, et le mot « bonheur » paraît bien maigre et particulier pour décrire ce qui vous arrive. Finalement, ce qui constitue l'ossature de l'existence, ce n'est ni la famille, ni la carrière, ni ce que d'autres diront ou penseront de vous, mais quelques instants de cette nature, soulevés par une lévitation plus sereine encore que celle de l'amour, et que la vie nous distribue avec une parcimonie à la mesure de notre faible cœur.

Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, 1963, chapitre « La route d'Anatolie », p.105-112.

Lectures proposées

Ruth TOLEDANO-ATTIAS

Dr en chirurgie dentaire, DEA de Philosophie

Dr en Lettres et Sciences Humaines,

Arthur Rimbaud⁷, Le dormeur du val⁸

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

⁷ Arthur RAIMBAUD, 1854-1891, poète ; figure majeure de la littérature française.

⁸ « Le dormeur du val », poème du *Second Cahier de Douai*, écrit en 1870, l'auteur a 16 ans alors.

Nicolas Boileau⁹, Stances à M. Molière

Sur la comédie de *l'École des femmes*, que plusieurs gens frondaient (1662).

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance¹⁰
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité ;
Chacun profite à ton école ;
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant :
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

⁹ Nicolas Boileau-Despréaux, 1636-711, *Oeuvres de Boileau*, VIII, p.239 ; texte de l'édition Gidel, Classiques Garnier,1952.

¹⁰ Scipion. Cf Térence (Carthage 190 av J.C- Rome 159 av JC. Poète latin comique.

Jean de La Fontaine, « Le loup et l'agneau¹¹ »

La raison du plus fort est toujours la meilleure
Nous l'allons montrer tout à l'heure
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait une aventure,
Et que la faim en ces attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né.
Reprit l'agneau ; je tette en cor ma mère.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fonds des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

¹¹ Jean de La Fontaine, 1621-1695. *Fables de La Fontaine*, I, 10^{ème} fable, 1868.

Remarque :

En dehors du sens immédiat de la fable, livré par le premier vers, il semble que les vers 22 à 26 attirent l'attention par la résonnance qu'ils pourraient avoir à l'époque contemporaine. En effet, toute une collectivité de personnes innocentes devrait périr sur la base de faux arguments et de fausses accusations. Les motifs fallacieux des prédateurs sont à chercher ailleurs.

François de La Rochefoucauld¹²,

Maximes et réflexions morales

En exergue : « Nos vertus ne sont le plus souvent, que des vices cachés ».

14- « Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures ; ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien, et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine à se soumettre ».

29- « Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités ».

78- « L'amour de la justice n'est en la plupart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice ».

158- « La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité ».

218- « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la flatterie ».

¹² François de La Rochefoucauld, 1613-1680, Écrivain et moraliste. Auteur des *Maximes*. 1^{ère} édition en 1665.

Ouvrage utilisé : édition Flammarion, juillet 2008, publié sous les auspices du journal *Le monde*, p.9 à 109

317- « Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingratis, mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme ».

362- « La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui ».

376- « L'envie est détruite par la véritable amitié, et la coquetterie par le véritable amour ».

433- « La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie ».

503- « La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins pitié aux personnes qui le causent ».

Jean de La Bruyère¹³,
Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle

Des ouvrages de l'esprit¹⁴

« Il faut chercher seulement à penser et à parler juste sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments ; c'est une trop grande entreprise ».

Du mérite personnel¹⁵

« Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux faibles, aux vertueux, à ceux qui ont de

¹³ Jean de La Bruyère, 1645-1696, écrivain, moraliste et critique littéraire, auteur des *Caractères ou les meurs de ce siècle*.

Ouvrage utilisé : édition Flammarion, juillet 2008, publié sous les auspices du journal *Le monde*, p111 à 589.

¹⁴ La Bruyère, ibid, chap. I, p123, paragraphe 2.

¹⁵ La Bruyère, ibid, chap. II, p153, parag.11

l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos (...)

« Un honnête homme se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois¹⁶.

« La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief¹⁷. »

De la Société et de la conversation¹⁸

« J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. (...) ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place ; (...). Il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. (...) . Il rappelle à soi toute l'autorité de la table ; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. (...). Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd, et il l'offense ; les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps *Théodecte*, et ceux qui le souffrent¹⁹ ».

« La moquerie est souvent indigence d'esprit.

« Vous le croyez votre dupe : s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui ou de vous ?²⁰

¹⁶ La Bruyère, ibid, p155, parag.15

¹⁷ Ibid, p156, parag. 17

¹⁸ La Bruyère, chap.V, p211

¹⁹ La Bruyère, chap.V, parag.12, p216

²⁰ Ibid, chap.V, parag. 57 et 58, p230

« Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être en-nuyé²¹ ».

De l'homme²²

« Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable ; de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun²³ ».

« Le sot ne meurt point ; ou si cela lui arrive selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, et que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son âme alors pense, raisonne, infère, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisait point ; elle se trouve dégagée d'une masse de chair où elle était comme ensevelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirais presque qu'elle rougit de son propre corps et des organes bruts et imparfaits auxquels elle s'est vue attachée si longtemps, et dont elle n'a pu faire qu'un sot ou un stupide²⁴ (...) ».

Des jugements²⁵

« Ceux qui, sans nous connaître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination²⁶ ».

« Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

« Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite²⁷ ».

« Dans un méchant homme, il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vues et ses projets, admirez sa con-

²¹ Ibid, chap.V, parag.83, p239.

²² La Bruyère, ibid, chap.XI, p363

²³ Ibid, parag.5, p364

²⁴ La Bruyère, Ibid, parag.143, p.414 ;

²⁵ La Bruyère, ibid, chap.XII, p.421

²⁶ La Bruyère, ibid, chap.XII, parag.35, p.435

²⁷ La Bruyère, ibid, parag.44 et 45, p.437

duite, exagérez son habileté à se servir des moyens les plus propres et les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part ; et où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez²⁸ ».

Platon²⁹, Dialogue socratique : *Le Ménon*³⁰ : extrait

Le dialogue est engagé entre Socrate et Ménon pour tenter de définir l'*arête* traduit ici, par *vertu* ; le terme grec signifie précisément « excellence ». L'extrait³¹ suivant part du principe que la recherche devrait être conduite de manière correcte en se fondant sur des « conjectures exactes » connues des deux protagonistes, qu'elles relèvent de « l'opinion vraie dénuée de science » ou de la « science ».

(b) « Socrate : Ainsi donc, l'opinion vraie n'est pas un moins bon guide que la science quant à la justesse de l'action, et c'est là ce que nous avons négligé dans notre examen des qualités de la vertu ; nous disions que seule la raison est capable de diriger l'action correctement ; or (c) l'opinion vraie possède le même privilège.

Ménon : C'est en effet vraisemblable.

Socrate : L'opinion vraie n'est donc pas moins utile que la science.

Ménon : Avec cette différence, Socrate, que l'homme qui possède la science réussit toujours et sur celui qui n'a qu'une opinion vraie tantôt réussit et tantôt échoue.

Socrate : Que dis-tu ? S'il a toujours une opinion vraie, ne réussira-t-il pas toujours, aussi longtemps que son opinion sera vraie.

(d) Ménon : Cela paraît forcé. Aussi je m'étonne, s'il en est ainsi, de voir la science mise à plus haut prix que l'opinion

²⁸ La Bruyère, ibid, parag 116, p.459

²⁹ Platon, philosophe grec antique de la Grèce classique, né à Athènes en 428-427 av. J.C / mort en 348-347. Auteur des nombreux *Dialogues* socratiques.

³⁰ Platon, *Ménon*, tel Gallimard 1991, p165 à 205

³¹ *Ménon*, 97 b-c à 98 b, p201 à 202

vraie, et je me demande pourquoi on les distingue l'une de l'autre.

Socrate : Sais-tu d'où vient ton étonnement, ou veux-tu que je te le dise ?

Ménon : Certainement, je le veux.

Socrate : C'est que tu n'as pas fait attention aux *statues de Dédale*³² ; mais peut-être n'en avez-vous pas chez vous ?

Ménon : A quel propos me parles-tu des statues de Dédale.

Socrate : *Parce que ces statues, si on néglige de les fixer, prennent la fuite et s'en vont : Il faut les attacher pour qu'elles restent.*

Ménon : Eh bien ? (e)

Socrate : De sorte qu'on ne peut pas mettre plus de prix à en posséder qui ne soient pas fixées qu'à avoir un esclave qui s'échappe : elles ne demeurent pas en place ; attachées, au contraire, elles ont une grande valeur, car ce sont de très belles œuvres. Qu'est-ce donc qui m'amène à t'en parler ? Ce sont les opinions vraies. Celles-ci, également, tant qu'elles demeurent, il faut se féliciter, car elles ne produisent que des avantages ; (98a) mais elles ne consentent pas à rester longtemps et s'échappent bientôt de notre âme, de sorte qu'elles sont de peu de valeur, tant qu'on ne les a pas *enchaînées par un raisonnement de causalité*. Or, c'est là, mon cher Ménon, ce que nous avons précédemment reconnu être une *réminiscence*. Les a-t-on enchaînées, elles deviennent sciences, et par suite *stables* ; et voilà pourquoi la science a plus de valeur que l'opinion vraie, elle est un enchaînement.

Ménon : Par Zeus, Socrate, ce que tu dis là est intéressant.

Socrate : (b) Je ne prétends pas moi-même savoir cela de science certaine : je parle par conjecture ; mais que l'opinion

³² Ibid, note du livre : Le personnage de *Dédale* symbolisait toute une période pendant laquelle la statuaire s'était affranchie du type rigide issu du *xoanon* primitif (effigie grecque archaïque en bois sculptée). Dédale passait, en particulier, pour avoir représenté, le premier, l'homme nu, non plus les jambes jointes, mais un pied porté en avant, dans l'attitude de la marche. On a ici un écho des plaisanteries qu'éveillaient ces premières apparitions du sentiment de la vie dans la plastique.

Les phrases en italiques dans le texte sont soulignées par moi-même

vraie et la science soient choses différentes, c'est, à mon avis, plus qu'une conjecture. S'il est quelques choses que je crois savoir (et je ne crois pas savoir beaucoup), celle-ci serait mise par moi au premier rang des choses que je sais.

Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*³³

« L'issue d'un affrontement direct entre la violence et le pouvoir est à peu près certaine³⁴. (...) Le facteur de désagrégation interne dont s'accompagne la victoire de la violence sur le pouvoir est particulièrement évident dans le cas où la terreur est utilisée pour maintenir une domination.

(...) Le monopole du pouvoir dessèche et tarit toutes les sources de pouvoir dans le pays. (...) Parler de l'impuissance du pouvoir a cessé d'être un piquant paradoxe. (...) Du fait de l'efficacité considérable du travail d'équipe dans le domaine scientifique, qui constitue peut-être la plus remarquable contribution de l'Amérique au développement de la science moderne, les processus les plus complexes peuvent être maîtrisés avec une telle précision que les voyages sur la lune sont manifestement moins périlleux que les promenades ordinaires des week-ends ; mais ce que l'on nomme « la plus grande puissance du monde » s'avère incapable de mettre fin à une guerre, désastreuse à l'évidence pour tous ceux qui s'y trouvent impliqués, poursuivie dans un des plus petits pays du monde. Tout se passe comme si nous étions tombés sous le charme d'un enchanteur qui nous permet de réaliser « l'impossible », à condition que nous renoncions au « possible » (...). Si, par opposition au « pouvoir faire », le terme « pouvoir » signifie qu'il nous est possible de faire ce que nous voulons, il nous faut bien reconnaître que notre « pouvoir » est tombé dans l'impuissance. (...) Répétons-le, (...)

³³ Hannah ARENDT, philosophe américaine, Allemagne 1906 – New York 1975, Spécialiste de philosophie politique, auteur de nombreux essais. *Du mensonge à la violence*, 1972. Agora Pocket n°37, 1994. Extrait p154 puis p186-187

³⁴ H. Arendt, ibid, p154-155

nous savons, ou nous devrions savoir, que tout affaiblissement du pouvoir est une invite manifeste à la violence – ne serait-ce que du fait que les détenteurs du pouvoir, qu'il s'agisse des gouvernants ou des gouvernés, sentant que ce pouvoir est sur le point de leur échapper, éprouvent toujours les plus grandes difficultés à résister à la tentation de le remplacer par la violence³⁵ ».

B. Spinoza, *Traité de l'Autorité politique*³⁶

« Lorsque les sujets d'une nation donnée sont trop terrorisés pour se soulever en armes, on ne devrait pas dire que la paix règne dans ce pays, mais seulement qu'il n'est pas en guerre. Si les sujets sont apathiques, ils sont à l'état d'esclaves. Un pays de ce genre a le nom de désert ».

Vassili Grossman, *Vie et destin*³⁷

« Tous les hommes sont coupables devant une mère qui a perdu son fils à la guerre, et tous cherchent en vain à se justifier devant elle depuis que le monde est monde. (...)

« L'histoire des hommes n'est pas un combat du bien cherchant à vaincre le mal, l'histoire de l'homme, c'est le combat du mal cherchant à écraser la minuscule graine d'humanité. Mais si, même maintenant, l'humain n'a pas été tué en l'homme, alors jamais le mal ne vaincra³⁸ ».

³⁵ H. Arendt, *ibid*, p186-187

³⁶ B. SPINOZA,1632-1677, *Traité de l'Autorité politique* (ouvrage posthume) p936. Citation extraite

³⁷ Vassili GROSSMAN, écrivain et journaliste, Ukraine 1905- Moscou 1964. Court extrait de *Vie et Destin*, Livre de Poche n°30325, 2005. Ecrit de 1952 à 1960, il est considéré comme le « Guerre et Paix » du XXème siècle.

³⁸ Cette phrase extraite de *Vie et destin* a été citée par la cinéaste d'origine polonaise Agnieszka Holland le 5/11/2025 au cours du Podcast « A voix nue » sur France Culture (5^{ème} épisode).

Aristote

Dr Elie ATTIAS

Pneumo-Allergologue - Toulouse

Directeur de la Revue Médecine et Culture

Aristote, philosophe grec né en -384 à Stagire, en Macédoine, est le fils de Nicomaque, médecin d'Amyntas 111 et d'une sage-femme, Phaestis. Pour Roger-Paul-Droit³⁹, il fut, après Platon, le second père de la philosophie occidentale. Son œuvre, immense, a traversé les siècles, les langues et les cultures.

Aristote suit à l'Académie d'Athènes l'enseignement de Platon de -346 à -347. Sa rencontre avec le naturaliste Théophraste fut le début d'une longue amitié. Il travailla plus de vingt ans à ses côtés. Il entame la rédaction de plusieurs dialogues sur la justice, sur l'éducation, sur l'amitié et rédige certains traités (*Du ciel*, *De la génération et de la corruption*), l'*Éthique à Eudème* et *La Protreptique*, marqués par le dogmatisme platonicien. La chronologie de la composition des œuvres d'Aristote reste incertaine.

A la mort de Platon (347-346), Aristote prend ses distances avec la pensée de celui-ci, s'éloigne d'Athènes et fonde une école, le lycée à Assos. C'est probablement pendant ces années qu'il commence à rédiger la *Méta physique* et l'*Éthique à Nicomaque* qui marquent un début de son évolution critique par rapport au platonisme.

En -323, à la mort d'Alexandre, Aristote est accusé d'athéisme et de trahison par les anti-macédoniens. Il quitte Athènes et se réfugie à Chalcis, dans une propriété héritée de sa mère où il meurt, quelques mois plus tard, en -322, à l'âge de 62 ans

³⁹ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, préface : Aristote le bâtisseur, Le monde de la Philosophie, Flammarion.

L'Amitié⁴⁰

1. *Introduction*

Et après cela, on peut poursuivre par une discussion sur l'amitié. Car c'est une vertu particulière ou du moins elle va de pair avec la vertu.

1.1. *Importance du sujet.*

1.1.1. *Nécessité de l'amitié dans toutes les conditions.*

Mais en plus, c'est la chose la plus nécessaire à l'existence. Sans amis en effet nul ne choisirait de vivre, aurait-il tous les biens qui restent ; car c'est lorsqu'ils sont riches et en possession des formes du pouvoir et de la puissance que les gens éprouvent surtout le besoin d'amis. A quoi sert, en effet, une condition aussi privilégiée une fois soustraite la capacité de faire du bien, laquelle s'exerce surtout envers les amis et d'attirer alors les plus vifs éloges ? Ou bien comment maintenir ces priviléges et les préserver sans amis, puisque plus ils sont importants, plus ils sont fragiles ?

Dans la pauvreté aussi et les autres revers de fortune, le seul refuge, croit-on, ce sont les amis.

1.1.2. *Son utilité à tous les âges.*

Par ailleurs, ils permettent aux jeunes d'éviter la faute ; ils permettent aux vieux de compter sur un service et d'avoir ce qui leur manque pour agir, en raison d'une faiblesse de ressources ; et ils permettent à ceux qui sont à la fleur de l'âge d'exécuter leurs belles actions. « A deux, allant de pair », on est en effet plus capable de penser et d'agir.

⁴⁰Aristote, *Éthique à Nicomaque*, neuvième partie . *L'amitié*, Le monde de la philosophie, Flammarion. Traduction par Richard BORDEUS.

1.1.3. *Son caractère naturel*

Et l'amitié s'instaure de façon apparemment naturelle chez les parents envers leur progéniture et chez les enfants envers ceux qui les ont engendrés, non seulement parmi les hommes, mais encore parmi les oiseaux et la grosse majorité des animaux. Elle existe même entre représentants d'une même race, où elle est réciproque, et surtout entre les hommes ; d'où l'éloge que nous faisons de ceux qui aiment leurs congénères. Du reste, on peut encore voir, au gré des voyages, comme tout homme a de l'affinité pour son semblable et lui est cher.

1.1.4. *Son importance politique*

D'autre part, selon toute apparence, même les Cités doivent leur cohésion à l'amitié et les législateurs s'en préoccupent, semble-t-il, plus sérieusement que de la justice. La concorde est en effet quelque chose qui ressemble à l'amitié, selon toute apparence ; or c'est à elle qu'ils visent par-dessus tout et l'insurrection, qui est son ennemie, est ce qu'ils cherchent le plus à bannir. De plus, entre amis, pas besoin de justice ; mais des gens justes éprouvent encore un besoin d'amitié et la justice à son plus haut degré de perfection passe pour être inspirée par l'amitié.

1.1.5. *Sa beauté*

Toutefois, ce n'est pas seulement une chose nécessaire. Au contraire, c'est aussi une belle chose. Nous faisons en effet l'éloge de ceux qui aiment s'entourer d'amis. En même temps, avoir beaucoup d'amis passe pour être une belle chose entre toutes, et, de plus, les mêmes personnes, croit-on, qui sont hommes de bien sont aussi celles qui méritent le titre d'amis.

1.2. Controverses et méthode

1.2.1. Question générale

Cependant les controverses à son sujet ne sont pas peu nombreuses.

Certains posent en effet qu'elle est une sorte de ressemblance et que ce sont les personnes semblables qui sont amis. D'où les dictons : « Qui se ressemble s'assemble ». « Le choucas⁴¹ fréquente le choucas », et ceux du même genre. D'autres, au contraire, prétendent que les personnes semblables sont toutes « des potiers » qui s'affrontent les uns les autres.

Et ces données elles-mêmes font l'objet de recherches à un niveau plus élevé, c'est-à-dire, celui plutôt du naturaliste. Euripide soutient que « l'amour de la pluie travaille la terre desséchée », et d'autre part, que « l'amour qui travaille le noble ciel gonflé de pluie le porte à tomber sur la terre ». Héraclite aussi déclare que « c'est l'opposé qui est intéressant », que « ce sont les notes différentes qui donnent la plus belle harmonie » et que « toute génération traduit la querelle des sexes ». Mais au contraire de ceux-ci, il y a notamment Empédocle, pour qui, en effet, le semblable tend au semblable.

1.2.2. Questions humaines

Cela dit, celles des interrogations qui portent sur la nature sont à laisser de côté, car elles ne sont pas appropriées au présent examen. Mais toutes celles qui touchent à l'homme, c'est-à-dire se rapportent aux traits du caractère et aux affections, celles-là, nous avons à les soumettre à l'examen.

Par exemple, est-ce que tout le monde inspire de l'amitié ou bien est-il impossible, lorsqu'on est méchant, d'être l'ami de quelqu'un ? Et est-ce que l'amitié a une seule forme ou

⁴¹ Le choucas est un oiseau qui ressemble au corbeau et dont le nom s'appliquait péjorativement aux individus jugés néfastes.

plusieurs ? – Ceux qui croient en effet qu'il n'y en a qu'une du fait qu'elle admet le plus ou le moins, ne se fient pas à un indice suffisant, car il peut y avoir du plus ou moins même dans les choses qui diffèrent formellement ; d'ailleurs, on a parlé de cela auparavant.

2. *Les formes d'amitiés*

2.1. *Conditions communes à toute amitié*

2.1.1. *L'aimable sous ses différentes formes*

Mais on peut vite voir clair là-dessus une fois connu ce qui est aimable. Car, semble-t-il, on n'aime pas tout, mais ce qui est aimable, c'est-à-dire bon, plaisant ou utile. Or, l'on peut croire que l'utile, c'est le moyen de faire du bien ou de faire plaisir. De sorte que les choses aimables peuvent se ramener à ce qui est bon et à ce qui est plaisant, envisagés comme des fins.

2.1.1.1. *L'aimable et le bon*

Dans ces conditions, est-ce qu'on aime ce qui est bon ou ce qui est bon pour soi-même ? Car les deux choses divergent quelquefois. Et l'on peut d'ailleurs se poser la même question pour ce qui est plaisant. Mais chacun a le sentiment d'aimer ce qui est bon pour lui : il semble aussi que dans l'absolu, c'est le bien qui est aimable, mais chacun trouve aimable ce qui est bon pour lui. – Il aime pourtant, non ce qui réellement bon pour lui, mais ce qui lui apparaît tel ! Mais peu importe, car l'aimable sera dès lors apparent.

2.1.2. *La bienveillance réciproque*

Mais s'il y a bien trois choses qui suscitent l'amour, dans le cas de l'amour qui a pour objet les êtres inanimés, on ne parle pas d'amitié, parce que cet objet ne paye pas d'amour en retour, et qu'on ne lui souhaite pas du bien. Ridicules, en effet, seraient sans doute de bons vœux adressés au vin, sauf,

le cas échéant, à souhaiter sa conservation pour son avantage personnel. Mais à son ami, dit-on, on doit adresser de bons vœux dans le souci qu'on a de lui. Or ceux qui forment de bons vœux dans le souci de quelqu'un, on dit qu'ils sont bienveillants envers cette personne, mais pas qu'ils sont ses amis si même le souhait n'existe pas aussi de la part de la personne en question ; c'est que, pense-t-on, la bienveillance doit être réciproque pour faire une amitié.

2.1.3. La bienveillance réciproque doit être connue

Et ne faut-il pas ajouter que la bienveillance doit ne pas rester secrète ? Beaucoup ont en effet de la bienveillance des gens qu'ils n'ont jamais vus, mais supposent être honnêtes ou utiles ; et la même affection, le cas échéant, peut être éprouvée par l'une de ces personnes à l'égard de l'intéressé. Voilà donc, visiblement, des gens bienveillants l'un à l'égard de l'autre, mais comment pourrait-on parler d'amis, alors qu'ils ignorent leurs dispositions mutuelles ?

2.1.4. Conclusion

Donc, les amis doivent avoir de la bienveillance l'un pour l'autre et se souhaiter du bien sans s'ignorer, pour l'une quelconque des raisons qu'on a dites.

2.2. Les différences spécifiques

Or ces raisons diffèrent les unes des autres de façon formelle. Les manières d'aimer aussi, par conséquent, ainsi que les amitiés. Donc, les formes de l'amitié sont au nombre de trois, exactement comme celles de l'aimable. En chaque forme, en effet, il y a de l'amour en retour ; celui-ci n'est pas secret et ceux qui s'aiment mutuellement se souhaitent mutuellement du bien dans la perspective où se place leur amour.

2.2.1. Les amitiés accidentelles que fondent l'intérêt ou le plaisir

Ainsi donc, ceux que motive l'intérêt dans leur amour mutuel ne s'aiment pas en raison de leurs propres personnes, mais ne s'apprécient que dans les limites où, chacun à son profit, ils peuvent recevoir l'un de l'autre quelque bien. Et il en va encore de même de ceux que motive le plaisir. Ce n'est pas en effet parce qu'ils sont des personnes de qualité qu'ils affectionnent les personnes de joyeuse compagnie, mais du fait qu'elles leur sont agréables à eux-mêmes.

Donc, ceux qui s'aiment par intérêt sont inspirés dans leur préférence par ce qui est bon pour eux-mêmes et ceux qui s'aiment par plaisir sont inspirés par ce qui leur plaît à eux-mêmes. Et ce n'est pas en tant que telle que la personne aimée inspire cette préférence, mais en tant qu'utile ou agréable.

Donc, il s'agit d'amitiés accidentelles, puisque la personne aimée n'est pas aimée pour ce qu'elle est, mais en tant qu'elle procure soit un bien, soit du plaisir.

Donc, les amitiés de ce genre se dissolvent facilement, les personnes en cause ne restant pas toujours semblables. Si elles ne sont plus agréables ou utiles, elles cessent en effet d'être amies.

2.2.1.1. L'amitié par intérêt

Or l'intérêt n'est pas quelque chose de permanent ; il varie au contraire selon les moments. Quand donc a disparu le motif pour lequel on était amis, l'amitié se dissipe aussi, vu qu'elle était fonction de ces motifs-là.

C'est d'ailleurs surtout, chez les personnes âgées, semble-t-il, que ce genre d'amitié se développe, car ce n'est pas son agrément qu'on recherche à cet âge, mais son avantage ; elle se rencontre aussi parmi les gens d'âge mûr et parmi les jeunes, chez tous ceux qui sont en quête de profit.

D'autre part, il est exclu que les amis de cette sorte partagent aussi l'existence les uns des autres. Parfois, en effet,

ils ne se plaisent même pas ; donc ils n'éprouvent pas non plus, en sus, le besoin d'une fréquentation assidue, à moins d'y trouver un avantage, car le plaisir qu'ils trouvent l'un à l'autre est exactement à la mesure des espérances qu'ils ont de retirer un bien du partenaire ;

C'est d'ailleurs aussi du côté de ces amitiés-là qu'on place celle qui relève de l'hospitalité.

2.2.1.2. *L'amitié qu'inspire le plaisir*

En revanche, l'amitié entre jeunes semble être motivée par le plaisir, car leur vie suit le chemin de l'affection et ils poursuivent surtout ce qui leur plaît à eux-mêmes et sur le moment, Or avec les changements que cet âge entraîne, les agréments varient eux-aussi. C'est pourquoi ils sont prompts à devenir amis et à cesser de l'être, car l'amitié évolue en même temps que l'agrément et dans le plaisir de cet âge, le changement est rapide.

Par ailleurs, les jeunes sont aussi portés à la sensualité. C'est que l'amitié sensuelle, en grande partie, est portée par l'affection et motivée par le plaisir. C'est précisément pourquoi ils sont prompts à aimer et à rompre, changeant plusieurs fois de sentiment la même journée.

En revanche, ils souhaitent également passer du temps ensemble et partager leur existence, parce que c'est ainsi qu'ils obtiennent ce qu'ils attendent de leur amitié.

2.2.2. *L'amitié achevée est fondée sur la vertu des partenaires*

De son côté, l'amitié achevée est celle des personnes de bien, c'est-à-dire de celles qui se ressemblent sur le plan de la vertu. Ce sont elles en effet qui se souhaitent pareillement du bien les unes aux autres en tant que personnes de bien et qui sont telles en elles-mêmes. Or ceux qui souhaitent du bien à ceux qui leur sont chers dans le souci de ces derniers sont par excellence des amis, car ce sont les personnes

mêmes qui motivent ces dispositions réciproques et ils ne s'aiment que par accident.

Par conséquent, leur amitié persiste aussi longtemps qu'ils restent hommes de bien. Or la vertu est chose stable.

De plus, chacun des deux est bon à la fois tout simplement et pour son ami, car les hommes de bien sont à la fois bons tout simplement et avantageux l'un pour l'autre, car chacun trouve plaisir à ses propres actions et à celles qui leur ressemblent ; or celles des hommes de bien sont identiques ou se ressemblent.

2.2.2.1. *Sa stabilité et son excellence*

Du reste, si ce genre d'amitié est stable, c'est parfaitement rationnel, car elle réunit en elle tous les attributs qui doivent appartenir aux amis. Toute amitié, en effet, est motivée par ce qui est bon ou par le plaisir, soit tout simplement, soit aux yeux de celui qui aime, et elle traduit une certaine similitude. Or cette amitié possède tous les attributs qu'on vient de dire. Les partenaires en effet sont en eux-mêmes semblables et les autres attributs sont là : à la fois ce qui est bon tout simplement et ce qui est agréable tout simplement. Or voilà surtout ce qui suscite l'amour. Donc, l'amour et l'amitié existent surtout dans ces cas-là et sous la forme la plus excellente.

2.2.2.2. *Sa rareté et sa lenteur à advenir*

Mais rares sont vraisemblablement de telles amitiés, car de tels partenaires sont peu nombreux. Et de plus, il leur faut encore du temps et des habitudes contrastées en commun. Comme dit le proverbe en effet, « on ne peut arriver à se connaître mutuellement avant d'avoir consommé ensemble les quantités de sel requises ». On ne peut donc non plus s'accepter, ni être amis avant que chacun n'apparaisse à l'autre digne d'être aimé et n'ait gagné sa confiance. Quant à ceux qui sont prompts à se prodiguer les marques d'amitié l'un à l'autre, ils ont certes le souhait d'être des amis, mais

ce n'en sont pas, sauf à être encore digne d'être aimés et à le savoir. Un souhait d'amitié naît en effet rapidement, mais pas une amitié.

2.3. L'amitié achevée comparée aux amitiés accidentnelles

2.3.1. Ressemblance

Ainsi donc, voilà ce qu'est l'amitié achevée sous le rapport du temps et sous les autres rapports. De plus, elle vaut des avantages à tous égards identiques et semblables à chaque partenaire de la part de l'autre, ce qui doit précisément être le cas entre les amis. Mais l'amitié que motive l'agrément comporte une ressemblance avec elle, car les personnes de bien se plaisent l'une à l'autre. Et il en va encore de même de l'amitié que motive l'intérêt, car les personnes de bien sont utiles l'une à l'autre. Or dans ces cas aussi, les amitiés durent surtout lorsque les partenaires reçoivent l'un de l'autre quelque chose d'identique, par exemple du plaisir, et que non seulement cette chose est identique, mais que l'est aussi la source dont elle est tirée, comme c'est le cas pour les personnes de joyeuse compagnie.

2.3.2. Différence

Et ce n'est donc pas le cas pour un amant et la personne qu'il aime, car ceux-ci n'ont pas les mêmes motifs de jouissance. L'un, au contraire, tire son plaisir de la vue de la personne aimée, tandis que celle-ci le tire des soins prodigues par son amant. Or le bel âge venant à se faner, parfois l'amitié se fane aussi, parce que, pour l'un, il n'y a plus d'agrément à voir l'autre et que pour ce dernier, il n'y a plus ces soins prodigues.

Beaucoup néanmoins persistent dans leur liaison si leur commerce habituel finit par leur faire aimer leurs caractères, quand ils sont semblables.

Ceux, en revanche, qui n'obtiennent pas en retour du plaisir mais du profit dans les relations d'amour, sont à fois moins amis et moins constants.

Quant à ceux qui sont amis par intérêt, ils rompent en même temps que disparaît leur profit, car ils n'étaient pas amis l'un de l'autre, mais n'aimaient que ce qui leur était utile.

2.3.3. *Tout le monde inspire-t-il de l'amitié ?*

Ainsi donc, par plaisir ou par intérêt, il peut aussi bien se faire que de vilaines gens soient amis entre eux, que d'honnêtes gens soient aimés de vilains et que celui qui n'est ni l'un ni l'autre soit aimé indifféremment du vilain et de l'honnête.

Mais quand elle se fonde sur les personnes elles-mêmes, l'amitié n'est évidemment possible qu'entre les hommes de bien, car les gens mauvaises ne tirent pas de joie de leurs personnes à moins de quelque avantage qui en résulte.

2.3.4. *Traits propres de l'amitié véritable*

Et seule, par ailleurs, l'amitié entre personnes de bien est hors de portée de la diffamation. Pas facile en effet de croire quiconque méditant sur le compte d'une personne qui se trouve avoir été longtemps éprouvée par soi-même. Autrement dit, la confiance existe chez ces personnes-là et l'incapacité de jamais se montrer injustes et tous les autres traits qu'on tient pour dignes de l'amitié au sens véritable du terme, alors que dans les amitiés différentes, rien n'empêche pareilles défaillances de se produire.

2.3.5. *Conclusions :*

L'amitié au sens premier et ses semblants

Mais voilà ! Les hommes appellent amis même les associés que motive l'intérêt, exactement comme le font les Cités (il semble bien en effet que les alliances militaires con-

clues entre les Cités ont un but intéressé), et ils parlent ainsi de ceux qui, par plaisir préfèrent se retrouver entre eux, selon le langage que tiennent les enfants. Peut-être donc devons-nous dire, nous aussi, que de tels individus sont des amis, mais admettre alors qu'il y a plusieurs formes d'amitié et que l'amitié, au sens premier et principal, est celle qui unit les personnes de bien en tant que telles, alors que celles qui restent ne doivent ce nom qu'à une ressemblance. C'est en effet dans la mesure où l'on représente quelque chose de bon pour lui ou quelque chose qui ressemble au bien, que l'on est alors l'ami de quelqu'un, car l'agrément est un bien pour les amateurs de plaisirs.

Ces amitiés-là cependant ne se recoupent pratiquement jamais et ce ne sont pas les mêmes personnes qui deviennent amies par intérêt et par agrément, car les couples ne réunissent pratiquement jamais des êtres dont le rapport est accidentel.

Cela dit et telles étant les formes de l'amitié dans notre répartition, les vilains peuvent être amis ou par plaisir ou par intérêt, puisqu'ils se ressemblent de ce point de vue-là, alors que les hommes de bien s'aiment en raison de leurs propres personnes, puisqu'ils ne s'aiment que dans la mesure où ils sont bons. Ainsi donc ces derniers sont tout simplement amis, alors que les premiers le sont par accident et ne s'appellent ainsi que du fait qu'ils leur ressemblent.

3. Exigences de l'amitié véritable

3.1. L'amitié exige des actes amicaux et donc une existence partagée

Mais dans le cas où l'on parle des vertus, on dit que certains sont bons par référence à leur état et d'autres par référence à leur activité. Or il en va exactement de même dans le cas de l'amitié. Certains en effet, qui vivent ensemble, tirent leur joie l'un de l'autre et s'enrichissent de bienfaits mutuels tandis que d'autres, qui dorment ou que séparent leurs lieux

de séjour, n'ont pas ces activités amicales, mais sont dans l'état de les avoir. Les lieux séparés en effet n'abolissent pas l'amitié purement et simplement, mais font cesser l'activité où elle s'exprime et si l'absence se prolonge, elle semble faire oublier l'amitié aussi. De là viennent ces propos : « Bien des amitiés, faute qu'on s'adresse la parole, se sont alors rompues.

3.2. Une vie partagée exige des partenaires agréables

On ne voit pas d'autre part que ni les vieillards ni les gens acariâtres soient portés à l'amitié, parce que chez eux, les moments de plaisir sont courts. Or nul ne peut tenir à longueur de journée auprès de celui qui est chagrin ou n'est pas agréable, car la pente la plus manifeste de la nature est de fuir ce qui chagrine et de viser l'agréable.

Quant à ceux qui s'agréent mutuellement, mais sans partager leur vie, ils ont plutôt l'air de gens bienveillants que d'amis. Rien en effet ne caractérise des amis comme le fait de vivre ensemble. Car les gens dans le besoin aspirent à recevoir de l'aide, mais même les bienheureux tiennent à couler leurs jours ensemble ; la solitude est en effet ce qui leur sied le moins. Or passer de temps en temps l'un avec l'autre est impossible quand on n'est pas agréable et qu'on ne tire pas sa joie des mêmes choses comme, semble-t-il, cela se fait dans l'amitié entre compagnons.

3.3. Les partenaires bons sont en même temps agréables

Ainsi donc l'amitié principale est celle des hommes de bien, ainsi qu'on l'a dit plusieurs fois. Ce que l'on semble aimer, en effet, et trouver digne de choix, c'est ce qui est simplement bon et agréable ; et chacun aime ce qui est tel à ses yeux. Or l'homme bon paraît aimable à son semblable pour les deux raisons à la fois.

3.4. L'amitié implique un état si elle est réciproque

Cependant, si l'amour a l'air d'une affection et l'amitié d'un état, c'est que l'amour ne se porte pas moins sur les objets inanimés, tandis que la réciprocité dans l'amour implique une décision : or la décision procède d'un état. De plus, souhaiter du bien à ceux qu'on aime dans le souci de ces derniers ne traduit pas une affection, mais un état.

3.5. Retour égal de bienfaits et de plaisirs

De plus, en aimant son ami, on aime ce qui est bon pour soi-même, car l'homme bon qui devient cher à quelqu'un devient quelque chose de bon pour celui auquel il est cher ; chacun des deux partenaires aime donc ce qui bon pour lui-même et en même temps retourne dans une égale mesure souhait et agrément. On dit en effet : « amitié vaut égalité ». Dès lors, c'est surtout à l'amitié des hommes bons que la formule s'applique.

3.6. La principale caractéristique de l'amitié

D'autre part, chez les gens acariâtres et proches de la vieillesse l'amitié trouve d'autant moins de place qu'ils sont d'humeur plus difficile et prennent moins de joie eux fréquentations. C'est en effet surtout la joie d'être en compagnie qui, semble-t-il, trahit un tempérament amical et peut susciter l'amitié. C'est pourquoi les jeunes deviennent vite amis, mais pas les vieux, car on ne devient pas l'ami de quelqu'un quand on n'a pas de joie à le fréquenter. Et c'est pareil avec les personnes acariâtres. Mais ça n'empêche pas les personnes de ce genre d'avoir de la bienveillance les unes pour les autres. Elles se souhaitent en effet du bien et se rencontrent pour faire face à leurs besoins. Mais elles ne sont pas vraiment amis car il est hors de question qu'elles passent un jour ensemble et elles n'ont pas de joie à se fréquenter les unes les autres. Voilà donc semble-t-il, les principales caractéristiques de l'amitié.

3.7. L'amitié achevée exige un seul partenaire

Par ailleurs, être l'ami de beaucoup de monde ne se conçoit pas dans le cadre de l'amitié achevée, tout comme on ne peut non plus désirer de façon sensuelle beaucoup de personnes en même temps, car l'amour tient de l'excès ; or une telle surabondance ne peut naturellement s'adresser qu'à une seule personne. Du reste, beaucoup de monde peut-t-il plaire en même temps au même individu, de façon profonde ? Pas facile ! Et sans doute n'est-il pas possible non plus de trouver beaucoup d'hommes bons. Mais, pour être amis, ils doivent encore acquérir l'expérience les uns des autres et des habitudes en commun ; ce qui est très malaisé.

3.8. L'amitié qu'inspire le plaisir ressemble le plus à l'amitié achevée

En revanche, si le motif est l'intérêt ou l'agrément, il est possible de plaire à beaucoup de monde, car nombreux sont ceux qui ont les mêmes dispositions, et en peu de temps, on peut compter sur leurs services.

Mais dans ce cas, la relation qui a le plus l'allure de l'amitié est celle que motive l'agrément, à condition que les deux parties dispensent les mêmes plaisirs et tirent leur joie l'une de l'autre ou des mêmes choses, comme c'est le cas des amitiés entre les jeunes. C'est plutôt dans celle-ci qu'on trouve la générosité de l'homme libre, alors que celle qui motive l'intérêt est une amitié de marchands.

D'ailleurs, prenons encore les bienheureux. Ils n'ont nul besoin d'amis utiles, mais d'amis agréables. Ils souhaitent en effet partager leur vie avec certaines personnes, mais s'ils tolèrent un peu de temps ce qui chagrine, il n'en est pas un seul en revanche qui puisse le supporter continuellement ; il ne supporterait même pas le bien lui-même s'il lui causait du chagrin ! C'est pourquoi les amis qu'ils recherchent sont des personnes agréables, quoiqu'elles doivent sans doute être aussi de bonnes personnes en plus d'être agréables, et de

surcroît, bonnes pour eux-mêmes, car c'est à ces conditions qu'on leur reconnaîtra toutes les qualités que les amis doivent avoir.

3.9. Distinction évidente de l'amitié par plaisir et de l'amitié par intérêt

De leur côté, les hommes en position éminente font visiblement une distinction entre leurs amis. Certains ont, en effet, pour eux, un rôle d'utilité et d'autres, un rôle d'agrément, mais ce ne sont pas véritablement les mêmes personnes qui assument les deux rôles, car ils ne cherchent ni des gens agréables qui soient doublés de vertu, ni des gens utiles qui soient en mesure de servir leurs belles entreprises, mais bien d'un côté, la compagnie de personnes amusantes quand ils visent à l'agrément, et de l'autre, celle des hommes habiles quand il s'agit d'exécuter les ordres. Or ces qualités ne se rencontrent guère chez le même individu.

Bien sûr, un homme agréable et utile à la fois, ça existe, on l'a dit, en la personne du vertueux ; mais, si l'on est en position de supériorité, on n'a pas ce genre d'homme pour ami, à moins de le dépasser aussi par la vertu ; sinon, ce dernier ne peut rétablir proportionnellement l'égalité, étant *inférieur*. *Or il n'est guère habituel chez les puissants d'avoir ce genre d'élévation vertueuse.*

3.10. Conclusion

D'autre part, on peut conclure que les amitiés dont on a parlé impliquent une égalité. Les mêmes profits se tirent en effet des deux parties et elles se souhaitent la même chose l'une à l'autre. A défaut, elles échangent une chose contre une autre, par exemple plaisir contre profit, mais le fait est que les amitiés, dans ce cas-là, sont moindres et durent moins longtemps, on l'a dit.

On peut croire cependant d'après la ressemblance ou la dissemblance qu'elles présentent avec un même troisième que deux d'entre elles sont et ne sont pas de l'amitié.

D'après leur ressemblance avec l'amitié vertueuse en effet, elles paraissent bien des formes d'amitié, puisque l'une implique l'agrément et l'autre l'utilité et que ces avantages appartiennent aussi à l'amitié vertueuse. Mais vu que cette dernière est hors de portée de la diffamation et forme quelque chose de stable, alors qu'elles sont promptes à tomber dans l'oubli - sans compter beaucoup d'autres différences - elles ne paraissent pas des amitiés, car elles ne ressemblent pas à celle qu'on prend pour référence.

4. Égalité et inégalité dans l'amitié

4.1. L'amitié entre inégaux et ses différences

Mais il est une seconde forme d'amitié : celle qui suppose la supériorité d'un partenaire. Ainsi l'amitié d'un père à l'égard de son fils et généralement celle d'une personne plus âgée à l'égard d'une plus jeune ou encore celle d'un homme à l'égard de sa femme et celle d'un gouvernant à l'égard d'un gouverné.

Ces amitiés, au demeurant, diffèrent aussi les unes des autres. Ce n'est pas la même en effet que l'on trouve chez des parents à l'égard de leurs enfants et chez les gouvernants à l'égard de gouvernés. Mieux : ce n'est pas non plus la même chez un père à l'égard de son fils et chez un fils à l'égard de son père, ni chez un homme à l'égard de sa femme et chez une femme à l'égard de son mari. Car chacune de ces personnes possède une vertu différente, à l'instar de leur fonction et aussi des motifs différents d'aimer. Différentes sont donc également leurs formes d'amour et d'amitié.

4.2. Implication de ces différences : avantages et sentiments proportionnés

Donc ce n'est pas la même chose qu'un partenaire retire de l'autre, ni qu'il doit rechercher. Néanmoins, quand des enfants accordent à leurs parents ce qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours et que des parents donnent à leur fils ce

qu'ils doivent à leurs enfants, l'amitié entre eux dans ces conditions sera durable et honnête.

Mais dans toutes les amitiés qui supposent une supériorité, il faut encore que l'amour soit proportionnel. Ainsi, le meilleur des partenaires doit recevoir plus d'amour qu'il n'en donne ; de même, le partenaire le plus utile et qui-conque est supérieur dans chacun des autres cas. Quand en effet l'amour correspond aux mérites, à ce moment-là s'établit en quelque sorte l'égalité, ce qui constitue bel et bien la marque de l'amitié, semble-t-il.

4.3. L'égalité de proportion en amitié : elle est secondaire

Mais l'exigence de l'égalité ne se présente visiblement pas de la même façon dans les affaires de justice et dans l'amitié. Dans les affaires de justice en effet l'égalité qui paraît fondamentale est celle qui correspond aux mérites, alors que l'égal en quantité paraît secondaire, tandis que dans l'amitié, l'égal en quantité paraît primordial et ce qui correspond aux mérites secondaires.

C'est d'ailleurs évident dans les cas où se creuse considérablement l'écart entre personnes sous le rapport de la vertu, du vice, des ressources ou de quoi que ce soit d'autre. Car ces personnes ne sont plus des amis. Que dis-je ? Elles n'estiment même pas devoir l'être. Le cas le plus manifeste au demeurant est celui des dieux, vu que leur supériorité est énorme sur tous les plans des biens, mais on le voit aussi dans le cas des rois, car on ne pense même pas à gagner leur amitié si l'on est d'humble condition, pas plus qu'on ne prétend à celle des hommes les meilleurs ou les plus sages si l'on n'a aucun mérite.

4.3.1. A propos des limites de l'amitié : une aporie

Ainsi donc, il n'y a pas moyen, dans ce genre d'affaires, de déterminer rigoureusement jusqu'où l'amitié est possible, car on peut supprimer bien des conditions et elle subsiste encore.

Mais si l'écart est devenu trop grand, comme avec le dieu, ce n'est plus possible. D'où précisément la question : est-ce qu'entre amis, les uns peuvent vraiment souhaiter aux autres les plus grands biens qui soient, comme celui d'être des dieux. Car les uns ne seront plus alors des amis pour les autres, ni par conséquent des biens ; or les amis sont des biens !

Si donc l'on a bien eu raison de dire qu'un ami souhaite du bien à l'être qui lui est cher avec le souci de cet être-là, il s'agira que cet être-là demeure tel qu'il peut bien être. C'est donc sous réserve qu'il reste un homme qu'on lui souhaite les plus grands biens. Et peut-être pas tous, car c'est à soi principalement que chacun souhaite du bien.

4.4. Aimer compte plus qu'être aimé

4.4.1. La conduite du garnd nombre porte à confusion

Mais le grand nombre, par goût des honneurs, semble recevoir des marques d'amitié plutôt que d'en donner. C'est pourquoi le grand nombre aime les flatteurs. Le flatteur est en effet un ami en position d'infériorité ou bien il feint de l'être et d'aimer plus qu'il n'est aimé. Or être aimé se rapproche, semble-t-il, d'être honoré. C'est donc à ceci que vise le grand nombre.

Il n'a pas l'air toutefois de chercher l'honneur pour lui-même, mais par accident. Si le grand nombre, en effet, se réjouit d'être honoré par les gens qui occupent les positions éminentes, c'est qu'il est travaillé par l'espérance, croyant pouvoir obtenir d'eux quelque chose dont il aurait besoin. C'est donc comme d'un signe avant-coureur du bienfait qu'il se réjouit de l'honneur.

Quant à ceux qui aspirent à être honorés par les gens honnêtes et bien au courant de leur situation, ils visent à confirmer l'opinion intime qu'ils ont d'eux-même. Ils se réjouissent donc de constater qu'ils sont hommes de bien sur la foi du jugement de ceux qui le déclarent.

Par ailleurs, le fait d'être aimé est, en soi, source de joie. C'est pourquoi l'on peut penser que cela vaut mieux que d'être honoré et que l'amitié est, en elle-même, digne d'être recherchée. Mais elle semble consister dans le fait d'aimer plutôt que dans le fait d'être aimé.

4.4.2. *Indice en faveur de la thèse*

Et l'indice, c'est la joie que les mères ont d'aimer. Quelques unes en effet donnent leurs propres enfants en nourrice et les aiment en les sachant en bonnes mains, mais sans chercher à être aimées en retour si les deux ne sont pas possibles. Au contraire, il leur suffit, selon toute apparence, de les voir prospérer ; et personnellement, elles leur donnent leur amour même si eux ne leur rendent aucune des marques qui conviennent à une mère, en raison de leur ignorance.

4.4.3. *Conséquence : l'amour donné est gage de l'amitié solide*

Or si l'amitié réside plutôt dans le fait d'aimer et qu'on loue ceux qui aiment leurs amis de préférence à ceux qui ont des amis, c'est le fait d'aimer qui, selon toute apparence, constitue la vertu de ceux qui sont amis, si bien que les personnes dont l'amour se donne au mérite sont les personnes qui font les amis solides et chez qui l'amitié est durable.

C'est d'ailleurs surtout dans ces conditions que les personnes inégales précisément peuvent être amies, parce qu'elles peuvent être mises sur pied d'égalité. Or c'est l'égalité et la ressemblance qui font l'amitié.

4.5. *Impuissance relative des ressemblances entre partenaires à cet égard*

Et c'est surtout la ressemblance des personnes vertueuses qui la produit. Car, étant stables en elles-mêmes, elles le sont aussi dans leurs rapports mutuels et n'inclinent ni à demander de vilaines choses, ni à rendre de mauvais

services. Au contraire, elles sont pour ainsi dire un constant obstacle à cette inclination, car la caractéristique des hommes de bien c'est qu'ils se gardent et de fauter eux-mêmes et d'être pour leurs amis un incitatif à la faute.

Les méchants en revanche ne présentent pas ce rempart solide, vu qu'ils ne restent même pas toujours semblables à eux-mêmes. Et s'ils deviennent amis, c'est pour une brève période, le temps pour l'un de jouir de la méchanceté de l'autre et réciprocement.

Quant aux gens utiles et agréables, ils restent davantage fidèles, aussi longtemps, en fait, qu'ils peuvent se procurer plaisirs et profits mutuellement.

4.6. Importance relative de la dissemblance

D'autre part, ce qui naît entre personnes contraires, c'est surtout, semble-t-il l'amitié fondée sur l'intérêt : celle, par exemple, qui rapproche le pauvre du riche, ou l'individu qui n'a pas appris du savant qui est un connaisseur. Car, si quelqu'un, le cas échéant, a besoin de quelque chose, il y prétend en échange d'autre chose dont il peut faire présent.

On peut d'ailleurs encore inclure ici l'exemple de l'amant et de la personne dont il est épris, c'est-à-dire celui d'une belle personne et d'une laide. C'est pourquoi, manifestement, les amants sont ridicules quelquefois, lorsqu'ils pensent devoir être aimés de la même façon qu'ils aiment. S'ils inspirent pareillement l'amour, peut-être alors leur revendication est-elle fondée ; mais s'il n'en est rien, elle est ridicule.

Il se peut néanmoins qu'entre contraires, l'un ne tende pas vers l'autre en lui-même, mais s'en rapproche par accident, et que sa tendance soit d'aller vers le moyen terme, puisque c'est delui-ci qui est bon. Par exemple, pour le sec, ce n'est pas de devenir humide qui est bon, mais de se rapprocher du milieu entre les deux ; et pour le chaud et les autres qualités, c'est pareil. Mais il faut laisser ces considérations de côté, car elles sont trop étrangères à notre propos.

5. L'amitié au sein des communautés

5.1. Toute association implique une forme d'amitié

Mais il semble bien, comme on l'a dit au début, que les mêmes matières et les mêmes personnes qui impliquent l'amitié, impliquent aussi ce qui est juste. Toute association semble en effet impliquer quelque chose de juste, mais aussi de l'amitié. En tout cas, l'on traite expressément comme amis ses compagnons d'équipage ou ses compagnons d'armes, et il en va encore ainsi de ceux qui nous sont unis dans les autres formes d'associations.

5.2. Le degré d'amitié est fonction de l'association

D'ailleurs, plus complète est l'association, plus profonde est l'amitié, car ce qui est juste a d'autant moins de limites. Et le proverbe « Entre amis, les biens sont communs » exprime correctement les choses, puisque l'amitié implique communauté.

Cependant, si entre frères ou compagnons, tout est commun, pour les autres personnes ce sont des choses déterminées, beaucoup dans certains cas, peu dans d'autres, car les amitiés sont plus ou moins profondes selon les cas.

5.3 Degré d'amitié, de justice et d'injustice comparés

Mais il y a aussi des différences à faire pour tout ce qui est juste, car la justice n'attend pas la même chose des parents envers leurs enfants que des frères dans leurs rapports entre eux, ni de compagnons ni de concitoyens. Et c'est exactement pareil pour les autres formes d'amitié.

Différentes sont donc aussi, selon les cas, les injustices commises envers chacune de ces catégories d'individus. Elles sont, autrement dit, de gravité croissante à mesure que le préjudice atteint davantage des personnes chères. Ainsi, dépouiller de son argent un compagnon est plus terrible que dépouiller un concitoyen ; ne pas secourir un frère, plus

grave que s'il s'agit d'un étranger et frapper son père plus criminel que frapper n'importe qui d'autre.

Il est d'ailleurs naturel qu'augmentent concomitamment l'importance de l'amitié et les exigences de la justice dès lors que les deux vertus impliquent les mêmes personnes et que leurs matières ont égale extension.

5.4. *La communauté politique inclut toutes les autres*

D'autre part, toutes les associations se présentent comme des parcelles de l'association entre concitoyens. Si les gens font route ensemble en effet, c'est qu'ils y ont intérêt et peuvent se procurer quelque chose d'utile à l'existence. Or la communauté politique a, semble-t-il, elle aussi, pour motif l'intérêt, tant au départ lorsqu'elle se constitue, que plus tard lorsqu'elle se perpétue. C'est lui en effet que les législateurs ont en point de mire et ce qu'ils prétendent juste, c'est l'intérêt commun.

Ainsi donc, les autres associations, chacune pour sa part, ont en vue l'intérêt. Par exemple, les compagnies maritimes cherchent à tirer parti de la navigation, pour produire des richesses ou quelque chose de ce genre ; les compagnies militaires, de leur côté, cherchent à tirer parti de la guerre, pour obtenir ce qu'ils visent : les richesses, la victoire ou la possession d'une cité ; et il en va encore de même des membres d'une tribu et d'un dème. [...] Mais toutes ces associations ont bien l'air d'être subordonnées à la communauté politique. Car ce n'est pas l'intérêt du moment que vise la communauté politique ; au contraire, elle prend en considération toute l'existence.

Par ailleurs, quelques-unes des associations semblent être motivées par le plaisir ; on pense aux confréries religieuses et aux sociétés de cotisants ; elles ont en effet pour but l'organisation de sacrifices et la tenue de rencontres. Leurs membres organisent des sacrifices et des rassemblements à l'occasion de ceux-ci ; ils rendent hommage aux dieux tout en se ménageant à eux-mêmes des moments

de détente agréable. Les sacrifices anciens en effet, avec leurs rassemblements, prennent place visiblement après les récoltes de fruits, comme offrandes de prémices, parce que c'est surtout à ces occasions-là qu'on avait du loisir.

Donc manifestement, toutes ces associations forment des parcelles de l'association entre concitoyens et les différentes sortes d'amitiés qu'elles supposent correspondent par conséquent à ces différences.

5.5 Les formes de régimes politiques

Le régime politique, pour sa part, comporte trois formes et aussi un nombre égal de déviations, sortes de corruptions de ces formes.

De leur côté, les formes de régimes politiques sont d'abord la royauté et l'aristocratie ; quant à la troisième, basée sur les évaluations foncières, il serait visiblement approprié de dire que c'est une « timocratie », mais l'habitude de loin la plus répandue est de l'appeler « république ». Et parmi ces régimes, le meilleur est la royauté, tandis que le pire est la timocratie.

D'autre part, la déviation de la royauté, c'est la tyrannie. Les deux régimes sont en effet des monarchies, mais ils présentent une différence énorme, puisque le tyran n'a en vue que son intérêt personnel, alors que le roi ne considère que celui des sujets qu'il gouverne. N'est pas un roi, en effet, celui qui ne se suffit pas à lui-même et n'est pas supérieur sur tous les plans du bien ; or, un homme de cette qualité n'a besoin de rien de plus ; donc, les intérêts qu'il a en vue ne sont pas les siens à lui, mais ceux des sujets qu'il gouverne. Sans cette qualité en effet, on ne peut être qu'un roi tiré au sort !

La tyrannie, au demeurant, prend le contre-pied de ce régime, puisqu'elle poursuit le bien personnel du tyran, et il est assez clair dans son cas qu'elle est le pire régime. Or si elle est la plus mauvaise chose, elle est le contraire de la meilleure.

Une royauté cependant peut se changer en tyrannie. La perversion de la monarchie en effet, c'est la tyrannie, et le méchant roi devient un tyran.

De son côté, l'aristocratie se change en oligarchie, à cause du vice des gouvernants, dès lors que ceux-ci distribuent les faveurs de la Cité en dépit du mérite, c'est-à-dire se réservent à eux-mêmes tous les biens ou la grande part et attribuent toujours les pouvoirs aux mêmes personnes avec le souci presque exclusif de s'enrichir. C'est alors un petit nombre qui dirige et des méchants, au lieu des plus honnêtes.

La timocratie, quant à elle, se mue en démocratie, car ces régimes confinent. Être au gouvernement de la majorité est en effet aussi le vœu de la timocratie et tous y sont égaux lorsqu'ils justifient de l'impôt foncier. Pour sa part, la démocratie est la déviation la moins mauvaise, car elle s'écarte peu de la forme que présente la république.

Voilà donc les principaux changements qui affectent ces régimes politiques, car ce sont les moindres et les plus faciles.

5.6. Les six formes similaires de communautés familiales

Mais on peut encore saisir des choses qui ressemblent à ces régimes et leur servent en quelque sorte de modèles à l'intérieur des relations familiales.

(1) Ainsi, la relation d'un père avec ses fils présente la figure d'une royauté. Ses enfants sont en effet pour un père l'objet de ses préoccupations. Et de là vient précisément qu'Homère donne à Zeus le nom de père, parce que le vœu de la royauté, c'est d'être un gouvernement paternel.

(2) Chez les Perses en revanche, l'autorité du père est tyrannique, car il use de ses fils comme d'esclaves. Tyrannique est aussi par ailleurs l'association d'un maître avec ses esclaves, puisque c'est l'intérêt du maître qu'elle exécute. – Ainsi donc, visiblement, cette dernière est correcte, tandis

que celle des Perses, fautive parce que, sur des sujets différents, les formes d'autorité sont différentes.

(3) De son côté, l'association d'un mari et de sa femme paraît évidemment aristocratique, parce que c'est sur le mérite que repose l'autorité du mari et elle s'exerce dans les matières où il est besoin de l'homme, tandis que tout ce qui convient à une femme est laissé de son ressort à elle.

(4) En revanche, s'il décide en souverain de tout, le mari transforme la communauté en oligarchie, parce que c'est contrairement au mérite qu'il fait cela et non en vertu d'une supériorité. Parfois d'ailleurs, ce sont les femmes qui gouvernent, lorsqu'elles sont héritières d'une fortune à transmettre. Leur autorité ne traduit pas alors une vertu, mais repose sur la richesse et la puissance, exactement comme dans les oligarchies.

(5) D'autre part, c'est à un régime timocratique que ressemble la communauté des frères, parce qu'ils sont égaux. La réserve, c'est que l'âge, dans une certaine mesure, les rend différents. C'est précisément pourquoi s'ils ont une grande différence d'âge, l'amitié entre eux n'est plus fraternelle.

(6) Quant à la démocratie, elle se voit surtout dans les maisons sans maître, car tout le monde s'y trouve sur un pied d'égalité, ainsi que dans celle, où le chef est faible et où chacun a toute licence.

5.7. *Les formes d'amitiés et de justice correspondantes*

Or, sous chacun des régimes politiques se fait jour une forme particulière d'amitié, à la mesure de la justice qu'il manifeste.

5.7.1. *Les formes correspondant aux régimes corrects*

(1) Celle du roi à l'égard des sujets de la royauté se traduit par une bienfaisance qui dépasse celle de ses sujets. Le roi est en effet le bienfaiteur de ses sujets, puisque, dans sa bonté, sa préoccupation à leur égard est d'assurer leur

prospérité, exactement comme un pasteur à l'égard de ses ouailles. De là vient précisément que, chez Homère, Agamemnon a été appelé « berger des troupes ».

Or ce genre de préoccupation se trouve dans l'amitié paternelle. Celle-ci se distingue toutefois par la grandeur de ses bienfaits. Un père est en effet responsable de l'existence de ses enfants - ce qui passe pour le plus grand bienfait - ainsi que de leur nourriture et de leur éducation. Les générations précédentes se voient d'ailleurs aussi attribuer ces mérites.

De plus, c'est la nature qui donne autorité au père sur ses fils, aux générations précédentes sur celles qui suivent et au roi sur les sujets de la royauté.

Or si ces amitiés-là impliquent une supériorité, on comprend bien l'hommage rendu aux parents. Et dès lors, ce qui est juste dans ces relations entre inégaux, ce n'est pas de se traiter sur le même pied, mais d'après les mérites. C'est ainsi en effet que l'amitié se donne également.

(2) Par ailleurs, l'amitié d'un mari à l'égard de sa femme est la même que dans une aristocratie. Elle tient compte en effet de la vertu des partenaires ; c'est-à-dire qu'elle réserve à celui qui l'emporte à cet égard un bien plus considérable, et attribue ce qui lui convient à chacun. Ainsi d'ailleurs l'exige aussi la justice.

(3) Quant à l'amitié entre frères, elle fait penser à celle qui existe entre compagnons, car elle réunit des gens égaux et du même âge, c'est-à-dire des personnes qui ont les mêmes affections et le même caractère dans la plupart des cas. Mais à cette amitié ressemble aussi celle qui se développe sous un régime timocratique, car les citoyens s'y veulent égaux et honnêtes. Le pouvoir y est dès lors partagé et ce, d'après un principe d'égalité. C'est donc ainsi que se partage également l'amitié.

5.7.2. Les formes correspondant aux régimes déviés

Dans le cas de déviations en revanche, ce qui est juste se réduit à peu de choses et il en va exactement de l'amitié.

On en trouve encore moins que partout ailleurs dans le pire régime. Sous une tyrannie en effet, il n'y a pas ou peu d'amitié, car les personnes qui n'ont rien en commun – c'est ici le cas du gouvernant et du gouverné – n'ont pas non plus entre elles d'amitié. Elles n'ont pas non plus en effet de rapports de justice.

C'est comme dans les rapports d'un artisan avec son outil, ceux de l'âme avec le corps et ceux du maître avec l'esclave. On prend soin en effet de tout cela dès lors qu'on s'en sert, mais il ne peut y avoir d'amitié envers les objets inanimés, ni de rapport de justice, et il n'y en a pas non plus envers un cheval ou un bœuf, ni envers un esclave en tant qu'esclave, parce qu'il n'a rien de commun avec son utilisateur. L'esclave est en effet un outil animé et l'outil, un esclave sans âme.

Ainsi donc, en tant qu'esclave, il n'est pas en mesure de susciter l'amitié, mais seulement en tant qu'homme. Il semble en effet que chaque homme puisse avoir un rapport de justice avec quiconque a la capacité de s'engager comme lui sous la même loi et la même convention. Une amitié aussi est dès lors possible avec lui, dans la mesure où il est un homme.

Donc, c'est à peu de chose que se réduisent, sous les tyrannies, l'amitié des parties et l'expression de la justice. Et c'est dans les démocraties, qu'elles ont la place la plus grande, parce qu'il y a là beaucoup d'intérêts communs à des personnes qui sont égales.

5.8. L'amitié entre les membres d'une famille et entre compagnons

Ainsi donc, toute amitié implique communauté, comme on l'a dit. On peut néanmoins définir à part celle qui

unit les membres d'une famille et celle qui unit des compagnons. Celles qui, par ailleurs, lient des concitoyens, les membres d'une tribu, d'un même équipage et toutes celles du même genre ont, elles, plutôt l'air de tenir à l'association, car elles correspondent en quelque sorte à un accord, c'est très visible. - Dans le groupe, on peut d'ailleurs encore ranger l'amitié entre des hôtes.

5.8.1. *L'amitié paternelle est à la base des autres dans la famille*

Pour sa part, l'amitié entre les membres d'une famille se présente encore, manifestement, sous plusieurs formes, mais chacune se rattache, tout aussi manifestement, à l'amitié paternelle.

Les parents chérissent en effet leurs enfants parce qu'ils sont, dans leur esprit, quelque chose d'eux-mêmes, et les enfants leurs parents parce qu'ils sont à l'origine de leur propre existence. Toutefois, les parents connaissent mieux leur progéniture que celle-ci ne connaît ses origines. Et le sentiment d'infime affinité qui unit l'être d'origine à celui qu'il a engendré est plus fort que le sentiment qui unit celui-ci à son auteur. Car ce qui sort d'un être appartient proprement à l'être d'origine (par exemple, une dent, un cheveu, la moindre de ces choses est, pour son possesseur, quelque chose qui lui appartient), tandis que pour cette chose, l'être d'origine n'est pas du tout quelque chose qui lui est attaché ou, en tout cas, il l'est moins. D'autre part, la différence tient aussi à la longueur du temps passé à aimer, car les parents choisissent leurs enfants aussitôt nés, alors que ceux-ci cherissent leurs parents plus tard, le temps d'avoir conscience ou de pouvoir se rendre compte. Ces considérations font d'ailleurs voir aussi pourquoi ce sont les mères qui aiment le plus.

Ainsi donc, les parents aiment leurs enfants comme eux-mêmes parce que, issus d'eux-mêmes, ils sont comme d'autres soi-même, à l'état séparé. Tandis que les enfants

aiment leurs parents dans le sentiment qu'ils viennent naturellement d'eux.

5.8.2. *L'amitié fraternelle et celle des autres parents*

Les frères, pour leur part, s'aiment mutuellement parce qu'ils sont naturellement issus des mêmes personnes. En effet, l'identité de leurs relations à ces personnes fait qu'ils sont interchangeables. De là vient qu'on dit : « c'est le même sang, la même souche » et les choses semblables. Ils sont donc en quelque sorte les mêmes êtres bien qu'incarnés dans des individus distincts. Ce qui a cependant grande importance pour leur amitié, c'est le fait d'être élevés ensemble et d'avoir à peu près le même âge. « Chacun aime en effet quelqu'un de son âge », et c'est l'habitude d'être ensemble qui fait les compagnons. C'est précisément pourquoi l'amitié fraternelle ressemble à celle qui unit des compagnons.

Quant aux cousins et aux autres membres de la famille, ils ont, par les frères, un lien de parenté qui les unit entre eux, parce qu'en fait, ils tirent leur origine des mêmes personnes. D'ailleurs, ils sont les uns plutôt intimes, les autres plutôt étrangers selon la proximité ou l'éloignement du premier ancêtre commun en ligne directe.

5.8.3. *La piété filiale*

D'autre part, l'amitié vouée aux parents par les enfants comme par les hommes aux dieux est de celles qui s'adressent à un être bon et supérieur, car ceux qu'on aime ainsi sont les auteurs des plus grands bienfaits. Ils sont en effet responsables de l'existence, de la nourriture et de l'éducation dès la naissance. Toutefois, ce genre d'amitié a aussi son côté agréable et son côté utile, plus que celle qu'on voue aux gens extérieurs à la famille, dans la mesure où l'on partage plus étroitement son existence avec les parents.

5.8.4. Amitié fraternelle

Mais ce qu'on trouve en plus dans l'amitié fraternelle, ce sont précisément les faits que présente l'amitié entre compagnons, et plus encore entre personnes honnêtes, mais généralement entre personnes semblables. D'autant que les frères sont liés plus intimement que personne et se vouent dès la naissance une affection mutuelle ; d'autant aussi qu'il n'y a pas de gens aux mœurs plus semblables que ceux qui sont issus des mêmes personnes et ont été élevés et éduqués de façon pareille. Ajoutons que l'épreuve du temps à laquelle ils soumettent leur amitié est on ne peut plus considérable et tout à fait sûre.

Les marques de l'amitié se retrouvent cependant aussi dans le reste de la parenté, mais proportionnellement au degré de parenté.

5.8.5. L'amitié conjugale

Par ailleurs, entre le mari et la femme, l'amitié constitue aussi, semble-t-il, une donnée naturelle. Car, l'être humain, par nature, est un être fait pour le couple, plutôt que pour la communauté politique. On peut le dire dans la mesure où la famille vient avant la Cité, et constitue une chose plus nécessaire, dans la mesure aussi où se reproduire est plus commun chez les animaux que faire société.

Ainsi donc, tandis que chez les autres animaux, la vie en commun se limite à cette exigence, les hommes eux, constituent des familles, non seulement pour se reproduire, mais aussi pour se ménager tout ce qui est utile à l'existence. D'emblée, en effet, les fonctions sont chez eux séparés et celles du mari sont différentes de celles de la femme. Les partenaires suppléent donc aux besoins l'un de l'autre, en mettant en commun les ressources qui sont propres à chacun. C'est d'ailleurs pour cela qu'à l'utile se trouve joint, semble-t-il, l'agréable dans cette amitié-là.

Mais elle peut aussi reposer sur la vertu, si les époux sont d'honnêtes personnes, car chacun des deux a sa vertu et

peut tirer sa joie de l'autre s'il a les qualités qu'on attend de lui. Par ailleurs, les enfants sont, semble-t-il, un lien qui les unit. C'est pourquoi les couples sans enfants se séparent plus vite. Les enfants constituent en effet un bien commun à tous les deux. Or la cohésion vient de ce qui est commun.

Quant à la question de savoir comment doivent se comporter dans l'existence un mari à l'égard de sa femme et généralement, quiconque à l'égard d'un être cher, elle ne comporte aucune difficulté et revient, visiblement, à demander comment faire ce qui est juste. Car on voit dans ces conditions qu'on n'attend pas de quelqu'un le même comportement envers la personne qui lui est chère, l'étranger à sa famille, son compagnon, son condisciple.

6. Questions disputées

6.1. La question de l'égalité

6.1.1. Règle générale

Mais il y a trois formes d'amitiés, comme on l'a dit, au début, et en chacune d'elles, les amis sont soit en situation d'égalité, soit dans une situation qui implique la supériorité de l'un d'eux. On peut, en effet tout aussi bien voir des hommes bons devenir des amis qu'un homme meilleur devenir l'ami d'un moins bon et pareillement, quand les personnes sont agréables ou motivées par l'intérêt, voire des amis dont les avantages sont égaux et d'autres dont les avantages sont différents.

Dès lors, les personnes égales doivent respecter l'égalité en se traitant, dans leur amour et dans tout le reste, de façon strictement égalitaire, tandis que les personnes inégales doivent répondre aux formes de supériorité par ce qui leur est proportionné.

6.1.2. Les plus fréquentes entorses à la règle s'observent dans l'amitié utilitaire

Du reste, les plaintes et les récriminations qui se produisent se rencontrent, sinon exclusivement, du moins principalement, dans le cas de l'amitié utilitaire ; et c'est pour une bonne raison.

En effet, les amis qui le sont par vertu n'ont pas de désir plus pressant que celui de se faire du bien mutuellement ; ce qui est en effet le propre de la vertu et de l'amitié. Or si l'on rivalise de bienfaisance, il n'y a pas sujet de plaintes ni de conflits ; car nul n'est fâché de celui qui l'aime et le traite de bienfaiteur. Au contraire, une personne distinguée ne se défend que par des bontés. Et le bienfaiteur à l'excès, puisqu'il atteint son but, ne peut se plaindre de son ami qui est en reste, car chacun de son côté aspire à ce qui est bien.

Et il n'y a pas vraiment de plaintes non plus entre amis que motive le plaisir. Car les deux partenaires trouvent ensemble ce à quoi ils aspirent s'ils ont de la joie à passer du temps l'un avec l'autre. Et il serait même ridicule, de toute évidence, que l'un se plaigne de ce que l'autre ne l'amuse pas, puiqu'il lui est loisible de ne pas passer ses journées avec lui.

Mais l'amitié que motive l'intérêt, est une amitié plaintive, car lorsque le profit justifie les relations mutuelles, on demande toujours davantage, l'on croit toujours avoir moins que ce qui convient et l'on murmure de ne pas obtenir tout ce dont on a besoin alors qu'on le mérite. Quant aux bienfaiteurs, ils ne peuvent suppléer à tous les besoins de leurs obligés.

6.1.3. Explication

Or il semble bien que, tout comme ce qui est juste s'entend de deux façons (ce qui n'est pas écrit d'une part, et ce que dit la loi d'autre part), l'amitié utilitaire, elle aussi, se comprenne de deux façons : elle est soit morale, soit légale.

Les plaintes se produisent donc surtout quand l'amitié dont on s'est réclamé au moment où l'on a passé contrat n'est plus celle dont on se réclame au moment où l'on s'en acquitte.

L'amitié légale, pour sa part, est celle qui repose sur les clauses explicites. Soit elle est d'un bout à l'autre un de ces marchés conclus de près, qu'on met en main. Soit elle est plus libérale et laisse le temps de s'acquitter, mais précise par convention ce qui est exigé en échange de chaque chose. Dans ce cas cependant, la dette est claire et ne prête pas à discussion, mais elle tient pour une entente amicale la question de l'acquittement. C'est très précisément pourquoi, dans quelques endroits, ces conventions ne sont pas matières à procès ; on croit au contraire que doivent se contenter de leur sort ceux qui ont traité à crédit.

L'amitié morale, quant à elle, ne repose pas sur des clauses explicites, mais laisse supposer que c'est à un ami qu'on fait un don ou rend n'importe quel autre service. Cependant, estime-t-on, le geste doit rapporter un avantage de valeur égale ou supérieure comme si l'on avait fait, non pas un don, mais un prêt.

Or si les sentiments où l'on était lorsqu'on a passé contrat ne sont plus ceux que l'on a au moment où il doit être acquitté, on va se plaindre. Et ce changement d'attitude se produit parce que tout le monde ou la grande majorité des gens souhaitent ce qui est beau, mais décident ce qui est profitable. Or il est beau d'accomplir un bienfait sans vouloir être gratifié en retour, mais il est profitable de recevoir un bénéfice.

6.1.4. *L'application de la règle à l'amitié utilitaire*

Donc, lorsqu'on en a la possibilité, il faut rétribuer à sa valeur tout ce qu'on a reçu ; et cela, de bon cœur. Car il ne faut pas, contre son cœur à lui, faire de son partenaire un ami. Il faut donc faire comme si l'on s'était mépris au départ et qu'on avait été obligé par quelqu'un qui n'aurait pas dû,

puisqu'on ne l'a pas été par un ami ni quelqu'un qui rendrait service pour la beauté du geste. Il faut donc s'acquitter comme si l'on avait été obligé au départ sur la base de clauses explicites. D'ailleurs, on aurait même pu convenir si l'on était capable de rétribuer, et si l'on en était incapable, le donateur lui-même ne l'aurait pas jugé bon. Par conséquent, si l'on en a la possibilité, il faut rétribuer. Mais au départ, il faut bien regarder quelle personne veut nous bien traiter et à quelle condition, de manière à voir si, dans ces conditions, l'on peut accepter ou non.

6.1.4.1. *Question subsidiaire*

Est toutefois matière à discussion la question de savoir si l'on doit prendre pour mesure d'un bienfait l'avantage qu'en retire l'obligé (et s'y référer pour faire la rétribution), ou bien s'il faut se régler sur la bienfaisance de son auteur. Les obligés prétendent en effet que les avantages tirés de leurs bienfaiteurs étaient, pour ces derniers, peu de chose et qu'ils auraient pu les retirer d'autres personnes, parce qu'ils ont tendance à les minimiser. Mais les bienfaiteurs, à l'inverse, soutiennent que c'étaient là les plus grands avantages qu'ils pouvaient offrir et qu'on n'aurait pu les retirer d'autres personnes, même en situation de périls ou de besoins urgents.

Soit ! Mais si l'amitié se fonde sur l'utilité, est-ce que l'avantage retiré par l'obligé n'est pas effectivement la mesure ? C'est lui, en effet, qui est demandeur et si l'on satisfait à sa demande, c'est dans l'idée que cela nous vaudra son amitié dans la mesure égale. Le secours fourni l'a donc été à la grandeur des avantages retirés par le bénéficiaire et en retour, celui-ci doit alors donner autant qu'il a pu obtenir, voire davantage, parce que c'est plus beau. Dans les amitiés vertueuses, en revanche, il n'y a pas sans doute de récriminations, mais ce qui ressemble à une mesure, c'est la décision du bienfaiteur, car la vertu et le caractère trouvent dans la décision ce qui les détermine souverainement.

6.1.5. Problèmes liés à l'inégalité des partenaires

Cependant, il y a aussi des différends dans les amitiés qui impliquent la supériorité d'un partenaire, car chacun des deux peut croire qu'il mérite davantage que l'autre, et quand naît cet esprit de revendications, l'amitié se dissout.

6.1.5.1. Revendications opposées des inégaux

En effet, la personne la meilleure croit qu'il lui revient, à elle, d'avoir plus, car, dans son esprit, l'homme bon reçoit la plus grande part. Et il en va encore ainsi de la personne qui est la plus avantageuse. Quelqu'un d'inutile en effet ne doit pas, dit-on, avoir une part égale ; car ce serait une part imposée, et plus de l'amitié, si ce qu'on retire de l'amitié n'était pas proportionnel au mérite de ses propres œuvres. On croit en effet qu'il doit en aller en amitié exactement comme dans une association financière où les plus grands bénéfices vont à ceux qui contribuent le plus au capital.

Cependant, l'indigent et le partenaire le moins bon raisonnent à l'inverse. Ils pensent en effet qu'il revient à un ami, s'il est bon, de secourir ses amis indigents. Que sert en effet, disent-ils, d'être l'ami d'une personne vertueuse ou d'un puissant, si c'est pour n'en tirer finalement aucune jouissance ?

6.1.5.2. Solution du problème

Or il semble bien que, des deux côtés, les prétentions soient correctes et que chacun doive retirer de l'amitié une part plus grande que l'autre, mais pas une part de la même chose ! Au contraire, le supérieur a droit à plus d'honneur et l'indigent à plus de bénéfices. La vertu en effet, ainsi que la bienfaisance, ont l'honneur pour récompense, alors que l'indigence a pour secours les bénéfices.

C'est d'ailleurs ainsi que les choses se présentent aussi à l'échelle des régimes politiques très manifestement.

L'honneur, en effet, ne va pas à celui qui ne procure aucun bien à la communauté, car les faveurs publiques se donnent à qui favorise la communauté de ses bienfaits, et l'honneur est de celles-là. On ne peut en effet dans le même temps s'enrichir en profitant des ressources publiques et prétendre aux honneurs, car nul ne supporte d'avoir en tout la plus petite part. À celui donc qui retire la plus petite part des richesses, on attribue l'honneur et c'est à qui les mendie que vont les richesses, car cet échange conforme aux mérites permet d'établir l'égalité et de conserver, entre eux, l'amitié, comme on l'a dit.

C'est donc ainsi également que doivent se comporter entre elles les personnes inégales et celle qui profite de l'autre pour s'enrichir ou gagner en vertu doit rétribuer l'autre en hommages, lui rendant tous les honneurs qu'elle peut.

6.1.5.3. Conclusion et remarque finale

L'amitié, en effet, réclame ce qui est possible, pas ce qu'exigerait le mérite ; car cette exigence ne peut elle-même être satisfaite dans tous les cas, comme par exemple dans le cas des honneurs qu'on rend aux dieux ou à ses parents. Nul ne pourrait en effet leur rendre jamais ce qu'ils méritent. Cependant, celui qui fait son possible pour les servir passe pour être honnête homme.

C'est précisément pourquoi, semblerait-il, un fils n'a pas la permission de renier son père, alors qu'un père peut renier son fils. Un débiteur en effet doit acquitter sa dette ; or un fils n'a rien à son actif qui vaille les bienfaits reçus de son père, de sorte qu'il reste toujours son débiteur. Mais ceux à qui l'on doit ont liberté de remettre une dette ; donc le père aussi.

Mais dans le même temps sans doute, nul ne semble jamais vouloir se tenir loin du fils qui ne serait pas d'une méchanceté excessive, car, indépendamment de l'amitié naturelle qu'on éprouve pour lui, il est humain de ne pas

repousser l'aide dont un fils peut être. Mais c'est celui-ci qui peut vouloir éviter de porter assistance à son père ou ne pas s'y empresser, si c'est un mauvais fils ; le grand nombre en effet souhaite être bien traité, mais il évite de faire du bien à autrui, convaincu que c'est sans intérêt.

Ainsi donc, ces sujets n'exigent pas de plus amples développements.

6.2. Quand les partenaires ont des buts différents

6.2.1. Rappel de la règle générale

Par ailleurs, dans toutes les amitiés de forme dissemblables, c'est l'échange proportionnel qui permet l'égalité et conserve l'amitié ; comme on l'a dit, c'est ainsi que fonctionne l'amitié même entre concitoyens : le cordonnier, en échange de ses chaussures, reçoit ce qu'il mérite, de même que le tisserand et tous les autres artisans.

Ainsi donc, dans ce cas-ci, pour fournir une commune mesure, on a établi la monnaie, et c'est à elle alors qu'on rapporte tout et c'est par elle que tout est mesuré. Mais dans l'amitié amoureuse, c'est différent.

6.2.2. Le problème : exemple des relations amoureuses

Il arrive en effet parfois que l'amant se plaint d'aimer à l'excès sans être aimé en retour (alors qu'il n'a rien d'aimable le cas échéant), et souvent c'est la personne aimée qui se plaint, parce que, dans un premier temps, on lui a tout laissé attendre et que maintenant, on ne s'acquitte d'aucune promesse. Or ces genres de récriminations se produisent dès lors que c'est le plaisir qui dicte l'attitude de l'amant envers celle qu'il aime, alors que c'est l'intérêt qui dicte l'attitude de celle-ci envers son amant, et que les deux personnes n'ont pas ce qu'elles désirent. Si l'amitié repose en effet sur ces motifs, une rupture se produit dès lors que les partenaires n'obtiennent pas ce pourquoi ils s'aimaient ; car ce n'est pas à leurs propres personnes qu'ils étaient mutuel-

lement attachés, mais aux choses qu'ils se donnaient et qui sont des choses instables. C'est pourquoi les amitiés également sont alors instables, alors que celle qui, en elle-même, s'attache au caractère des personnes est une amitié durable, comme on l'a dit.

6.2.3. Généralisation

Or les dissensions se produisent chaque fois que les partenaires retirent des avantages qui sont différents et ne sont pas ceux auxquels ils aspirent. Car c'est comme si l'on ne retirait aucun avantage du tout, lorsqu'on n'arrive pas à obtenir ce qu'on vise. C'est précisément l'histoire du citharède à qui on laissait comprendre que mieux il chanterait, plus il sera payé et qui, le matin, quand il réclamait l'exécution des promesses, s'entendait dire que, applaudi, il avait déjà reçu plaisir pour plaisir. Soit ! Si l'un et l'autre avaient admis ce principe, on aurait pu s'en tenir là, mais si l'un s'attend à trouver de l'agrément et l'autre à gagner de l'argent, et que le premier obtient ce qu'il souhaite mais pas le second, il y a dans ces affaires que suppose leur association, quelque chose d'inacceptable. Car c'est très précisément ce dont on a besoin en l'occurrence qui fait l'objet de notre attention et c'est dans ce but-là seulement qu'on est disposé à donner de soi-même.

6.2.4. Et comment fixer les conventions ?

À qui d'ailleurs revient-il de fixer le prix ? À celui qui propose ses services ou à celui qui les a d'abord acceptés ?

Le proposeur a l'air en effet de s'en remettre à ce dernier et c'est précisément, dit-on, ce que faisait aussi Protagoras : lorsqu'il proposait en effet d'enseigner quoi que ce fut, il enjoignait son élève d'évaluer à combien monte, à son avis, le prix de la science en ces matières et il acceptait de prendre ce montant. C'est toutefois le genre de cas où certains préfèrent l'adage : « Qu'un salaire soit fixé pour

l'individu... » Mais il y en a parmi eux qui prennent d'abord l'argent, puis ne font rien de ce qu'ils avaient prétendu faire, vu les excès de leurs annonces publicitaires ; et ils se retrouvent bien entendu l'objet de plaintes, puisqu'ils n'accomplissent pas ce qui était convenu. Mais c'est peut-être ce que les sophistes sont contraints de faire, vu que personne ne débourserait de l'argent pour ce qu'ils savent.

6.2.5. *La situation idéale sans convention*

Voilà donc des gens qui ne font pas ce pourquoi ils ont reçu salaire et c'est pour cela bien entendu qu'ils sont l'objet de plaintes. Mais dans les cas où l'on ne passe pas de convention expresse pour le service envisagé, ceux qui le proposent parce qu'ils se veulent du bien à titre personnel ne sont pas, on l'a dit, l'objet de plaintes, puisque l'amitié vertueuse ne se plaint pas ; et la rétribution entre eux doit être conforme à la décision de faire du bien, puisque c'est elle qui caractérise l'amitié et la vertu. Or c'est précisément l'obligation qui s'impose aussi à ceux qui ont pu partager une activité philosophique. Le prix de son enseignement en effet ne se mesure pas en argent comptant. Quant à l'honneur qu'il mérite, il n'y en a pas d'un poids égal qui puisse s'échanger comme lui et sans doute faut-il se contenter, exactement comme à l'égard des dieux ou des parents, de faire son possible.

6.2.6. *Les meilleures conventions.*

En revanche, l'offre de service n'est pas faite dans cet esprit de bienfaisance personnelle, mais sous condition d'un profit en retour, le mieux est peut-être que la rétribution soit, aux yeux des deux parties, estimée en proportion du service. Mais si ce n'est pas le cas, il paraîtra non seulement nécessaire, mais aussi conforme à la justice que ce soit le premier bénéficiaire qui la fixe ; car si l'autre, en retour, reçoit l'équivalent des avantages retirés par ce bénéficiaire ou du montant que celui-ci est prêt à donner pour avoir ce plaisir, il aura obtenu de sa part ce qui lui est dû.

En effet, c'est exactement de la sorte qu'on procède, de toute évidence, dans les échanges commerciaux et en certains endroits, il y a des lois qui interdisent les procès en cas de transactions de gré à gré, au motif que si l'on a fait crédit à quelqu'un l'on doit lui faire quittance dans l'esprit où l'on était lorsqu'on a contracté avec lui. Celui à qui l'on s'est confié possède en effet, croit-on, plus de droit à fixer le prix d'un service que celui qui a fait confiance. C'est que la plupart des choses ne sont pas estimées à un prix égal selon qu'on les possède ou qu'on souhaite les acquérir. Les biens qui nous sont personnels et qu'on est prêt à donner valent en effet beaucoup aux yeux de chaque sorte de propriétaires ; mais malgré tout, leur commerce se fait aux montants fixés par les acquéreurs. Peu-être cependant doit-on les évaluer, non au prix qu'ils paraissent valoir quand on les possède, mais à celui qu'on les estimait avant de les avoir.

6.3. Les amitiés conflictuelles.

Mais ce qui est embarrassant, en plus, c'est le genre de questions suivantes. Doit-on, par exemple, tout céder à son père et toujours lui obéir ou bien, si l'on est malade, faut-il faire confiance au médecin et, si l'on doit élire un stratège, voter plutôt pour celui qui a l'expérience de la guerre ? Pareillement du reste, faut-il rendre service à un ami plutôt qu'à un homme vertueux, et témoigner sa reconnaissance à un bienfaiteur, plutôt que faire un présent à un compagnon, si l'on n'a pas les moyens de faire les deux ?

N'est-ce pas que toutes les situations de ce genre font malaisément l'objet de définitions rigoureuses ? Elles présentent en effet des différences multiples et de toutes sortes : importance ou insignifiances des matières en cause, beauté ou nécessité du geste aussi...

6.3.1. Les évidences générales.

Néanmoins, le fait est qu'il ne faut pas tout céder à la même personne, ça ne manque pas d'évidence. Il faut aussi

rétribuer les bienfaits reçus dans la plupart des cas, plutôt que vouloir obliger gracieusement des compagnons, tout comme il faut restituer un prêt à son créancier plutôt qu'en donner la somme à un compagnon.

6.3.2. Quand un remboursement n'est pas prioritaire.

Mais peut-être ceci même n'est-il pas toujours une obligation. Ainsi, l'individu racheté aux brignands qui l'avaient rançonné, doit-il en retour payer la rançon de celui qui l'a délivré quand bien même il serait n'importe qui ? Ou si l'autre n'est pas captif, mais exige remboursement, doit-on s'acquitter ou bien doit-il payer la rançon de son père ? Il semblera, en effet, qu'il doit faire passer son père même avant sa propre personne. Donc, on l'a dit, il faut en général rembourser sa dette ; mais si la dépense s'impose davantage à une autre fin parce que la beauté l'exige ou la nécessité, il faut incliner dans ce sens là.

Parfois, en effet, il n'y a même pas à viser l'égalité quand on retourne la gratification reçue, dès lors qu'elle vient de quelqu'un qui a voulu obliger sciemment un homme vertueux et que la rétribution avantage ainsi quelqu'un, qu'on soupçonne être un méchant. Il n'est pas même en effet obligatoire, dans certaines circonstances, de prêter en retour à quelqu'un qui a consenti un prêt, car il peut s'être imaginé tirer profit en prêtant à un honnête homme, alors que celui-ci n'a pas l'espoir de tirer profit d'un misérable. Bien sûr, l'alternative existe : ou bien l'état d'âme du prêteur est vraiment celui-là et il ne peut réclamer l'égalité, ou bien ce n'est pas le cas, mais on le croit et celui qui le croit ne peut se résoudre à faire des choses déplacées.

Il faut donc répéter ce qu'on a dit plusieurs fois : en ces matières d'affections et d'actions, les arguments sont aussi indéterminés que les matières elles-mêmes.

6.3.3. Différebtes formes de reconnaissance selon les bienfaiteurs.

Ainsi donc, il ne faut pas rendre à tout le monde les mêmes devoirs, ni tout accorder à son père, pas plus qu'on n'offre à Zeus tous les sacrifices ; c'est un fait qui ne manque pas d'évidence. Et dès lors qu'on fait à cet égard une différence entre parents, frères, compagnons et bienfaiteurs, il faut faire à chaque catégorie la part qui lui revient en propre et lui est adaptée. Mais c'est exactement ainsi qu'on procède visiblement.

Pour des noces, en effet, on invite les personnes de la parenté, parce qu'elles ont en commun le lignage et donc les activités qu'il implique. Aux funérailles aussi d'ailleurs, il est tout à fait impératif, croit-on, que les gens de la parenté se rencontrent, pour la même raison.

Mais on peut penser que l'assistance en nourriture est, envers les parents, le principal devoir, parce que nous sommes leurs débiteurs et qu'assister ainsi les responsables de son existence est plus beau que pourvoir à soi-même.

Par ailleurs, l'hommage aussi est dû aux parents, comme aux dieux, mais pas n'importe lequel. On n'honore pas en effet de la même façon un père et une mère. Et ce qu'on leur doit n'est pas non plus d'ailleurs l'hommage rendu au sage ou celui que mérite le stratège, mais celui qui est digne d'un père ou, suivant les cas, d'une mère.

Tout vieillard aussi du reste mérite l'honneur réservé à son âge : on se lève à son approche, ou le fait asseoir et l'honore par les moyens de ce genre.

En revanche, vis-à-vis de compagnons et de frères, on croit devoir adopter une liberté de langage et accepter de tout mettre en commun.

Cependant, qu'il s'agisse de membres de la parenté, de membres de la tribu, de ses concitoyens ou toute autre catégorie de personnes, il faut toujours s'efforcer d'accorder la part qui leur revient en propre et tâcher de discerner par comparaison les attributions qui sont celles de chaque sorte

d'individu d'après l'intimité que nous avons avec eux et d'après leur vertu ou le service qu'ils nous rendent.

Les individus de même genre, certes, se prêtent facilement à pareil jugement, alors qu'avec les personnes différentes, le travail est plus ardu, mais ce n'est pas un motif suffisant pour renoncer ; il faut au contraire opérer toutes les distinctions possibles.

6.4. La dissolution des amitiés et leurs motifs.

Par ailleurs, ce qui est embarrassant, c'est encore la question de savoir si les amitiés disparaissent ou non à l'égard de partenaires qui ne restent pas ce qu'ils étaient.

6.4.1. L'utilité et le plaisir disparaissent

Sans doute, à l'égard de personnes que l'on aime par intérêt ou par agrément, dès lors qu'elles ne présentent plus ces avantages, il n'est nullement étrange que l'amitié disparaisse. C'est en effet de ces avantages qu'on était amateur et s'ils sont mis de côté, il est parfaitement rationnel de ne plus aimer.

6.4.2. Les malentendus et l'hypocrisie

Mais ce dont quelqu'un peut se plaindre c'est qu'on l'aime pour son utilité ou son agrément, tout en faisant semblant que c'est pour son caractère, car, nous l'avons dit au début, de très nombreux différends surgissent entre amis dès lors qu'ils ne se font pas la même idée de l'amitié et ne sont pas des amis au même titre.

Ainsi donc, lorsque quelqu'un s'est illusionné d'un bout à l'autre et suppose d'être aimé pour son caractère alors que l'autre n'agit nullement pour lui en donner l'impression, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Mais quand il a été dopé par l'hypocrisie de l'autre, il est juste qu'il tienne grief à celui qui l'a dupé, plus encore qu'aux faux-monnayeurs, dans la mesure où l'objet du forfait est plus précieux.

6.4.3. *La dépravation du partenaire*

Par ailleurs, si l'on accepte quelqu'un pour ami parce qu'il est bon, mais qu'il devient méchant et le laisse paraître, est-ce qu'il faut encore lui garder son amitié ?

N'est-ce pas plutôt impossible, puisque tout indifféremment n'est pas aimable, mais seulement le bien ? Du reste, on ne peut ni ne doit aimer ce qui est vilain, car il ne faut pas s'encanailler ni se faire semblable d'un vicieux. Or on l'a dit : le semblable est ami du semblable.

Est-ce alors qu'il faut rompre d'emblée ? Sans doute pas dans tous les cas, mais avec ceux qui manifestent une incurable méchanceté. Des personnes susceptibles de redressement en revanche réclament de l'aide. Elles doivent être davantage aidées à restaurer leur caractère qu'à restituer leur patrimoine, dans la mesure où cette tâche est plus appréciable et plus conforme à l'amitié.

On peut dépendant penser que celui qui rompt ne fait rien de déplacé, car ce n'est pas à ce genre de dépravé qu'il avait donné son amitié. Donc, si cette personne a perdu ses qualités et qu'il ne peut les lui rendre par une action salutaire, il s'en sépare.

6.4.4. *L'élévation d'un partenaire.*

Dans l'hypothèse maintenant où l'un des partenaires reste inchangé, alors que l'autre devient plus honnête que lui et s'en distingue beaucoup par la vertu, est-ce que celui-ci doit encore maintenir avec celui-là ses relations amicales ? C'est sans doute en dehors des possibilités. D'ailleurs quand la distance entre eux est grande, l'impossibilité devient on ne peut plus manifeste. Par exemple, dans le cas des amitiés d'enfance. Si l'un en effet en est resté à penser comme un enfant et que l'autre est un homme dans toute la force du terme, comment seraient-ils encore amis, alors qu'ils n'ont plus ni les mêmes goûts, ni les mêmes motifs de joie et de peine ? Ce n'est plus en effet, l'un en présence de l'autre, qu'ils éprouveront ces sentiments. Or, sans cela, ils

ne pouvaient antérieurement être des amis, puisqu'il leur eût été impossible, sinon, de vivre ensemble. On a d'ailleurs déjà parlé de cela.

Est-ce alors que son attitude envers l'autre doit être exactement la même que s'il n'avait jamais été son ami ? Non, il doit plutôt garder souvenir de leur intimité passée et, tout comme nous croyons devoir montrer aux amis plus de gentillesse qu'aux étrangers, ainsi doit-on également faire part aux amis d'autrefois en raison de l'amitié qu'ils ont inspirée précédemment, dès lors que la rupture n'a pas pour cause un excès de méchanceté.

A lire

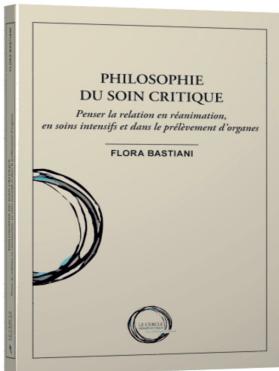
Ilana Sultan, *L'intelligence artificielle dans l'imagerie médicale, S'inquiéter ou se réjouir ?* JDH Editions, Hippocrate & col., 80 pages.



Actuellement, le monde de la santé est bouleversé par les avancées technologiques, et l'intelligence artificielle (IA) est au cœur des fantasmes des scientifiques. Par conséquent, les professionnels de santé vont devoir s'adapter et maîtriser ces nouveaux outils développés pour améliorer leur travail au quotidien et optimiser la prise en charge du patient. Les médecins sont-ils prêts à travailler en étroite collaboration avec cette nouvelle technologie ? Comment le manipulateur en imagerie s'adaptera-t-il à cette évolution qui semble sans limites ? Dans le futur, les manipulateurs développeront-ils plus de compétences professionnelles grâce à l'IA ?

Cet ouvrage abordera également les réticences des patients et l'évolution de leur prise en charge par l'IA. Alors, doit-on s'inquiéter de la future robotisation dans la santé ou au contraire nous réjouir de ses avancées ?

Flora Bastiani, *Philosophie du soin critique, penser la relation en réanimation, en soins intensifs et dans le prélèvement d'organes*, Le cercle heméneutique – collection Phéno, 256 pages.



La personne plongée dans un coma artificiel est-elle encore un sujet ? L'exposition du corps à la maladie grave permet-elle encore d'exister en tant que quelqu'un ? Que signifie être un sujet pour un patient qui a perdu tout moyen d'accéder à son environnement ? Dans ces situations, la relation de soin s'instaure dans une lutte pour la survie. L'état critique du patient oblige à repenser la notion d'existence comme un assemblage de récits concernant notre histoire, notre corps ou notre vie.

Ce livre cherche à comprendre ce que le soignant fait émerger, par son acte de soin à travers l'analyse de quatre entretiens avec des infirmiers de différents services de santé (soins intensifs de traumatologie, réanimation adulte, réanimation pédiatrique et coordination du prélèvement d'organes).

Se situant entre le documentaire et l'analyse théorique, ce livre permet d'entrer dans l'univers soignant avec un regard philosophique. Il s'agit d'observer différentes versions de la dynamique de relation et de subjectivation dans la scène du soin critique afin de rendre compte de la créativité exceptionnelle déployée par les soignants pour faire exister les patients.

David Le Breton, François Ansermet, Julie Enckell Juilliard, Gaëlle Droz-Sautier, *Sarah Carp. Sans visage*, Actes Sud, 136 pages, juin 2025.

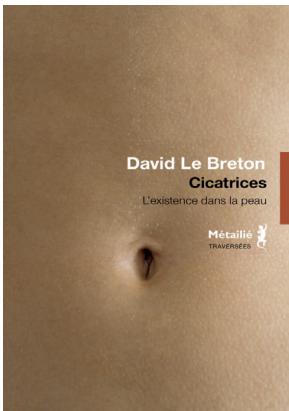


Sarah Carp, cantonnée dans son appartement, se met à photographier ses enfants pendant le confinement lié à la pandémie de Covid-19. Le père des filles s'en prend à ces photographies et empêche leur publication, arguant la protection de l'enfant.

Sarah Carp rejoue alors les scènes avec d'autres enfants, mais la spontanéité se perd, les expressions ne sont plus les mêmes. Elle habille de points colorés la tête des enfants-comédiens. L'artifice fait office de masque.

Ce livre parle subtilement de l'interdit, du caché, du subterfuge qui permet de contourner la censure.

David Le Breton, *Cicatrices*, Editions Métailié, 256 pages.



David Le Breton revient ici au corps, mieux, à la peau et à son apparence, à son toucher. Il essaie de comprendre le rôle que jouent les cicatrices, ces traces permanentes d'existence passée qui ne sont pas toutes lisibles mais d'une certaine façon contaminent le sentiment d'identité tout entier, qui marquent à jamais le corps sur sa superficie des « avant » et des « après ».

Même si elles remplacent parfois le non-souvenir, sa permanence, sa rugosité sur notre frontière physique qui sépare le dedans du dehors, les cicatrices nous interdisent d'échapper à notre propre histoire physique. Elles rappellent un ancien corps à corps avec le monde et parfois même avec la société quand elle n'est pas provocation volontaire, voire anagramme du désir pour le plus positif, flétrissure pour le pire.

Un texte important sur un sujet qui concerne tout le monde.

***Nous remercions tous les intervenants
qui ont bien voulu participer à la rédaction de la
Revue Médecine et Culture***

Véronique Adoue, INSERM, Toulouse ; **Pr Jacques Amar**, INSERM 558, Service de Médecine Interne et d'Hypertension Artérielle, Pôle Cardiovasculaire et Métabolique CHU-Toulouse ; **Pr Ausseil Jérôme**, Université Toulouse III, UFR de Médecine, CHU de Toulouse ; **Dr Richard Aziza**, IUCT-Oncopole Toulouse ; **Dr Françoise Bienvenu**, Laboratoire d'Immunologie, centre hospitalier Lyon Sud ; **Dr Buy X**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr François Carré**, PU-PH, responsable de l'UPRES EA 3194, Université de Rennes 1, Hôpital Ponchaillou ; **Dr R.L Cazzato**, Institut Bergonié-Bordeaux ; **Me Décultot Cécile**, Interne en M.G, Faculté de Rouen ; **Pr Alain Didier**, Drs Roger Escamilla, **Christophe Hermant**, **Marlène Murris**, Kamila Sedkaoui : Service de Pneumo-Allergologie, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Julien Mazières**, **Valérie Julia**, Anne Marie Basque : Unité d'Oncologie Cervico-Thoracique Hôpital Larrey, CHU-Toulouse ; **Dr Sandrine Pontier**, Service de Pneumologie et Unité des Soins Intensifs, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Dr Nathalie Bounhour**, Psychiatre. Service Urgences, pôle Psychiatrie, CHU Purpan – Toulouse ; **Pr Bruno Degano**, Pneumologie - CHRU de Grenoble ; **Dr Hervé Dutau**, Unité d'ensoscopie thoracique, CHU de Sainte Marguerite, Marseille ; **Pr Meyer Elbaz**, Service de cardiologie B, Fédération cardiologie CHU Rangueil Toulouse ; **Dr Martine Eismein**, Conseil Général de la Haute-Garonne ; **Dr Régis Fuzier**, Département d'anesthésie, IUCT-Oncopole ; **Pr Michel Galinier**, Pôle cardiovasculaire et métabolique CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Hermil Jean-Loup**, PU-MG, Faculté de Rouen ; **Pr Jean-Pierre Louvet**, **Pierre Barbe**, **Antoine Bennet**, UF de Nutrition, Service d'Endocrinologie, Maladies métaboliques et Nutrition, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Mathieu Molinard**, Département de Pharmacologie, CHU Bordeaux, Université Victor Segalen, INSERM U657 ; **Pr Jean-Christophe Pagès**, Université Toulouse III, UFR de Médecine, CHU de Toulouse ; **Pr Jean-Philippe Raynaud**, **Marie Tardy**, Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, CHU de Toulouse-Hôpital La Grave ; **Pr Daniel Rivière**, **F. Pillard**, **Eric Garrigues**, Service d'Exploration de la Fonction Respiratoire et de Médecine du Sport, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Drs Fabienne Rancé**, **A. Juchet**, **A. Chabbert-Broué**, **Géraldine Labouret**, **G. Le Manach**, Hôpital des Enfants, Unité d'Allergologie et de Pneumologie Pédiatriques, Toulouse ; **Dr Jean Le Grusse**, **Dr Dominique Mora**, **Dr H. Naoun**, **M. Antonucci**

Infirmière, CLAT, Hôpital J.D, Toulouse ; **Dr J.P. Olives**, gastro-entérologue, Hôpital des Enfants, Toulouse ; **Drs Thierry Montemayor, Michel Tiberge**, Unité des troubles du sommeil et Epilepsie, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Norbert Telmon**, Service de Médecine légale, CHU Rangueil Toulouse ; **Dr J. Palussiere**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr Jean-Jacques Voigt**, chef de service d'Anatomie et Cytologie pathologique ; **Pr Elizabeth Moyal**, département des radiations IUCT-OncopoleToulouse ; **Christine Toulas**, Laboratoire d'oncogénétique ; **Laurence Gladieff**, service d'oncologie médicale ; **Viviane Feillel**, service de radiosénologie : IUCT-Oncopole - Toulouse. **Pr Rosine Guimbaud**, Oncologie digestive et Oncogénétique, CHU Toulouse et IUCT-Oncopole - Toulouse ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue, Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan – Toulouse ; **Jean Claude Quintin**, chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **Valérie Siroix**, INSERM U 823, Grenoble ; **Paul Valduguié**, Professeur des Universités.

Alexandre Aranda, neurologue, clinique de l'Union, Toulouse ; **Edmond Attias**, ORL, chef de service au C.H. d'Argenteuil ; **P. Auburgan**, Médecine du Sport, Centre hospitalier de Lourdes ; **Maurice Benayoun**, Docteur en sciences odontologiques, Toulouse ; **André Benhamou**, Chirurgien dentiste, Toulouse, Directeur d'International Implantologie Center ; **Stéphane Beroud**, Médecine du sport, Maladies de la Nutrition et Diététique, Tarbes ; **Anne Chapell**, médecin, enseignante en éthique, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Jamel Dakhil**, Pneumo-Allergologue, Tarbes, praticien attaché Hôpital Larrey ; **Daniel D'Herouville**, médecin chef, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Carol Guinet-Duflot**, art-thérapeute, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Fanny**, infirmière, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Thomas Ginbourger**, Dr en STAPS/sociologie, Université Paul Sabatier Toulouse III. **Vincent Gualino**, Chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **P.Y Farrugia**, kinésithérapeute, La Rochelle ; **Françoise Fournial**, Pneumologue, Isis médical, Toulouse ; **Gilles Jebrak**, service de pneumologie et de transplantation, Hôpital Bichat, Paris ; **Cyril Louvrier**, chirurgien ORL, Toulouse ; **Madeleine**, aide-soignante, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Christian Martens**, Allergologue, Paris ; **Marion Narbonnet**, psychomotricienne, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue , Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan – Toulouse ; **Jean-Claude Quintin**, Clinique Honoré Cave, Montauban ; CHU Lariboisière, Paris ; **Béatrice Raffegeau**, bénévole, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Nouredine Sahraoui**, Laboratoire Teknimed, Toulouse ; **Pr Simon Schraub**, Professeur d'oncologie radiothérapie, Faculté de Médecine Université de Strasbourg ; **Laurence Van Overveldt**, chercheur Laboratoire Stallergènes ; **Camille Vatier**, Faculté de médecine et Centre de recherche St Antoine, Paris ; **Marie Françoise Verpilleux**,

Recherche Clinique et Développement, Novartis Pharma ; **Bernard Waisençon**, Docteur en Sciences Odontologiques.

Laurence Adrover, Pneumologue ; **David Attias**, Pneumologue-Allergologue ; **Franc Berthoumieu**, chirurgie thoracique et vasculaire ; **Jacques Besse**, Matthieu Lapeyre, Daniel Colombier, Michel Levade, Daniel Portalez, Radiologues ; **Benjamin Elman**, Urologue ; **Vincent Misrai**, Urologue ; **Christophe Raspaud**, Pneumologue ; **Jacques Henri Roques**, Chirurgie générale et digestive ; **Michel Demont**, Médecine du Sport ; **Anne Marie Salandini**, **Florence Brabet-Hartmann**, **Christine Rouby**, Jean René Rouane, Neuro-endocrinologie ; **Jean-Paul Miquel**, Nicolas Robinet, Bernard Assoun, **Bruno Dongay**, Cardiologie ; **Bruno Farah**, Jean Fajadet, Bernard Cassagneau, Jean Pierre Laurent, Christian Jordan, Jean-Claude Laborde, Isabelle Marco-Baertich, Laurent Bonfils, Olivier Fondard, **Philippe Leger**, Antoine Sauguet, Unité de Cardiologie Interventionnelle ; **Jean-Paul Albenque**, Agustín Bortone, Nicolas Combes, Elio Marijon, Jamal Najjar, Christophe Goutner, Jean Pierre Donzeau, Serge Boveda, Hélène Berthoumieu, Michel Charrançon, service de Rythmologie ; **Thierry Ducloux**, Médecine Nucléaire ; **Raymond Despax**, Oncologie ; **Dr Philippe Dudouet**, service de Radiothérapie, Clinique Pasteur, Toulouse.

Jacques Arlet, Professeur des Universités, Ecrivain ; **Laurent Arlet**, Rhumatologue, Toulouse ; **Elie Attias**, Pneumo-Allergologue, Toulouse ; **Sébastien Baleizao**, médecin généraliste ; **Paul Bellivier**, artiste-peintre ; **Olivier Bendries**, informatif ; **Reine Benzaquen**, peintre-sculpture ; **Jean-Paul Bounhoure**, Professeur à l'Université, Membre de l'Académie Nationale de Médecine ; **Clara Boutet**, doctorante en sociologie ; **Jean-Jacques Brossard**, chercheur associé, centre d'études et recherches sur la police ; **Pierre Carles**, Professeur Honoraire des Universités ; **Jean Cassaigneul**, Gastro-entérologue, Toulouse ; **Pierre-André Delpla**, PCU-PH, Médecine légiste et psychiatre - CHU Rangueil, Toulouse ; **Hamid Demmou**, Université Paul Sabatier ; **Jean Pierre Donzeau**, Cardiologie-Rythmologie, Toulouse ; **Pascal Dupond**, Professeur agrégé de Philosophie ; **Arlette Fontan**, Docteur en philosophie, Enseignante à l'ISTR de Toulouse ; **Alain B.L. Gérard**, Juriste, philosophe ; **Jean-Philippe Derenne**, Professeur des universités, Ancien chef de service de pneumologie et réanimation à la Salpêtrière-Paris, **Jocelyne Deschaux**, Conservateur du Patrimoine écrit à la B.M. de Toulouse ; **Didier Descouens**, ORL, Toulouse ; **Stéphane Dutourne**, Acrobat ; **Yves Glock**, Chirurgie cardio-vasculaire, CHU Rangueil Toulouse ; **Nicole Hurstel**, Journaliste, écrivain ; **Serge Krichewsky**, hauboïste à l'Orchestre National du Capitole de Toulouse ; **Hugues Labarthe**, Enseignant à l'université, Saint Etienne ; **Marie Larpent-Menin**, journaliste ; **Vincent Laurent**, Docteur en droit privé, Toulouse ;

David Le Breton, Professeur de sociologie à l’Université Marc Bloch de Strasbourg, Membre de l’UMR “Cultures et sociétés en Europe” ; **Paul Léophonte**, Professeur des Universités, correspondant national (Toulouse) de l’Académie de Médecine ; **Isabelle Le Ray**, Peintre, créatrice de Tracker d’Art ; **Christian Marc**, Comédien ; **Jezabel Martinez**, Cardiologue, Coutras ; **Michel Martinez**, Agrégé de Lettres, docteur d’Etat en Littérature ; **Charlotte Maubrey-Hebral**, Professeure agrégée de Lettres Modernes ; **Simone Mergui**, Docteur en chimie-physique ; **Jean Miguères**, Professeur honoraire des Universités ; **Michel Miguères**, Pneumo-Allergologue, Nouvelle Clinique de L’Union-Saint-Jean ; **Sophie Mirouze**, Festival International du Film de la Rochelle ; **Montebello Guy**, neurolo-psychiatre, Toulouse ; **Morué Lucien, Domingo Mujica**, alto-solo, orchestre national du Capitole de Toulouse ; **Florence Natali**, professeure agrégée de philosophie ; **Georges Nouvet**, Professeur Honoraire des Universités ; **Henri Obadia**, Cardiologue, Toulouse ; **Christophe Pacific**, docteur en Philosophie ; **Mireille Pénochet** ; **Sophie Pietra-Fraiberg**, Docteur en philosophie ; **Laurent Piétra**, Docteur en philosophie ; **Gérard Pirlot**, Professeur de psycho-pathologie Université Paris X, Psychanalyste, Membre de la Société psychanalytique de Paris, Psychiatre adulte, qualifié psychiatre enfant/adolescent. ; **Anne Poumayou**, Professeur de Français ; **Jacques Poumayou**, Anesthésiste-Réanimateur, IUCT-Oncopole; **Aristide Quérion**, chirurgien cardio-vasculaire ; **Lucien Rampon**, Procureur général honoraire, “Président des toulousains de Toulouse” ; **Claire Ribau**, Docteur en éthique médicale ; **Isabelle Richard**, doyenne de la faculté de médecine d’Angers ; **Guy-Claude Rochemont**, Professeur, membre fondateur, ancien président et membre de Conseil d’administration de l’Archive ; **Nicolas Salandini**, Doctorant en philosophie ; **Manuel Samuelides**, Ancien élève de l’Ecole Normale Supérieure, Pr honoraire de mathématiques appliquées à l’Ecole Nationale Supérieure de l’Aéronautique et de l’Espace ; **Didier Sicard**, Ancien président du comité consultatif d’éthique ; **Stéphane Souchu**, Critique de cinéma ; **Pierre-Henri Tavoillot**, Maître de conférence en philosophie morale et politique à l’université Paris-Sorbonne, président du Collège de Philosophie ; **Ruth Tolédano-Attias**, Docteur en chirurgie dentaire, DEA de philosophie, Docteur en Lettres et Science Humaines ; **Emmanuel Toniutti**, Ph.D. in Théologie, Docteur de l’Université Laval, Québec, Canada ; **Shmuel Trigano**, Professeur de sociologie-Université Paris X-Nanterre, Ecrivain Philosophe ; **Marc Uzan**, Endocrinologue, Toulouse ; **Jean Marc Vergnes**, DRE INSERM-U825 ; **Pierre Weil**, Agronome et chercheur ; **Christian Virenque**, Professeur émérite, Université Paul Sabatier - Toulouse ; **Muriel Welby-Gieusse**, Médecin phoniatre, choriste et pianiste ; **Muriel Werber**, Dermatologue, Toulouse.

Sommaire de tous les articles parus dans la revue *Médecine et Culture*

Numéro 1 :

B.P.C.O.

R. Escamilla, A. Didier, M. Murris

Médecine et Ethique

E. Attias

Concepts fondamentaux des religions monothéistes

R. Toledano-Attias, L. Pietra, H. Demmou

Le tenor est en prison

J. Pouymayou

Etat des lieux du cinéma français

S. Mirouze

Numéro 2 :

Recommandations pour le suivi médical des patients asthmatiques

Anaes et Afsaps

La désensibilisation allergénique : intérêt de la voie sublinguale

M. Miguères

Orientations diagnostiques du cancer de la prostate

B. Elman

L'endocardite infectieuse d'origine dentaire

M.Benayoun

Les citrons de Sicile

J. Pouymayou

Laïcité, religions, incroyance : les valeurs

E. Attias, A.Fontan, H.Demmou, A.B.L Gérard

La mutation numérique du cinéma

S. Souchu

Numéro 3 :

Sport et Médecine

F. Carré, D. Rivière, A. Didier, E. Garrigue, B. Waysenson

Le sport est-il dangereux pour la santé ?

D. Rivière

Sport : société et économie

E. Attias

Réflexion sur le sport

E. Attias, R. Toledano-Attias

Milon de Crotone

J. Pouymayou

Sculpture

J. Miguères

Cinéma

Une brève présentation de la cinémathèque de Toulouse

G.-C. Rochemont

La Rochelle, pour le seul plaisir du cinéma

S. Mirouze

Pour filmer la boxe, le cinéma prend des gants

S. Souchu

Musique

Derrière le mur du son

S. Krichewsky

Numéro 4

Ronchopathie et apnées du sommeil

T. Montemayor, M. Tiberge, B. Degano, E. Attias, J. Amar
A.M. Salandini, Ch. Rouby, F. Branet, J.R. Rouane,
A. Didier, K. Sedkaoui, F. Fournial

Procès médicaux en France

L. Vincent

La superstition

E. Attias, L. Piétra, N. Salandini, E. Toniutti,
Ch. Raspaud, L. Remplon,

Les Sybarites

J. Pouymayou

Musique : Mozart

D. Descouens, S. Krichewsky

Photo

L. Arlet

Numéro 5

L'obésité

J.P. Louvet, P. Barbe

Poids, troubles du comportement alimentaire et fonction ovarienne

J.P. Louvet, A. Bennet

La gastroplastie

F. Branet-Hartmann, Ch. Rouby, A.M. Salandini, J.H. Roques

Le concept d'alexithymie

M. Tardy, J.Ph. Raynaud

Le dossier médical personnel

V. Laurent

Le corps

D. Le Breton, E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra,
S. Beroud, H. Obadia

Le ballet du capitole de Toulouse

Nanette Glushahk, Michel Rahn

Les croissants

J. Pouymayou

Cinéma : le burlesque contemporain des frères Farrelly

S. Souchu

Peinture

H. Obadia

Numéro 6

Nouveautés en cardiologie

J.P. Albenque, A. Bortone, N. Combes, E. Marijon, J. Najjar, Ch. Goutner,
J.P. Donzeau, S. Boveda, H. Berthoumieu, M. Charrançon, M. Galinier, M. Elbaz,
J. Amar B. Farah, J. Fajadet, B. Cassagneau, J.P. Laurent, Ch. Jordan, J.C. Laborde,
I. Marco-Baertlich, L. Bonfils, O. Fondard, Ph. Leger, A. Sauguet
J.-P. Miquel, N. Robinet, B. Assoun, B. Dongay, D. Colombier

Le cœur dans tous ses états

R. Tolédano-Attias, L. Piétra, G. Pirlot, Y. Glock 37

Dix jours en Octobre

J. Pouymayou

Théâtre et société : de Sophocole à Koltès

Ch. Marc

Toubib Jazz Band

L. Arlet

Hommage : Albert Richter

E. Attias

Numéro 7

Journée Toulousaine d'Allergologie

Pr A. Didier, M. Migueres, J. Dakhil,
F. Rancé, A. Juchet, A. Chabbert-Broué,
G. Le Manach

Les Allergènes Recombinants

L. Van Overvelt

Le syndrome obésité-hypoventilation

S. Pontier, F. Fournial, L. Adrover

L'orthèse d'avancée mandibulaire

G. Vincent

Imagerie de l'aorte abdominale

M. Levade, D. Colombier

Les médecins philosophes

E. Attias, H. Labarthe 29

Musique : Le Piano

P. Y. Farrugia

Les Cénobites ; OK

J. Pouymayou

Numéro 8

Nouveautés en Oncologie

J.-J. Voigt, R. Aziza, N. Sahraoui D. Portalez,

T. Ducloux, R. Despax, J. Mazières 20

Réflexions sur les âges de la vie

P.-H. Tavoillot, G. Pirlot, L. Piétra

E.R.A.S.M.E.

J. Deschaux

Les athlètes du son

P. Y. Farrugia

Le coureur de Marathon

J. Pouymayou

Le festival de Cannes

E. Attias

Numéro 9

Nouveautés en oncologie

H. Dutau, Ch. Hermant, Ch. Raspaud, Ph. Dudouet,
E. Cohen-Jonathan Moyal, Ch. Toulas, R. Guimbaud,
L. Gladieff, V. Feillel, V. Julia, A.-M. Basque, J. Mazières

La responsabilité

E. Attias, S. Pietra-Fraiberg, R. Tolédano-Attias

V. Laurent, N. Telmon

Phedou

C. Ribau, P. Dupond, J.-P. Marc-Vergnes

La police scientifique

J.J. Brossard

Musique

Deux générations de musiciens : L. Morué, D. Mujica.

Bon anniversaire, Maestro

J. Pouymayou

Peinture

P. Bellivier

Un personnage du bain turc d'Ingres

P. Léophonte

Numéro 10

La BPCO en 2009

G. Jebrak

La violence

R. Tolédano-Attias, E. Attias

D. Le Breton, G. Pirlot, P.A Delpla

Katherine Mansfield

P. Léophonte

La Sultane Créole

J. Pouymayou

Musique : de la violence et autres dissonances

S. Krichewski

L'école du cirque

S. Dutournier

Le cinéma en DVD

S. Mirouze

Numéro 11

Etude sociologique du recours aux médecines parallèles en cancérologie

S. Schraub

Journée toulousaine d'Allergo-Pneumologie

L. Tétu, M. Lapeyre-Mestre, A. Juchet, M. Migueres

L'Institut Pasteur

S. Mergui

Les rapports humains

R. Tolédano-Attias, E. Attias

Hector Berlioz

M. Penochet

Le français qui sauva Bismarck

J. Pouymayou

Charlie Chaplin

E. Attias

Numéro 12

Sport et maladies graves

D. Rivière

Anévrisme athéromateux de l'aorte abdominale

Ph. Léger, A. Sauguet, Ch. Jordan

Montaigne

E. Attias, R. Tolédano-Attias, G. Pirlot

Peinture : Le Pastel

P. Bellivier

Musique : Carlo Gesualdo

M. Penochet

Le tyran, le savant et la couronne

Curzio Malaparte "une vie de héros"

J. Pouymayou

Chopin et la maladie des passions tristes

P. Léophonte

L'étrange docteur Maï

C. Corman

Numéro 13

Comment mettre en place la VNI dans l'IRC

S. Pontier-Marchandise

L'orthèse d'avancée mandibulaire

R. Cottancin

Aspects atypiques du myocarde en scanner et en IRM

D. Colombier, O. Fondard, M. Levade, J. Besse, M. Lapeyre

La Justice

E. Attias, R. Tolédano-Attias, S. Pietra-Fraiberg

Musique : Robert Schumann

M. Penochet

Le plus beau tableau du monde ou le peintre, l'écrivain et le soldat

J. Pouymayou

La peste à Venise (1347-1630)

P. Léophonte

Numéro 14

Agriculture et santé durable

Pierre Weil

Allergie au Ficus Benjamin

D. Attias

Voltaire

E. Attias, R. Tolédano-Attias,

Ch. Maubrey, A. Pouymayou

L'affaire Druaux

S. Baleizao, G. Nouvet

Le Collège de France

R. Tolédano-Attias

Buster Keaton

E. Attias

Franz List

M. Penochet

Coq au vin

J. Pouymayou

Le mot de la fin

P. Léophonte

Numéro 15

Vers une reconnaissance de l'allergie

Ch. Martens

La pompe à insuline chez le patient diabétique

C. Vatier

Crise des transmissions

R. Tolédano-Attias, E. Attias, M. Martinez, D. Le Breton

M. Samuelides, G. Pirlot

Les jardins d'Eyrignac

E. Attias

La dague de miséricorde

J. Pouymayou

Une lecture de Frédéric Prokosch

P. Léophonte

Numéro 16

La tuberculose hier et aujourd'hui

J. Le Grusse

Vivre coliqueux à Rome

À partir du journal de voyage de Michel de Montaigne

J. Martinez

Réflexions sur la mort

N. Telmon, E. Attias, L. Pietra,

G. Pirlot, D. Le Breton,

Ch. Maubrey-Hebral 1

La voix de la mort

J. Pouymayou

Les gladiateurs et la médecine cannibale

J. Ph. Derenne

Jules Verne

M. Uzan

Laurel et Hardy

E. Attias

Entretien avec Joan Jorda, peintre et sculpteur

P. Léophonte

Numéro 17

La tuberculose pédiatrique

D. Mora, G. Labouret, H. Naoun,

M. Antonucci, M. Esmein

Jean de la Fontaine : la vie, l'oeuvre, les fables

E. Attias, S. Fraiberg-Pietra, Ch. Hebral, R. Toledano-Attias

La Castapiane

J. Pouymayou

Harold Lloyd

M. Uzan

L'histoire des castrats et Farinelli

M. Pénochet

Pontormo et le syndrome de Stendhal

P. Léophonte

Numéro 18

La vieillesse

E. Attias, D. Le Breton, R. Toledano-Attias, J. Martinez

Soins palliatifs et fin de vie

E. Attias

Verdi, deux siècles sans une ride

J. Pouymayou

Amadeus, Don Giovanni, Don Giacomo

P. Léophonte

Numéro 19

Syndrome d'apnée du sommeil : étude pluri-disciplinaire

D. Attias, A. Aranda, C. Louvrier,

V. Misrai, J.C. Quintin, V. Gualino

L'art thérapie en soin palliatif

C. Guinet-Duflot

Regards sur l'individualisme contemporain

R. Tolédano-Attias, L. Pietra, E. Attias

Victor Hugo : L'itinéraire politique d'un grand poète

J.P. Bounhoure

Les clés de la Bastille

P. Pouymayou

Aimer, admirer ou plaindre Emma : une lecture de Madame Bovary

P. Léophonte

Numéro 20

Journée toulousaine d'Allergologie

V. Adoue, V. Siroux, F. Bienvenu, M. Miguères, J.-P. Olives

J'ai vécu la médecine d'urgence

Ch. Vireneque

Deux médecins méridionaux, pionniers de la cardiologie

J.-P. Bounhoure

Socrate

E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra

L'effet Papillon

J. Pouymayou

Christian de Duve

P. Léophonte

Numéro 22

L'hypnose est-elle efficace contre le trac chez les artistes ?

M. Welby-Gieusse

La Liberté

E. Attias, D. Le Breton, L. Pietra, Ch. Hebral, J.P Bounhoure

Être libre sous le joug...

P. Léophonte

Les poissons rouges et la poudre blanche

J. Pouymayou

Georges Brassens

E. Attias

Numéro 21 : Morceaux choisis 1

David Le Breton

Obsolescence contemporaine du corps :
Visages du vieillir

Que transmettre aujourd’hui ?

Pierre Henri Tavoillot

Philosophie des âges de la vie

Ruth Tolédano-Attias

Quel est l’impact de l’individualisme sur les rapports humains

Réflexions sur la violence

Crise ou rupture des transmissions

Socrate : la tâche du philosophe

Elie Attias

La superstition : analyse et dérapages

A la découverte de Voltaire

Réflexions sur la Justice

L’Amitié

Gérard Pirlot

Violence et « biolence » à l’adolescence

Montaigne : Le « je » subjectif construit dans la réverbération mélancolique... des absents

Laurent Piétra

Quelques variations sur le thème de « l’homme sans âge » de Mircea Eliade et F.F Coppola

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »

Jézabel Martinez

Le regard littéraire sur la vieillesse à la Renaissance

Sophie Fraiberg-Piéra

La responsabilité : approche éthique

Charlotte Hébral

Le chêne et le roseau

Paul Léophonte

D’un labyrinthe de curiosités au fleuve Alphée avec Roger Caillois

Amadéus, Don Giovanni, Don Giacomo

Pontormo et le syndrome de Stendhal

Jean Paul Bounhoure

Goya : sa maladie, son œuvre

Sébastien Baleïzo et Georges Nouvet

L’affaire Druaux

Serge Krichewsky

De la violence et autres dissonances

Anne et Jacques Pouymayou

Voltaire et Calas

Elie Attias

Charlie Chaplin

Jacques Pouymayou

Les clés de la Bastille

Le coq au vin

Numéro 23 : Morceaux choisis 2

Ruth Tolédano-Attias

Approche philosophique des rapports humains

L'élaboration du concept de *responsabilité* dans la philosophie platonicienne

Elie Attias

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

David Le Breton

Violences et jeunes des quartiers de Grands Ensembles

Du cadavre

Gérard Pirlot

La mort qui ronge inconsciemment dans les manifestations psychiques

Laurent Piéra

D'où vient que la superstition ne meurt point ?

L'individualisme

Charlotte Hebral

La mort dans *Les Fleurs du mal*

Micromégas (1752)

Sophie Fraiberg-Piéra

Légalité et légitimité

Jézabel Martinez

« Vivre coliques à Rome ».

A partir du Journal de voyage de Michel de Montaigne

Jean Paul Bounhoure

Victor Hugo : l'itinéraire politique tortueux d'un grand poète

Paul Léophonte

Un personnage du bain turc d'Ingres

Chopin et la maladie des passions tristes

Jacques Poumayou

Le plus beau tableau du monde

Le coureur de Martahon

Marc Uzan

Lire ou relire Jules Verne aujourd'hui

Jacques Arlet

Poètes toulousains de la Belle Epoque

Numéro 24 :

Jacques Poumayou

A la poursuite de l'antalgie

Michel Olivier

Douleur et Urgence

Muriel Welby-Gieusse

Chant et reflux

Elie Attias

Comment définir le bonheur ?

Ruth Tolédano-Attias

Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?

Laurent Piétra

Le bonheur doit-il être achevé ?

Charlotte Hebral

La littérature et le bonheur

Paul Léophonte

Un souvenir de Sviatoslav Richter (1915_1977)

Pierre Carles

Beaux tuberculeux

Elie Attias

Pierre Dac

Numéro 25

Guy Laurent, Gisèle Compaci

L'accompagnement des patients en cancérologie

Jean Paul Bounhoure

Maladie coronaire et sexe féminin

Aristide Querian

Histoire de la chirurgie cardiaque

Elie Attias

Réflexions sur la jalousie

Gérard Pirlot

La jalousie : du pathologique à la « normalité » d'un affect inscrit au plus profond de l'humain et de l'humanité

Paul Léophonte

Un génie presque oublié, Laennec

Pierre Carles

Et Zeus nomina les étoiles

Jacques Poumayou

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose, A Denis Dupoiron

Numéro 26 : Un cheminement philosophique de Ruth Tolédano-Attias

La "juste mesure" et la démesure
Approche philosophique du corps
Le cœur politique : le courage, la cordialité, l'amitié et la justice dans la cité
L'amour courtois : le cœur en émoi pour des amours impossibles
Réflexions sur la violence
Approche philosophique des rapports humains
« Des cannibales » : le paradoxe de Montaigne.Qui est le plus barbare ?
La justice avec ou sans la démocratie
Voltaire : *Candide ou l'optimisme*
Crise ou rupture des transmissions
Peut-on parler de la dimension philosophique des Fables de La Fontaine ?
Vieillesse et sagesse
Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains ?
Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?
Socrate : la tâche du philosophe
Lectures et commentaires :
- *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, de Christian Salmon
- *Expériences de la douleur : Entre destruction et renaissance* de David Le Breton.
- *Éclats de voix. Une anthropologie des voix* de David Le Breton
- *Tous gros demain ?* (2007) et *Mon assiette, ma santé, ma planète* (2010) de Pierre Weill.

Numéro 27 :

Paul Léophonte

Une brève histoire de la tuberculose

Jean Paul Bounhoure

La mort de Gustave Mahler

Bref rappel sur l'historique des endocardites malignes

Cécile Décultot, Jean-Loup Hermil, Sébastien Baleizao

Comment les médecins généralistes appliquent la bientraitance lors des visites à domicile

Ruth Tolédano-Attias

Rire/Aimer/Joie

David Le Breton

Quand le rire fait police

Charlotte Hebral

Le rire en littérature

Elie Attias

Le Burlesque

Christian Virenque

Double anniversaire

Pierre Carles

Les voyageurs de Jules Verne sont malades

Jacques Pouymayou

La souris du paradis

Numéro 28 :

Jean Paul Bounhoure

Manifestations cardio-vasculaires et substances récréatives

Christian Virenque

Kéraunopathologie et médecine kéraunique

Thomas Ginsbourger

Activité physique et cancer

Ruth Tolédano-Attias

Mensonge : malaise et aliénation

Laurent Pietra

Le mensonge comme action

Charlotte Hebral

Mensonge littéraire. Une voie véritable ?

Elie Attias

Superstition et Mensonge

Paul Léophonte

Huitième Commandement et mensonge médical vertueux,
ou vérité nuancée

Jacques Pouymayou

Le peintre et les architectes

Numéro 29 : Pensées et Réflexions de Elie Attias

Sport et Économie

Réflexion sur le sport. Jusqu'où la performance ?

Le corps dans tous ses états

Les médecins philosophes

Ma responsabilité envers autrui ou le devoir de responsabilité

La violence à travers des citations

L'amitié

Michel de Montaigne

Réflexion sur la justice

À la découverte de Voltaire

Observation et analyse de la crise de transmission

La mort dans tous ses états

Jean de La Fontaine

Vieillesse et perte d'autonomie

Soins palliatifs et fin de vie : Réflexion

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

Réflexions sur la liberté

Réflexions sur la jalousie

Comment définir le bonheur

Le rire : le Burlesque

Mensonge et superstition

Chroniques

- La Laïcité

- Albert Richter : champion et humaniste

- Le festival de Cannes

- Charlie Chaplin

- Buster Keaton

- Stan Laurel et Olivier Hardy

- Georges Brassens

- Pierre Dac

Numéro 30 :

Jacques Pouymayou

Analgésie périnerveuse et douleurs du cancer
L'analgésie intrathécale en douleur cancéreuse

Régis Fuzier

Analgésie périnerveuse continue et douleur carcinologique

Ruth Tolédano-Attias

Que peut la raison face aux émotions ?

Elie Attias

Quand l'émotion l'emporte sur la raison

Florence Natali

La fragilité de Médée

Charlotte Hebral

Ce que dit l'émotion à la raison

Manuel Samuelidès

Histoire de la raison scientifique

Paul Léophonte

Chronique : L'Art d'Hammershoï

Jacques Pouymayou

Nouvelle : Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux

Numéro 31 :

Christian Virenque

Une brève histoire du SAMU 31

Louis Lareng : Hommage

Richard Aziza, R. L Cazzato, X. Buy, J. Palussiere

Perspectives du radiologue interventionnel dans la prise en charge des métastases osseuses

Florence Natali

Difficile vérité

Laurent Pietra

Le Lévite d'Ephraïm de Rousseau : texte clef

Manuel Samuelidès

Développement de l'intelligence artificielle

Ruth Tolédano-Attias

Un paradoxe contemporain : la culpabilité héréditaire

Charlotte Hebral

Le mentir-vrai au théâtre : un jeu pour la vérité

Paul Léophonte

Un miraclor toscan

Jacques Pouymayou

L'aviateur et le philosophe

Brigitte Hadel-Samson et Michèle Tosi

Œuvres ultimes

Elie Attias

Editorial

A lire

Numéro 32 : Nouvelles : Jacques Pouymavou

Incipit

Le ténor est en prison

Les citrons de Sicile

Milone de Crotone

Les Sybarites

Les croissants

Dix jours en octobre

Les cénobites tranquilles

OK

Le coureur de Marathon

Bon anniversaire, Maestro

La sultane créole

Le français qui sauva Bismarck

Le tyran, le savant et la couronne

C.Malaparte, « une vie de héros »

Le plus beau tableau du monde

Coq au vin

La dague de la miséricorde

La voix du mort

La castapiane

Verdi, deux siècles sans une ride

Les clefs de la Bastille

L'effet papillon

Les poissons rouges et la poudre blanche

Le coureur de Marathon

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose

La souris du paradis

Le peintre et les architectes

Un monde connecté

L'aviateur et le philosophe

Le Nobel inattendu

Numéro 33 :

Elie Attias

Editorial

Paul Léophonte

Les fléaux infectieux, une fatalité de la condition humaine

Philocalie

Jean Cassaigneul

Petite histoire des grandes épidémies

Jean Paul Bounhoure

L'apport de Claude Bernard à la physiologie et à la pensée médicale

Histoire de la cardiologie à Toulouse (2020)

Christian Virenque

Vivre, survivre, revivre

Covid 19 et médecine d'urgencee

Ruth Tolédano-Attias

Passage d'une question épistémologique à une question éthique : Apparence et Virtuel

Florence Natali

Du visage au regard

Charlotte Hebral

Le professeur et le visage virtuel

Laurent Pietra

Le visage virtuel : une face dans la foule ?

Jacques Pouymayou

Le bras de la pompe

Incipit : solutions

Poèmes du covid

Serge Krichewsky

Beethoven

Elie Attias

A lire, les Livres

Numéro 34

Elie Attias

Editorial

Jacques Pouymayou

Médecine et Culture

Jean-Christophe Pagès et Jérôme Ausseil

L'ARN, molécule aux origines de la vie et médicament de la médecine ciblée

Jean Pierre Donzeau

Balade des virus à Paris

Elie Attias

Molière, sa vie, son œuvre, ses idées, sa philosophie

Florence Natali

L'Impromptu de Versailles de Molière

Ruth Tolédano-Attias

Tartuffe : le voile se lève sur l'imposteur

Charlotte Hebral

Molière est-il comique ?

Paul Léophonte

La comédie médicale au temps de Molière

Louis Codet

Le prince de Ligne

Michel Miguères

Périclès

Guy Montebello

Gaëtan Gatian de Clérembault

Du masque à la personne

Jacques Pouymayou

Le mot de la fin

Poquelin

Elie Attias

Lectures. Hommage au Pr Jean Miguères

Numéro 35

Elie Attias

Editorial

Christian Virenque

Quand les soignants viennent du ciel

Pierre Valdiguié

L'hydrogène, source d'énergie

Charlotte Hebral

La maison, cet obscur objet du désir

Florence Natali

Peut-on vivre sans exister ?

Ruth Tolédano-Attias

La dialectique platonicienne comme forme de purification du logos

A lire : Le mythe d'Er. La responsabilité du choix

Laurent Pietra

La connaissance éthique

Elie Attias

A la rencontre d'Aristote...A lire : Aristote, La vertu

Clara Boutet

Co-construire la prévention en santé à partir des représentations sociales

Paul Léophonte

Portraits de femmes

Jacques Pouymayou

A l'ombre des géants... Le dernier condotière

Numéro 36

Elie Attias

Editorial

Jean Paul Bounhoure

Bref rappel historique de l'infarctus du myocarde

Paul Léophonte

Serment d'Hippocrate, bonne mort et pratique médicale

Elie Attias

Diderot : la vie, l'œuvre...

David Le Breron

Diderot et l'apprentissage de la vue : autour de la Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient.

Florence Natali

Diderot, Le Supplément au voyage de Bougainville : Que cache l'hospitalité ?

Charlotte Hebral

Jacques le fataliste et son maître

Ruth Tolédano-Attias

Le paradoxe du comédien

Jean Paul Bounhoure

Madame de Staël

Paul Léophonte

Une amazone au destin balzacien

Jacques Pouymayou

Des chansons et des guerres

Elie Attias

Lectures.

Numéro 37

Elie Attias

Editorial

Jean-Pierre Donzeau

Histoire de la rythmologie

Elie Attias

Victor Hugo : la vie, l'œuvre,

Laurent Pietra

Victor Hugo : le modèle du grand-père

Florence Natali

Hugo et l'écriture de l'histoire : une lecture de Claude Gueux

Ruth Tolédano-Attias

L'abolition de l'esclavage : une question en suspens dans l'œuvre de Victor Hugo

Paul Léophonte

Un poète et romancier pour *Happy Few*

Jean Paul Bounhoure

Gambetta

Honoré et la médecine

Michel Miguères

Qui êtes-vous Madame Bovary ?

Jacques Pouymayou

Le repos du militaire

Librettiste à l'insu de son plein gré

Elie Attias

Lectures.

Numéro 38

Elie Attias

Editorial

Christian Virenque

Toulouse voit naître la médecine de catastrophe

Paul Léophonte

L'air le souffle, la vie

Jean-Paul Bounhoure

Honoré de Balzac et la médecine

Napoléon III, visionnaire ou imposteur ?

Florence Natali

L'empathie : un intérêt bien compris

Ruth Tolédano-Attias

Spinoza : La liberté et la raison au fondement de l'État

Laurent Pietra

Qu'est-ce qui fonde une croyance ?

Elie Attias

Albert Camus : la vie, l'œuvre,

Jacques Pouymayou

Pirates et philosophes

Michel Miguères

Quelle est ta révolte Antigone ?

Brigitte Hédé Samson

Daniel Cordier

Elie Attias

Lectures

Numéro 39

Elie Attias

Editorial

Christian Virenque

Pour que la mer ne soit plus un désert médical

Paul Léophonte

Une fin de vie à son gré

Poil de carotte écrivain

Laurent Pietra

Démocratie et autorité

Florence Natali

L'amitié au cœur de la confiance ?

Ruth Tolédano-Attias

Cynismes

Michel Miguères

(Edipe, l'homme qui en savait trop

Jacques Pouymayou

Le testament du Condottiere

Elie Attias

Philosophes et Médecins

Lectures : - Sénèque : La vie heureuse

- A. Camus : Le premier homme

- Paul Eluard : Liberté

Numéro 40

Elie Attias

Editorial

Entretien avec le Pr Christian Virenque

Christian Virenque

Nous sommes les héritiers de Dominique Jean Larrey

Soigner les vieilles pierres

Double anniversaire

Kéraunopathologie et médecine kéraunique

Trente ans de médecine d'urgence

Hommage à Louis Lareng, une brève histoire du SAMU

Vivre, survivre, revivre

Covid 19 et médecine d'urgence

Quand les soignants viennent du ciel

La médecine de catastrophe

Pour que la mer ne soit plus un désert médical

J.L Ducasse

Christian Virenque : la médecine d'urgence au CHU de Toulouse

A lire

Colloque d'Histoire de la Médecine

Numéro 41

Elie Attias

Editorial

Richard Aziza

Apport de l'Intelligence Artificielle en radiologie

Nathalie Bounhoure

Résonnance(s)

Paul Léophonte

Cartes postales du poète consulaire

Laurent Pietra

Vérité et démocratie

Jacques Poumayou

L'amour qui tue tout bas

Michel Miguères

Don Quichotte, l'homme qui ne ment jamais

Lectures

Florence Natali : Thoreau : Walden ou la vie dans les bois.

Charlotte Hebral : Nicolas Bouvier, La route d'Anatolie

Ruth Tolédano-Attias :

- Arthur Rimbaud, Le dormeur du val
- Nicolas Boileau, stances à M. Molière
- Jean de La Fontaine, Le loup et l'agneau
- François La Rochefoucauld, Maximes et réflexions morales
- Jean de La Bruyère, Les caractères ou les mœurs de ce siècle
- Platon : Dialogue socratique : Le Ménon
- Hannah Arendt : Du mensonge à la violence
- B.S pinosa : Traité de l'autorité politique
- Vassil Grossman : Vie et destin

Elie Attias :

- Aristote : l'Amitié

- A lire

**Vous pouvez lire et télécharger tous les articles sur le site
medecinetculture.com**